
HD WIDENER
HW SLT8 6

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

# HISTOIRE
## DU GENTIL SEIGNEUR
# DE BAYART

COMPOSÉE

PAR LE LOYAL SERVITEUR

ET ABRÉGÉE
A L'USAGE DE LA JEUNESSE

PAR ALPH. FEILLET

---

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 36 VIGNETTES

---

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^ie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

PRIX : 2 FRANCS 25.

# BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

## POUR LES ENFANTS ET POUR LES ADOLESCENTS

### FORMAT IN-18 JÉSUS

**On peut se procurer chaque volume, relié en percaline, tranches jaspées, moyennant 75 centimes; en percaline, tranches dorées, moyennant 1 franc en sus du prix marqué.**

**Andersen.** *Contes choisis*, traduits par Soldi. 40 vign. par Bertall.

**Anonymes.** *Chien et Chat*. 2e édition. 1 vol. traduit de l'anglais par Mme A. Dibarrart. 45 vignettes par Bayard.

— *Douze histoires pour les enfants de quatre à huit ans*, par une mère de famille 3e édit. 1 vol. en gros caractères, 18 grandes vignettes par Bertall.

— *Les Enfants d'aujourd'hui*, du même auteur. 1 vol. 40 vign. par Bertall.

**Anonyme.** *Les Fêtes d'enfants*. Scènes et dialogues, avec une préface de M. l'abbé Bautain. 1 vol. illustré.

**Aunet** (Mme L. d'). *Voyage d'une femme au Spitzberg*. 1 vol. 35 vign.

**Barrau** (Th. H.). *Amour filial*, récits à la jeunesse. 1 vol. 41 vign. par Ferogio.

**Bawr** (Mme de). *Nouveaux contes*. 2e éd. 1 vol. 40 vign. par Bertall.

**Beleze.** *Jeux des adolescents*. 3e édition. 1 vol. 140 vignettes.

**Bernardin de Saint-Pierre.** *Œuvres choisies*. 1 vol. 20 vignettes par Bayard.

**Berquin.** *Choix de petits drames et de contes*. 1 vol. 40 vign. par Foulquier, etc.

**Berthet** (Elie). *L'Enfant des bois*. 2e éd. 1 vol. 61 vignettes.

**Blanchère** (de la). *Les Aventures de la Ramée*. 1 vol. 20 vignettes par Forest.

— *Oncle Tobie le pêcheur*. 2e édit. 1 vol. illustré.

**Boiteau** (P.). *Légendes recueillies ou composées pour les enfants*. 2e édition. 1 vol 42 vignettes par Bertall.

**Carraud** (Mme Z.). *Historiettes véritables pour les enfants de 4 à 8 ans*. 2e édit. 1 vol. 94 vignettes par Fath.

— *La petite Jeanne*, ou le Devoir. 3e édit. 1 vol. 20 vignettes par Forest.

— *Les Métamorphoses d'une goutte d'eau*, suivies des *Aventures d'une Fourmi*, etc. 1 vol. 50 vignettes par Bayard.

**Castillon** (A.) *Les Récréations physiques*. 2e édition. 1 vol. 36 vign par Castelli.

— *Les Récréations chimiques* (suite aux *Récréations physiques*). 1 vol. 34 vign.

**Catlin.** *La Vie chez les Indiens*, 2e édit. 1 vol 20 vignettes.

**Cervantès.** *Histoire de l'admirable Don Quichotte de la Manche*, à l'usage des enfants. 1 vol. 54 vign. par Bertall et Forest.

**Chabreul** (Mme de). *Jeux et Exercices des jeunes filles*. 2e édit. 1 vol. 50 vign. par Fath et la musique des rondes.

**Colet** (Mme L.). *Enfances célèbres*. 5e éd. 1 vol. 57 vign. par Foulquier

**Contes anglais**, trad. par Mmes de Witt. 1 vol. 30 vign. par E. Morin.

**Edgeworth** (miss). *Contes de l'adolescence*. 1 vol. 22 vignettes.

— *Contes de l'enfance*. 1 vol. 22 vignettes.

**Fath** (G.). *La Sagesse des enfants*, proverbes ill. de 100 vign. par l'auteur. 1 v.

**Fénelon.** *Fables*. 1 vol. 20 vignettes par Forest et E. Bayard.

**Foë** (de). *Robinson Crusoé*. édit. abrégée. 1 vol. 40 vignettes.

**Genlis** (Mme de). *Contes moraux*. 1 vol. 40 vignettes par Foulquier, etc.

**Gouraud** (Mme Julie). *Cécile*, ou la Petite Sœur. 1 vol. 27 vign. par Desandré.

— *Le Petit Colporteur*. 1 vol. 30 vignettes par A. de Neuville.

— *Lettres de deux Poupées*. 2e édit. 1 vol. 53 vignettes par Olivier.

— *Les Mémoires d'un petit Garçon*. 2e éd. 1 vol. illustré par E. Bayard.

— *Les Mémoires d'un caniche*. 1 vol. illus. de 75 vign. par E. Bayard.

**Grimm** (les frères). *Contes choisis*. 1 vol. 40 vignettes par Bertall.

**Hauff.** *La Caravane*. 1 vol. 40 vignettes par Bertall.

— *L'Auberge du Spessart*. 1 vol. 61 vignettes par Bertall.

**Hawthorne.** *Le Livre des merveilles*. 2 vol. 40 vignettes par Bertall.

**Hervé** et de **Lanoye.** *Voyage dans les glaces du pôle arctique*. 2e édit. 1 vol. illustré de 40 vign.

**Homère.** *L'Iliade et l'Odyssée*, traduites par P. Giguet et abrégées par A. Feillet. 1 vol. 23 vign. par Leberton, etc.

**Isle** (Mlle Henriette d') *Histoire de deux âmes*. 1 vol. 58 vignettes par J. Devaux.

**Lanoye** (Ferd. de). *Les grandes Scènes de la nature*. 1 vol. avec vignettes.

— *La Sibérie*. 1 vol. 40 vign. par Leberton

— *La Mer polaire*, voyage de l'*Erèbe* et de la *Terreur* et expédition à la recherche de Franklin. 2e édit. 1 vol. illustré de 28 vign. et accompagné de cartes.

— *Ramsès le Grand*, ou *l'Égypte il y a 3300 ans*. 1 vol. 40 vign. par Lancelot, etc.

# HISTOIRE

DU GENTIL SEIGNEUR

# DE BAYART



PORTRAIT DE BAYART

**D'après une gravure de la bibliothèque de Grenoble.**

# HISTOIRE

## DU GENTIL SEIGNEUR

# DE BAYART

COMPOSÉE

## PAR LE LOYAL SERVITEUR

ET ABRÉGÉE

A L'USAGE DE LA JEUNESSE

PAR

ALPH. FEILLET

---

Troisième édition

ILLUSTRÉE DE 36 VIGNETTES

---

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 79

—

1877

# PRÉFACE.

Nous avons choisi pour second volume de la collection des *petits Mémoires de l'histoire de France* la chronique de Bayart par le Loyal Serviteur, un des plus gracieux ouvrages du commencement du seizième siècle, et qui fera bien comprendre cette époque virile et connaître à fond les longues guerres d'Italie. On sent que le biographe anonyme a dû vivre dans la familiarité de son héros (le livre parut en 1527, trois ans après la mort de Pierre du Terrail), qu'il s'est imprégné de sa loyauté; le style en est élégant et délicat, les réflexions vives et justes, la narration précise et claire : quelques-uns des récits sont même de petits chefs-d'œuvre (le conseil de famille, le bon tour joué par Bayart à son oncle l'abbé d'Ainay, la représentation de Bayart à Charles VIII, le combat contre Soto-

mayor, les taquineries contre Tardieu se terminant par un acte de haute générosité, la courtoisie de Bayart envers une famille de Brescia, la prédiction de l'astrologue à la Mirandole, le siége de Mézières). Nous avons suivi aussi exactement qu'il nous a été possible le texte de l'auteur, nous contentant de le rendre intelligible à nos jeunes lecteurs en changeant les mots vieillis et les tours de phrases hors d'usage, et en l'éclairant par quelques notes historiques.

Dans le héros populaire, ce n'est pas tant le guerrier que nous avons voulu offrir à l'admiration : la guerre, nous le croyons, ne doit plus être le but des carrières de la jeunesse dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle. On a mieux à faire qu'à cultiver la discipline et les vertus militaires. « Pour bien vivre, a dit un historien distingué à propos de l'Italie au seizième siècle, il suffit d'être prêt à bien mourir, » c'est-à-dire d'avoir fortement enracinés au cœur l'amour de la patrie et le sentiment du devoir. Nul plus que Bayart n'est propre à enseigner ces vertus, lui qui faisait passer, non pas l'honneur romanesque, mais l'honneur véritable « avant tout » et qui refusa auprès des souverains étrangers les positions les plus élevées et les plus enviables pour

servir le « bien public de son pays, » où cependant il était trop souvent dédaigné au profit d'indignes favoris. Sa vie respire encore l'amour de la justice, sans laquelle, dit-il, un royaume « n'est qu'une forêt de brigands, » et surtout le besoin de l'action, de l'action incessante : agir, c'est être homme. En un mot, à nul, selon nous, ne convient mieux qu'à Bayart ce mot d'un écrivain du dix-huitième siècle : « Sa vie entière fut un hymne à l'honneur de l'humanité. »

Comme dans les *Mémoires du cardinal de Retz*, nous avons supprimé les longueurs, et un seul passage qui ne pouvait convenablement être placé sous les yeux de la jeunesse, quoique ce soit un des actes les plus honorables du chevalier sans peur et sans reproche, et où on trouve *l'homme* avec toutes ses faiblesses et non plus un de ces héros en marbre ou en bronze, bons à mettre seulement sur un piédestal.

Nous avons aussi emprunté toutes nos vignettes à des sources authentiques et très-variées : musées du Louvre, de Versailles, de Cluny, cabinet des Estampes et manuscrits de la Bibliothèque nationale : nous y avons pris entre autre pièce, le *fac-simile* de la signature de Bayart (c'est l'orthographe

qu'il adopta et que nous avons suivie) où l'on reconnaît bien cette main loyale, mais plus habituée à tenir la lance que la plume. On a même photographié exprès pour ce volume des dessins inédits : la coupe de Bayart à Mézières, et à Grenoble son portrait qui se trouve dans la Bibliothèque de la ville, son tombeau et les ruines du château dans l'état actuel. En un mot, nous n'avons rien négligé de ce qui pouvait faire aimer et connaître davantage Bayart, « ce fruit le plus précieux de la chevalerie. »

# PRÉFACE DE L'AUTEUR[1].

Comme il est très-difficile, sans la grâce de Dieu, de complaire à tous en ce monde, ceux qui ont coutume d'écrire des histoires ou des chroniques font volontiers la dédicace de leur œuvre à un notable personnage.

Moi qui, sans me nommer, ai entrepris de mettre en lumière les faits et gestes du Bon Chevalier sans peur et sans reproche, le seigneur de Bayart, moi qui, avec ses excellentes œuvres, ai cherché à faire connaître celles de

Pour ce qu'il est moult difficile, sans la grâce de Dieu, en ce mortel estre complaire à tout le monde, et que les hommes coustumiers d'escripre hystoires et cronicques font volontiers leur adresse à aucun notable personnage, je, qui sans autrement me nommer, ay empris de mettre en avant les faicts et gestes du Bon Chevalier sans paour et sans reprouche le seigneur de Bayart, et parmy ses excellentes œuvres y com-

1. Nous avons cru devoir donner un échantillon de la langue française vers le seizième siècle ; au-dessous de cette préface, on trouvera le véritable texte du Loyal Serviteur, encore à peu près intelligible, quoique beaucoup de mots aient vieilli ou soient devenus hors d'usage.

plusieurs autres vertueux personnages, pour qu'il ne fût pas dit plus tard que je n'ai pas bien et justement fait mon devoir particulier en laissant l'un pour prendre l'autre, j'ai pensé devoir placer cette histoire, qui est mon œuvre, sous la protection des trois États du très-excellent, très-puissant et très-renommé royaume de France.

En effet, pour raconter avec vérité les perfections d'un homme, je n'ai pu le faire autrement, si l'on considère que sans la grâce infuse du Saint-Esprit depuis l'Incarnation de Notre-Seigneur et Rédempteur Jésus-Christ, il ne s'est trouvé en chronique ou histoire, ni prince, ni gentilhomme, ni autre qui ait vécu plus furieusement entre les cruels, plus doucement entre les humbles et plus humainement entre les petits que le Bon Chevalier dont la présente histoire est commencée.

prendre plusieurs autres vertueux personnages, me suis advisé, à ce qu'il ne feust murmuré cy-après contre moy n'avoir bien et justement fait mon debvoir particulier en laissant l'un pour prendre l'autre, attribuer ceste mienne rudde hystoire aux trois estats du très-excellent, très-puissant et très-renommé royaulme de France; car, pour au vray amplifier les perfections d'un homme, ne l'ay peu faire autrement, considéré que sans grâce infuse du Sainct-Esperit, depuis l'incarnation de nostre Sauveur et Rédempteur Jésu-Christ, ne s'est trouvé en cronicque ou hystoire, prince, gentilhomme ne autre, de quelque condition qu'il ait esté, qui plus furieusement entre les cruels, plus doulcement entre les humbles, ne plus humainement entre les petits ait vescu, que le bon chevalier dont la présente hystoire est commencée.

Bien que de tout temps, la grâce de Notre-Seigneur se soit si grandement répandue en cette douce contrée de France, que bien peu de choses y manquent, quant aux nécessités du corps, ce qui est une manne pour la vie mondaine, cependant la grande aisance dans laquelle vivent grands, moyens et petits, leur procure une telle oisiveté qu'ils ne peuvent se soustraire au péché d'envie; qu'ils blâment souvent à tort et sans cause les innocents, et tiennent cachés les mérites, prouesses et honneurs des vertueux, pourtant il s'en trouvera peu qui aient su ou voulu dire quelque chose contre l'honneur du Bon Chevalier, et s'ils l'ont fait, ce n'a été qu'à la dérobée; car le Bon Chevalier Bayart s'est si vertueusement gouverné en ces trois états, qu'il en aura, quant à Dieu, sa grâce, et quant au monde, une couronne verdoyante et immor

Et combien que de tout temps en ceste douice contrée de France la grâce de Nostre-Seigneur s'est si grandement espendue que peu de deffault y survient quant aux nécessités du corps, qui est une manne quant à ceste vie mondaine, ung autre inconvénient à ceste occasion y survient; c'est que la grande ay se que grands, moyens et petits y soustiennent, les mect en telle oisyveté qu'ils ne se peuvent contenir du péché d'envye, en blasmant aucunes fois à tort et sans cause les innocents, et en détenant cachés les mérites, prouesses et honneurs des vertueux. Si s'en trouvera-il peu qui sceussent ou ayent voulu dire chose contre l'honneur d'icelluy bon chevalier, s'ils ne l'ont dit à l'emblée; car en iceulx trois estats s'est si vertueusement gouverné qu'il en aura, quant à Dieu, sa grâce, et quant au monde, verdoyante et immortelle couronne de laurier, pour ce que tou-

elle de laurier; il ne s'en est jamais trouvé de plus obéissant pour l'Église, de plus compatissant, ni de plus secourable pour l'état de labour[1].

chant l'église ne s'en est jamais trouvé ung plus obéissant, quant à l'estat de noblesse ung plus deffensible, et à l'estat de labour ung plus piteux ne secourable.

1. On sent que l'écrivain anonyme, homme du tiers-état, a vécu du temps de ce bon roi Louis XII, qui donnait de si vertes leçons à ces nobles terribles aux laboureurs. Le poëte Andrieux a raconté en vers charmants l'histoire d'un seigneur invité par le roi à un excellent diner où il ne manquait que du pain et puis congédié avec ces mots:

« ....Puisqu'il faut, monsieur, du pain pour vous nourrir
« Songez à bien traiter ceux qui le font venir. »



# HISTOIRE

# DE BAYART

## LIVRE I.

### CHAPITRE I.

Le Dauphiné est *l'écarlate des gentilshommes de France.* — La succession des Bayart s'ouvre sur les champs de bataille. — Le vieux Aymon et ses quatre enfants. — Choix d'un état : un chasseur d'ours, un abbé, un évêque, un guerrier. — Conseil de famille : un bon oncle. — Un apprenti cavalier. — Adieu d'un père et d'une mère. — L'évêque de Grenoble chez le duc de Savoie. — Le jeune Bayart page du duc de Savoie. — Le duc de Savoie visite à Lyon le roi de France Charles VIII. — Bayart trouve un second protecteur, le duc de Ligny. — Bayart est présenté au roi de France. — *Piquez! Piquez!* — Bayart entre au service du roi de France, comme page du duc de Ligny à 14 ans. — Il est fait homme d'armes à 17 ans.

Au pays de Dauphiné, présentement possédé par les rois de France, depuis 140 ou 160 ans que le dernier dauphin Humbert, leur en a fait don, il y a plusieurs importantes et bonnes maisons de gentilshommes. Il en est

sorti tant de vertueux et nobles chevaliers que le bruit en court par toute la chrétienté; de même que l'écarlate surpasse en couleur toutes les autres teintures de drap, sans blâmer la noblesse d'autre région, les Dauphinois sont appelés, par tous ceux qui en ont connaissance, *l'écarlate des gentilshommes de France.*

Parmi ces maisons est celle de Bayart, d'ancienne et noble extraction, ceux qui en sont sortis l'ont bien montré : à la journée de Poitiers, Philippe, le trisaïeul du Bon Chevalier[1] sans peur et sans reproche, mourut aux pieds du roi de France Jean; à la journée d'Azincourt, Pierre Ier, son bisaïeul [2]; à la journée de Monthléry, Pierre II, son aïeul, demeura sur le champ de bataille avec six plaies mortelles, sans parler des autres; et à la journée de Guinegate, Aymon, son père, fut si fort blessé que jamais depuis il ne put guère sortir de sa maison, où il mourut âgé d'environ quatre-vingts ans.

Peu de temps avant sa mort, sentant ses forces défaillir, et comprenant qu'il n'avait plus un long séjour à faire en ce monde, il appela les quatre enfants qu'il avait, en

1. En l'appelant Bon Chevalier, nous suivons le texte du biographe qui emploie indistinctement ce mot comme synonyme de Bayart et non comme titre. De son vivant on ne l'appelait que le *seigneur* ou le *capitaine Bayart*. Les quittances signées de son nom qu'on trouve dans les manuscrits de la Bibliothèque nationale sont au nom de Pierre Bayart, seigneur dudit lieu. Le Loyal serviteur n'a du reste pas commis la faute de le traiter de Chevalier, puisqu'il intitule son livre : *Histoire du Bon Chevalier sans peur et sans reproche, le gentil seigneur de Bayart.* Cette appellation vicieuse et anti-historique de Chevalier Bayart est due à son biographe Godefroy et surtout aux nombreuses et mauvaises éditions de Guyard de Berville. Ce mot de Bon Chevalier doit donc être regardé comme un qualificatif, une sorte de surnom et non un titre de noblesse.

2. Le meilleur biographe de Bayart, M. Alfred de Terrebasse a dit d'une manière heureuse que si les Terrail étaient morts pauvres, du moins leur succession, de père en fils, s'était ouverte sur le champ de bataille.

présence de sa femme, dame très-dévote et toute à Dieu, laquelle était sœur de l'évêque de Grenoble, de la maison des Allemans. Ses enfants étant venus devant lui, il demanda à l'aîné, âgé de dix-huit à vingt ans, ce qu'il voulait devenir; il répondit qu'il ne voulait jamais quitter la maison et qu'il voulait servir son père sur la fin de ses jours. « Eh bien! Georges, dit le vieux Aymon, puisque tu aimes la maison, tu resteras ici à combattre les ours. » Au second, qui a été le Bon Chevalier sans peur et sans reproche, il demanda de quel état il voulait être? Celui-ci, âgé de treize ans ou un peu plus, éveillé comme un émerillon, d'un visage riant, répondit comme s'il eût eu cinquante ans : « Monseigneur mon père, bien que mon amour filial m'oblige à oublier toutes choses pour vous servir sur la fin de votre vie, néanmoins ayant imprimé dans mon cœur les belles actions que chaque jour vous racontez des nobles hommes du temps passé, surtout de ceux de notre maison, je serai, s'il vous plaît, de l'état dont vous et vos prédécesseurs ont été; je suivrai la carrière des armes. C'est la chose en ce monde que je désirerais le plus; et j'espère, la grâce de Dieu aidant, ne vous faire point de déshonneur.

— Mon enfant, répondit le bon vieillard en pleurant, Dieu t'en donne la grâce! Déjà tu ressembles de visage et de tournure à ton grand-père qui, en son temps, fut un des chevaliers les plus accomplis de la chrétienté. Va, j'aviserai au moyen de te fournir les choses nécessaires pour réaliser tes désirs. »

Il demanda ensuite au troisième quel état il voulait embrasser. Celui-ci répondit qu'il voulait être de l'état de son oncle, Mgr d'Ainay, abbé près de Lyon. Son père le lui accorda et l'envoya par un de ses parents à son

oncle qui le fit moine; plus tard, avec l'aide du Bon Chevalier, son frère, il devint abbé de Josaphat, au faubourg de Chartres.

Le dernier répondit de même et dit qu'il voulait être comme son oncle, Mgr de Grenoble; il fut envoyé à cet oncle, qui peu après le fit chanoine de l'église Notre-Dame; et depuis, par le même moyen que son frère le moine, il devint abbé, et fut évêque de Glandèves en Provence.

Laissons les trois autres frères pour revenir à l'histoire du Bon Chevalier sans peur et sans reproche, et voyons comment son père vint à son aide.

Le lendemain de cet entretien avec ses quatre enfants, le père du Bon Chevalier, qui ne pouvait plus chevaucher, envoya un de ses serviteurs à Grenoble, vers l'évêque son beau-frère, le prier, pour plusieurs choses qu'il avait à lui dire, de vouloir bien se rendre à son château de Bayart [1], éloigné de Grenoble d'environ cinq ou six lieues.

1. Ce château est à environ 1500 mètres de Pontcharra, il faut huit à dix minutes pour y monter, dit le plus exact des guides, M. Ad. Joanne. On y découvre une vue admirable sur la vallée du Grésivaudan, le massif de la Grande Chartreuse et les montagnes des Beauges. On y entre par un portail délabré qui s'ouvre entre deux espèces de pavillons : l'un, qui fut une chapelle, est aujourd'hui une étable; l'autre sert de demeure au métayer de la propriété. L'architecture semble appartenir au temps des croisades. Le corps de logis principal, bâti en murs de deux mètres d'épaisseur avait trois étages; il n'en reste plus que le premier. On y montre encore le cabinet de Bayart et la chambre où il naquit dont la fenêtre est cloisonnée. Les écuries, la cave et la cuisine seules sont bien conservées. Le reste est dans un état complet de délabrement. Peu avant sa mort le duc de Berry avait, dit-on, formé le projet de racheter ce château et d'en faire une demeure princière. Depuis, le département songea à l'acquérir, mais en 1860, le conseil général émit le vœu que : « en face des prétentions exorbitantes du propriétaire, un obélisque commémoratif fût élevé sur un emplacement quelconque dans le territoire de la commune de Pontcharra. » Sur le parapet du pont de Pontcharra, on voit une mauvaise statue équestre représentant, dit-on, *Bayart* enfant.

Le bon évêque qui, jamais de sa vie, ne fut las de faire plaisir à chacun, y consentit de très-bon cœur.

Il partit aussitôt la lettre reçue, il trouva son beau-frère dans un fauteuil auprès du feu, comme les gens de son âge font volontiers. Ils se saluèrent et firent le soir la meilleure chère qu'ils purent, en compagnie de plusieurs autres gentilshommes du Dauphiné. Quand il fut l'heure, ils se retirèrent dans leur chambre où ils reposèrent jusqu'au lendemain matin. Après s'être levés ils entendirent la messe que chanta l'évêque de Grenoble.

La messe entendue, les invités se lavèrent les mains suivant l'usage ; ils se mirent de nouveau à table, où chacun fit très-bonne chère : le Bon Chevalier y servait[1] avec tant d'intelligence et de politesse que tous en disaient du bien. Les grâces dites, le bon vieillard, seigneur de Bayart, adressa ces paroles à toute la compagnie : « Monseigneur et Messeigneurs, le moment est venu de vous faire connaître la cause pour laquelle je vous ai mandés ; tous, vous êtes mes parents et amis ; déjà, vous le voyez, par mon grand âge, il n'est guère possible que je puisse vivre encore deux ans. Dieu m'a donné quatre fils; j'ai demandé à chacun quel état il voulait tenir; mon fils Pierre m'a répondu qu'il voulait suivre la carrière des armes, et en cela il m'a fait grand plaisir, car il ressemble entièrement de toutes façons, à mon feu seigneur père[2], votre parent; comme il veut

1. En ce temps, tout enfant noble commençait son apprentissage par quelque emploi de domesticité soit dans sa famille, soit chez quelque seigneur étranger ; le titre de *varlet* à cette époque ne dérogeait pas de la noblesse.

2. On l'avait surnommé « l'Épée-Terrail » ; avec Dunois et Xaintrailles il contribua à compléter l'œuvre héroïque de Jeanne d'Arc et à chasser les Anglais de France.

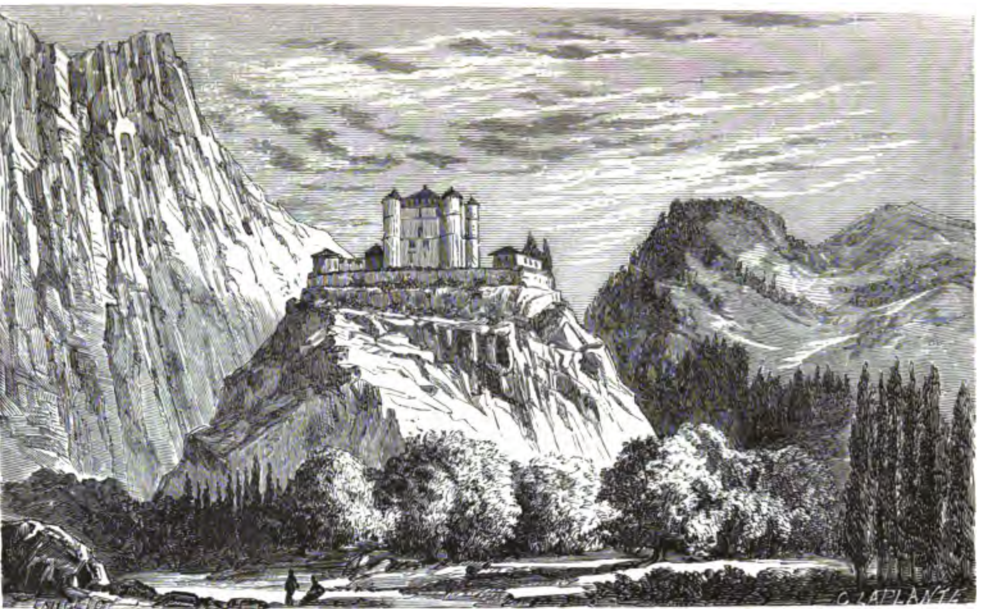
lui ressembler aussi en suivant la même carrière, il est impossible qu'il ne soit en son vivant un grand homme de bien, et je suis persuadé que vous, qui êtes mes bons parents et amis, en seriez bien aises. Il est nécessaire, pour son commencement, de le mettre en la maison de quelque prince ou seigneur, afin qu'il apprenne à se conduire honnêtement; et quand il sera un peu plus grand, qu'il se forme au métier des armes. Donc, je vous prie que chacun me conseille et m'indique en quel lieu je le pourrai mieux placer. »

Alors l'un des plus anciens gentilshommes dit: « Il faut qu'il soit envoyé au roi de France; » un autre : « qu'il serait fort bien en la maison de Bourbon; » et chacun à son tour émit son avis.

Mais l'évêque de Grenoble dit: « Mon frère, vous savez que nous sommes en grande amitié avec le duc Charles de Savoie, et qu'il nous compte parmi ses bons serviteurs; je crois qu'il prendra Pierre volontiers pour un de ses pages. Il est à Chambéry, c'est près d'ici; si bon vous semble et à la compagnie, je le lui mènerai demain matin, après lui avoir fourni avec les choses nécessaires un bon petit roussin[1], que j'ai reçu depuis trois ou quatre jours du seigneur d'Uriage. » Ce propos de l'évêque de Grenoble fut trouvé bon par toute la compagnie, et par le seigneur de Bayart, car il lui livra son fils en disant : « Tenez, monseigneur, je prie Dieu que vous puissiez en faire un si bon présent qui vous fasse honneur en sa vie. »

L'évêque envoya aussitôt à la ville chercher son tailleur à qui il manda d'apporter du velours, du satin, et autres étoffes nécessaires pour habiller le Bon Chevalier.

1. Roussin, cheval entier, un peu épais et entre deux tailles.




Chateau de Bayart, tel qu'il était autrefois.

Le tailleur vint et travailla toute la nuit, de sorte que le lendemain tout fut prêt. Après avoir déjeuné, le jeune Pierre monta sur son roussin, et se présenta à toute la compagnie, dans la cour basse du château, comme si on eût voulu le faire paraître sur l'heure devant le duc de Savoie.

Quand le cheval sentit sur lui un poids si léger, et les éperons du jeune enfant qui le piquaient, il commença à faire trois ou quatre sauts; la compagnie craignait que le garçon ne s'effrayât. Au lieu de crier à l'aide, quand il sentit son cheval remuer si fort sous lui, d'un gentil cœur assuré comme un lion, il lui donna trois ou quatre coups d'éperons et fournit une carrière dans la cour; en sorte qu'il mit le cheval à la raison comme s'il avait eu trente ans.

Il ne faut pas demander si le bon vieillard fut aise; il demanda en souriant à son fils s'il n'avait pas eu peur; car il n'y avait pas quinze jours qu'il était sorti de l'école. Le Bon Chevalier répondit d'un visage assuré : « Monseigneur, j'espère, avec l'aide de Dieu, avant qu'il soit six ans, le remuer, lui ou tout autre, en lieu plus dangereux; je suis ici parmi mes amis, et je pourrai être alors parmi les ennemis du maître que je servirai.

— Sus! sus[1]! dit le bon évêque de Grenoble qui était prêt à partir; mon neveu, mon ami, restez en selle, et de toute la compagnie prenez congé. »

Alors le jeune enfant, d'une joyeuse contenance, s'adressa à son père auquel il dit : « Monseigneur mon père, je prie Notre-Seigneur qu'il vous donne une bonne et longue vie, et à moi cette grâce que vous puissiez avoir

1. Allons, allons.

bonnes nouvelles de moi avant qu'il vous ôte de ce monde [1]. — Mon ami, dit le père, je l'en supplie. » Puis il lui donna sa bénédiction.

Après l'enfant alla prendre congé, l'un après l'autre, de de tous les gentilshommes qui étaient là et voyaient avec grand plaisir sa bonne contenance. La pauvre dame, sa mère, était en une tour du château, pleurant tendrement; car bien qu'elle fût joyeuse de voir son fils en voie de parvenir, son amour de mère la sollicitait de pleurer. Toutefois, après qu'on fut venu lui dire : « Madame, si vous voulez venir voir votre fils, il est à cheval tout prêt à partir, » la bonne gentille femme sortit par le derrière de la tour, fit venir son fils et lui dit : « Pierre, mon ami, vous allez au service d'un gentil[2] prince. Autant qu'une mère peut commander à son enfant, de toutes mes forces, je vous fais trois commandements; si vous les suivez, soyez sûr que vous vivrez honorablement en ce monde. Le premier, c'est que, avant toutes choses, vous aimiez, serviez et craigniez Dieu, sans aucunement l'offenser, s'il vous est possible : c'est lui qui nous a tous créés et qui nous fait vivre; c'est lui qui nous sauvera, et, sans sa grâce, nous ne saurions faire une seule bonne œuvre en ce monde; tous les soirs et tous les matins, recommandez-vous à lui, et il vous aidera. Le second, c'est que vous soyez doux et courtois envers tout gentilhomme, vous dépouillant de tout orgueil. Soyez humble et serviable à toutes gens; ne soyez ni médisant, ni menteur; vivez sobrement. Fuyez l'envie; c'est un vilain vice. Ne soyez

1. On songe involontairement au mot touchant d'Épaminondas après sa victoire de Leuctres : « Ce qui me rend le plus heureux, dit-il, c'est que mon père vit encore; il jouira de cette gloire. »

2. Noble.

flatteur, ni rapporteur ; car de telles gens arrivent difficilement à une grande perfection. Soyez loyal en action et en discours ; tenez votre parole. Soyez secourable aux pauvres veuves et aux orphelins, et Dieu vous en récompensera. La troisième, c'est que, si Dieu vous donne des biens, vous soyez charitable aux pauvres nécessiteux ; donner pour l'amour de lui n'appauvrit jamais personne ; et apprenez de moi, mon enfant, que toute aumône que vous ferez, vous sera infiniment profitable pour le corps et pour l'âme.

« Voilà tout ce dont je vous fais une obligation. Je crois bien que votre père et moi ne vivrons plus guère. Dieu nous fasse la grâce, tant que nous vivrons, de n'avoir de vous que de bons rapports. »

Le Bon Chevalier, malgré son jeune âge, répondit : « Madame ma mère, aussi humblement qu'il m'est possible, je vous remercie de votre bon enseignement ; j'espère si bien en profiter que, moyennant la grâce de Celui à qui vous me recommandez, vous en aurez contentement. Et maintenant après m'être très-humblement recommandé à votre bonne grâce, je vais prendre congé de vous. »

Alors la bonne dame tira de sa manche une petite bourse où il y avait six écus en or et en monnaie, et la donna à son fils. Puis elle appela un des serviteurs de l'évêque de Grenoble, et lui remit une petite malle contenant quelque linge à l'usage de son fils ; elle lui donna en outre deux écus pour le serviteur de l'écuyer sous la garde duquel son fils serait placé, le priant de recommander à ce dernier d'en prendre soin jusqu'à ce qu'il fût un peu plus âgé.

Après ce propos, l'évêque de Grenoble prit congé de

la compagnie et appela son neveu qui, sur son gentil roussin croyait être en un paradis. Ils prirent le chemin qui conduisait à Chambéry, où était alors le duc Charles de Savoie.

En quittant le château de Bayart, l'évêque de Grenoble chevaucha de manière qu'il arriva le soir même dans la ville de Chambéry ; le clergé alla au devant de lui, car cette ville dépend de toute ancienneté de l'évêché de Grenoble, et l'évêque y a son official et sa cour de justice. Il se logea chez un notable bourgeois. Le duc était en sa maison avec bon nombre de gentilshommes, tant de Savoie que de Piémont. Le soir, l'évêque de Grenoble demeura à son logis, sans se montrer à la cour, bien que le duc sût qu'il était dans la ville. Cet évêque était (si on peut les appeler ainsi en ce monde) un des plus saints et des plus dévôts personnages que l'on connût, auss le duc fut-il très-joyeux de sa venue. Le lendemain, dimanche, il se leva bien matin et alla faire sa révérence au duc de Savoie qui le reçut d'un visage riant, lui faisant comprendre que sa venue lui plaisait très-fort. Il l'entretint tout le long du chemin, depuis son logis jusqu'à l'église où il entendit la messe; le duc y servit, et comme il convient à un tel prince, l'évêque lui donna à baiser l'évangile et la paix.

Après la messe, le duc emmena l'évêque dîner avec lui; pendant le repas le Bon Chevalier servait son oncle si à propos et se tenait si mignonnement, que le duc le remarqua et demanda à l'évêque : « Monseigneur de Grenoble, quel est ce jeune enfant qui vous donne à boire ? » — Monseigneur, répondit-il, c'est un homme d'armes, que je suis venu vous présenter pour vous servir, s'il vous plaît, mais il n'est pas en l'état où je veux vous le

donner. Après dîner, si c'est votre plaisir, vous le verrez. — Vraiment, dit le duc, qui déjà l'avait pris en affection, il serait bien étrange celui qui refuserait un tel présent. »

Le Bon Chevalier qui déjà connaissait les instructions de son oncle, ne s'amusa guère aux morceaux après le dîner ; il s'en alla au logis faire seller son roussin ; après l'avoir mis en état, il monta dessus et vint au petit pas dans la cour du palais du duc. Celui-ci était déjà sorti de la salle et s'appuyait sur une galerie extérieure. Il vit entrer le jeune garçon faisant bondir son cheval, comme un homme de trente ans qui toute sa vie a vu la guerre. Le duc s'adressa alors à l'évêque de Grenoble, et lui dit : « Monseigneur, je crois que c'est votre petit mignon qui chevauche si bien ? — Oui, monseigneur, répondit l'évêque, c'est mon neveu ; il est d'une race où il y a de pieux chevaliers. Son père, miné de vieillesse et de faiblesse par les coups qu'il a reçus dans les guerres et les batailles où il s'est trouvé, n'a pu venir vers vous, il se recommande très-humblement à votre bonne grâce et vous en fait présent. — Sur l'honneur, répondit le duc, je l'accepte volontiers ; le présent est beau et honnête. Dieu le fasse prud'homme ! » Puis il commanda à un de ses écuyers, qui possédait sa confiance, de prendre en sa garde le jeune Bayart qui, à son opinion, serait un jour homme de bien.

Après ce propos l'évêque de Grenoble remercia le duc de Savoie, et en prit congé pour s'en retourner à sa maison ; le duc demeura à Chambéry.

Le Bon Chevalier fut page du duc Charles de Savoie l'espace de six mois ; il se fit tant aimer des grands et des petits que jamais jeune enfant ne le fut plus. Il était si serviable aux seigneurs et aux dames que c'était

merveille. En aucune chose il n'y avait ni jeune page, ni seigneur qui pût lui être comparé, car il sautait, luttait et chevauchait, le mieux possible ; aussi son maître le prit-il en aussi grand amour que s'il eût été son fils.

Le duc de Savoie étant à Chambéry, à faire grosse chère, résolut un jour d'aller voir le roi de France à Lyon.

Charles VIII était alors dans cette ville avec ses princes et gentilshommes, menant joyeuse vie, faisant joutes et tournois le jour, et dansant le soir avec les dames du lieu qui sont généralement belles et gracieuses. A dire vrai, ce jeune roi Charles était un des bons princes, des plus courtois, des plus libéraux et des plus charitables qu'on ait jamais connus.

Il aimait et craignait Dieu, ne jurait jamais que, par « la foi de mon corps ! » ou autre petit serment. Ce fut grand dommage que la mort l'enleva sitôt, à l'âge de vingt-huit ans ; car, s'il eût vécu plus longtemps, il aurait accompli de grandes choses.

Le roi Charles apprit que le duc de Savoie venait le voir. Il envoya au-devant de lui un prince de la maison de Luxembourg, qu'on appelait le seigneur de Ligny [1], avec plusieurs autres gentilshommes et archers de sa garde qui le trouvèrent à deux lieues environ de Lyon. Le duc et le seigneur de Ligny se firent grand accueil, car ils étaient tous deux assez remplis d'honneur.

Ils vinrent en parlant ensemble et le seigneur de Ligny aperçut le jeune Bayart sur son roussin qui trot-

1. Louis de Luxembourg, comte de Ligny, était fils de Louis, connétable de France et de sa seconde femme, Marie de Savoie, sœur de Charlotte de Savoie, mère de Charles VIII. On voit donc les liens de famille qui existaient entre ces divers protecteurs de Bayart.




Charles VIII. (Musée de Versailles.)

tait fort mignonnement et faisait merveilles. Le seigneur de Ligny dit au duc : « Monseigneur, vous avez là un page qui chevauche un bon cheval, et qui de plus sait le conduire gentiment. — Sur ma foi, dit le duc, il n'y a pas six mois que l'évêque de Grenoble m'en fit présent ; il ne faisait alors que sortir de l'école ; mais je ne vis jamais jeune garçon de son âge qui se tînt plus hardiment, à cheval ou à pied ; et il a fort bonne grâce. — Monseigneur, mon cousin, il est d'une race où il y a de braves gentilshommes, je crois qu'il suivra leurs traces. » Le duc dit au Bon Chevalier : « Bayart, piquez ! donnez carrière à votre cheval. » Le jeune enfant, qui ne demandait pas mieux, le fit incontinent et avec beaucoup d'adresse ; au bout de la course, il fit bondir son cheval trois ou quatre merveilleux sauts ; ce qui réjouit toute la compagnie.

« Sur ma foi, monseigneur, dit le seigneur de Ligny, voilà un gentilhomme qui sera, à mon opinion, gentil et galant, s'il vit ; mon avis est que vous feriez bien de faire présent au roi du page et du cheval ; il en sera bien aise parce que le cheval est fort bel et bon, et le page, à mon avis, encore meilleur. — Sur mon âme, dit le duc, puisque vous me le conseillez, je le ferai. L'enfant pour parvenir ne saurait apprendre en meilleure école que la maison de France où de tout temps honneur fait son séjour plus longuement qu'en toute autre maison de prince. »

En s'entretenant ainsi ils arrivèrent à Lyon ; les rues étaient pleines de gens et force dames aux fenêtres pour les voir passer ; car, sans mentir, ce duc de Savoie était un fort beau et bon prince, très-bien accompagné ; et en voyant sa contenance, on devinait qu'il était de bonne maison. Il alla à son logis, et retint à souper avec lui

le seigneur de Ligny, le sire d'Avesnes, fils du sire d'Albert, et frère du roi de Navarre, ainsi que plusieurs autres seigneurs et gentilshommes. Pendant le repas, des ménétriers et des chantres du roi vinrent réjouir la compagnie. Le soir, le duc de Savoie ne quitta pas son logis, mais il joua à plusieurs jeux et passe-temps jusqu'à ce qu'on apportât le vin et les épices [1]; après quoi, chacun se retira à son logis jusqu'au lendemain.

Au matin le duc de Savoie se leva, et après s'être habillé il voulut aller trouver le roi; mais avant son départ, les seigneurs de Ligny et d'Avesnes arrivèrent à son logis avec le maréchal de Gié [2], lequel avait grand crédit en France; il leur donna le bon jour; ensuite ils se rendirent au logis du roi qui était déjà prêt pour aller à la messe à un couvent de Cordeliers qu'il avait fait construire à grands frais avec sa femme Anne de Bretagne [3] au bout d'un faubourg de Lyon, appelé Vaize. Le duc de Savoie fit au roi une révérence telle et si haute qu'il appartient à un si grand et si noble prince. Le roi qui était affable, le prit et l'embrassa en lui disant : « Mon cousin, mon ami, soyez le bien-venu ! Je suis joyeux de vous voir; et sur mon âme, vous avez bien fait; car si vous n'étiez venu, j'avais résolu d'aller vous voir dans vos pays, où je vous eusse porté beaucoup

1. Dragées et confitures.

2. Pierre de Rohan, créé maréchal de France en 1475 par Louis XI. Il combattit avec succès Maximilien d'Autriche dans les Flandres, se distingua en Italie sous les règnes de Charles VIII et de Louis XII, mais il tomba dans la disgrâce d'Anne de Bretagne et termina sa vie dans la retraite.

3. Anne de Bretagne, reine de France, comme épouse de Charles VIII et de Louis XII : sa fille Claude de France épousa le duc d'Angoulême, depuis François Ier.

plus de dommage. » Le duc répondit : « Monseigneur, il me semble difficile que vous puissiez porter dommage. Tout le regret que j'aurais à votre arrivée en mon pays, qui est vôtre, serait seulement de ne pouvoir vous faire la réception qui appartient à un prince aussi grand et aussi magnanime que vous ; je vous assure que le cœur, le corps, l'avoir et le savoir, si Dieu m'en a donné, sont à votre disposition comme le moindre de vos sujets. » Le roi le remercia en rougissant un peu.

Ils montèrent sur leurs mules et allèrent devisant le long de la ville jusqu'au couvent des Cordeliers, où ils entendirent dévotement la messe ; à l'offrande, le duc de Savoie remit au roi l'écu pour être offert à Notre-Seigneur, ainsi que chaque jour les rois ont coutume de le faire. La messe ouïe, ils remontèrent sur leurs mules pour retourner au logis où le roi le retint à dîner avec les seigneurs de Ligny et d'Avesnes.

Pendant le dîner, il y eut plusieurs propos tenus tant de chiens, d'oiseaux, d'armes que de galanterie. Entre autres choses, le seigneur de Ligny dit au roi : « Sire, je vous jure ma foi que monseigneur de Savoie a l'intention de vous donner un page qui chevauche un bas roussin fort gaillard ; et cependant, je ne pense point qu'il ait plus de quatorze ans ; mais il mène son cheval à la raison comme un homme de trente. S'il vous plaît d'aller entendre vêpres à Ainay [1], vous en aurez votre passetemps. — Par la foi de mon corps ! dit le roi, je le veux. Puis il regarda le duc de Savoie en lui disant : « Mon cousin, qui vous a donné ce gentil page ? » Le duc répondit : « Monseigneur, il est de vos sujets et d'une mai-

1. Abbaye de bénédictins, au confluent de la Saône et du Rhône.

son en votre pays du Dauphiné, dont il est sorti de braves gentilshommes; il y a six mois son oncle, l'évêque de Grenoble, m'en a fait présent; monseigneur de Ligny l'a vu et en a dit du bien; vous verrez à votre aise le page, et le cheval en la prairie d'Ainay. »

Le Bon Chevalier n'était pas présent alors; mais tout lui fut raconté, et comment le roi le voulait voir sur son cheval. Je crois que s'il avait gagné la ville de Lyon, il n'aurait pas été si content. Il s'en alla aussitôt trouver le maître palefrenier du duc de Savoie, nommé Pizou de Chenas, et lui dit: « Maître mon ami, j'apprends que le roi a dit à monseigneur qu'il veut me voir sur mon roussin après dîner. Je vous prie tant que je puis, de le faire mettre en état, et je vous donnerai ma courte dague de bon cœur. » Le maître palefrenier qui vit la bonne volonté du jeune garçon, lui dit: « Bayart, mon ami, gardez votre dague, je vous remercie, mais je n'en veux point; allez seulement vous peigner et nettoyer; quant à votre cheval, il sera en bon état. Dieu vous fasse cet heur, mon ami, que le roi de France vous prenne en grâce: il vous en peut advenir beaucoup de biens; et peut-être, qu'avec l'aide de Dieu, vous deviendrez un si grand seigneur, que je m'en sentirai. — Sur ma foi! maître, dit le Bon Chevalier, jamais je n'oublierai les courtoisies que vous m'avez faites depuis que je suis dans la maison de monseigneur; et si Dieu me donne un jour des biens, vous vous en apercevrez. »

Le Bon Chevalier monta incontinent dans la chambre de son écuyer, où il nettoya ses habillements, se peigna et s'accoutra le plus joliment qu'il put, en attendant qu'il eût quelques nouvelles; elles ne tardèrent guère; sur les deux ou trois heures, l'écuyer de monseigneur de Sa-

voie, qui gouvernait Bayart, vint le demander et le trouva tout prêt. Il lui dit d'un air chagrin : « Bayart, mon ami, je vois bien que je ne vous garderai guère, car je sais que monseigneur a déjà fait présent de vous au roi qui veut vous voir sur votre roussin dans la prairie d'Ainay. Je ne suis pas marri de votre avancement, mais, sur ma foi, j'ai grand regret de vous quitter. » Le jeune Bayart répondit : « Monseigneur l'écuyer, Dieu me donne la grâce de continuer dans les vertus que vous m'avez montrées depuis que l'on me confia à vous ! Si je puis, moyennant son aide, vous n'aurez jamais de moi que de bons rapports ; et si je suis un jour en état de vous rendre service, vous connaîtrez combien je me sens votre obligé. »

Après ces paroles, l'écuyer sur son cheval et Bayart sur son roussin s'en allèrent attendre le roi et sa compagnie dans la prairie d'Ainay : le prince s'était mis par eau sur la Saône. Aussitôt qu'il fut hors du bateau, il alla sur le pré voir le jeune Bayart. Il commença par lui crier : « Page, mon ami, donnez de l'éperon à votre cheval ! » ce que le page fit incontinent. Et il semblait à le voir partir, qu'il eût fait ce métier toute sa vie. Au bout de la course, il fit bondir son cheval deux ou trois sauts, puis s'en retourna à bride abattue vers le roi ; il s'arrêta tout court devant lui en faisant cabrer son cheval. Non-seulement le roi, mais toute la compagnie y prit un singulier plaisir.

« Mon cousin, dit le roi à monseigneur de Savoie, il est impossible de mieux piquer un cheval. » Puis s'adressant au page : « Pique, pique encore un coup. » Après les paroles du roi, les pages lui crièrent : « Piquez ! piquez ! » de façon que depuis il fut quelquefois sur-

nommé Piquet. « Vraiment, dit encore le roi au duc, je vois devant mes yeux ce que le cousin de Ligny m'a dit à dîner; je ne veux pas attendre que vous me donniez votre page ni votre cheval; je vous les demande. — Monseigneur, répondit le duc de Savoie, vous êtes le maître, qu'il soit fait comme vous dites. Dieu lui donne la grâce de vous faire quelque service agréable !

— « *Par la foi de mon corps !* » dit le roi, il est impossible qu'il ne soit homme de bien. Cousin de Ligny, je vous donne le page en garde ; mais je ne veux pas qu'il perde son cheval; la bête demeurera toujours dans votre écurie. »

Le seigneur de Ligny, très-satisfait de ce présent, remercia très-humblement le roi; il prévoyait bien que du page il ferait un homme dont il aurait un jour grand honneur; ce qui fut accompli depuis en maints lieux.

Le Bon Chevalier fut page seulement trois ans dans la maison du seigneur de Ligny, qui le mit hors de page vers l'âge de dix-sept ans et le fit entrer dans sa compagnie d'hommes d'armes, tout en le retenant parmi les gentilshommes de sa maison [1].

1. Chaque homme d'armes des compagnies d'ordonnance ou *lance garnie* était accompagné d'un varlet, de trois archers et d'un *coutillier* ou soldat armé d'un long couteau, et chargé d'achever l'ennemi tombé à terre; Charles VII en 1439 avait créé quinze compagnies de 100 *lances* ou 600 hommes. Sous Louis XII, la lance sera composée de 7 hommes; sous François I[er] de 8 dont cinq chevau-légers. En bataille, les chefs de lance devenaient de simples soldats, ordonnés sur un seul rang et sans être près les uns des autres; les archers voltigeaient ou engageaient l'action ; le valet se tenait à côté du chef de lance pour réparer ses armes ou l'assister en cas de chute. Le coutillier massacrait l'ennemi renversé. On comprend combien ce défaut de cohésion et d'uniformité dans la monture, puisque le *lancier* avait un cheval de bataille et les autres des courtauds, devaient nuire à une bonne tactique.

# CHAPITRE II.

Le pas d'armes du sire Claude de Vauldray. — Bayart voudrait toucher à l'écu. — Pas de harnais ni de cheval. — Conseil du bon ami Bellabre. — Un bon tour de neveu. — L'abbé d'Ainay. — Imprudence d'un compte ouvert illimité. — Maître Laurencin, marchand de draps. — L'abbé s'avise un peu tard de son imprudence. — Acquisition de deux chevaux pour le pas d'armes. — Un commencement qui promet une bonne fin. — Le mal-bâti fait mieux que les autres. — Piquet s'en va en Picardie apprendre le métier des armes. — Adieux de Bayart roi et au sire de Ligny. — Tout le monde est généreux selon sa position. — Arrivée de Bayart à Aire. — Proposition d'un autre bon compagnon, Tardieu. — Bayart ordonne un tournoi. — Prouesses de Bayart.

Le roi de France alla visiter son royaume; et deux ou trois ans après il se retrouva à Lyon où arriva un gentilhomme de Bourgogne, messire Claude de Vauldray, habile homme d'armes. Il fit supplier le roi que, pour garder d'oisiveté tous jeunes gentilshommes, il lui voulût permettre de dresser un pas, tant à cheval qu'à pied, à course de lance et coups de hache; ce qui lui fut accordé, car le bon roi ne demandait, après le service de Dieu dont il était assez soigneux, que joyeux passe-temps. Ce messire Claude de Vauldray fit suspendre l'écu de ses

armes où tous gentilshommes qui avaient désir de se montrer venaient toucher, et se faisaient inscrire au roi d'armes qui en avait la charge.

Le Bon Chevalier passa un jour devant l'écusson, et dit en lui-même : « Hélas, mon Dieu, si je savais comment me mettre en état, que je toucherais volontiers à cet écu pour savoir et apprendre les armes. » Et sur cela il s'arrêta tout coi et demeura pensif. Il avait avec lui un de ses compagnons, de la maison du seigneur de Ligny, appelé Bellabre, qui lui dit : « A quoi songez-vous, compagnon, vous me paraissez tout interdit? — Sur ma foi! répondit-il, mon ami, je le suis aussi; et je vous en dirai présentement la raison. Il a plu à monseigneur me mettre hors de page, et par sa grâce il m'a élevé au rang d'homme d'armes. J'ai grand désir de toucher à l'écu de messire Claude; mais je ne sais, quand je l'aurai fait, qui me fournira des harnais et des chevaux. »

Alors Bellabre qui était plus âgé que lui et fort hardi gentilhomme (car je veux avertir tous ceux qui liront cette histoire, que de la maison du gentil seigneur de Ligny sont sortis cinquante gentilshommes, dont trente ont tous été de vaillants et vertueux capitaines en leur vie), Bellabre, dis-je, répondit :

« Mon compagnon, mon ami, vous souciez-vous de cela? N'avez-vous pas votre oncle, le gros abbé d'Ainay? Je fais vœu à Dieu que nous irons à lui, et s'il ne veut pas fournir de deniers, nous prendrons la crosse et la mitre, mais je crois que, quand il connaîtra votre bon vouloir, il le fera volontiers. »

Et sur ces paroles le Bon Chevalier alla toucher à l'écu. Montjoye, roi d'armes, qui était là pour écrire les noms, lui dit :

« Comment, Piquet, mon ami, vous n'aurez pas de barbe avant trois ans, et vous entreprenez de combattre contre messire Claude, qui est un des plus rudes chevaliers qu'on connaisse. »

Bayart répondit:

« Montjoye, mon ami, ce que j'en fais n'est pas par orgueil ni outrecuidance, mais seulement par le désir que j'ai d'apprendre le métier des armes peu à peu avec ceux qui me le peuvent montrer. Et Dieu, s'il lui plaît, me fera la grâce de faire quelque chose qui plaira aux dames. »

Sur ce, Montjoye se mit à rire et fut très-content.

Le bruit courut aussitôt par tout Lyon que Piquet avait touché à l'écu de messire Claude, et il vint jusqu'aux oreilles du seigneur de Ligny, qui n'eût pas voulu donner ce plaisir pour dix mille *carolus*[1]. Il s'en alla incontinent le dire au roi qui en fut très-joyeux, et lui dit :

« Par la foi de mon corps! cousin de Ligny, votre maison vous fera une fois de plus honneur, j'en ai le pressentiment.

— Nous verrons ce qu'il sera, répondit le seigneur de Ligny; il est encore bien jeune pour endurer les coups de messire Claude. »

Le plus fort pour le Bon Chevalier n'était pas d'avoir touché à l'écu, mais de trouver l'argent pour avoir des chevaux et un accoutrement. Il alla trouver son compagnon Bellabre et lui dit:

« Mon compagnon, mon ami, je vous prie de m'aider à obtenir de monseigneur d'Ainay, mon oncle[2], qu'il me

1. Monnaie de billon frappée sous Charles VIII qui lui avait donné son nom ; elle valait dix deniers.

2. Oncle à la mode de Bretagne, cet abbé n'était en réalité que le cousin du jeune Bayart.

donne de l'argent; je sais bien que si mon oncle monseigneur de Grenoble était ici, il ne me refuserait rien; mais il est à son abbaye de Saint-Sernin à Toulouse; c'est bien loin; jamais un homme ne pourrait y aller et en revenir à temps.

— Soyez tranquille, lui dit Bellabre, nous irons vous et moi à Ainay, et j'espère que nous réussirons. »



Saint-Martin d'Ainay.

Cela réjouit quelque peu le Bon Chevalier; toutefois il ne reposa guère la nuit. Bellabre et lui couchaient ensemble. Ils se levèrent matin, puis ils se mirent dans un de ces petits bateaux de Lyon, et se firent mener à Ainay. Quand ils furent descendus, le premier homme qu'ils trouvèrent dans le pré, fut l'abbé qui disait ses heures

avec un de ses religieux. Les deux gentilshommes allèrent le saluer; celui-ci, qui avait déjà ouï parler comment son neveu avait touché à l'écu de messire Claude, et se doutait bien qu'il faudrait débourser, ne leur fit pas grand accueil; mais il s'adressa à son neveu et lui dit:

« Qui vous a donné cette hardiesse de toucher à l'écu de messire Claude de Vauldray? Il n'y a que trois jours que vous étiez page, et vous avez à peine dix-sept ou dix-huit ans. On devrait encore vous donner des verges à vous qui montrez un si grand orgueil. »

Le Bon Chevalier répondit :

« Monseigneur, je vous assure ma foi que ce n'est pas l'orgueil qui me le fit faire, mais le désir et la volonté de parvenir, par des faits vertueux, à l'honneur que vos prédécesseurs et les miens ont obtenu, m'en ont donné la hardiesse. Je vous supplie, monseigneur, tant que je puis, vu que je n'ai ni parent, ni ami à qui je puisse présentement avoir recours, sinon à vous, que votre bon plaisir soit de m'aider de quelques deniers pour me procurer ce qui m'est nécessaire.

— Sur ma foi, répondit l'abbé, cherchez ailleurs qui vous prête de l'argent; les biens donnés par les fondateurs de cette abbaye l'ont été pour y servir Dieu et non pas pour dépenser en joutes et en tournois. »

A cette parole de l'abbé, le seigneur de Bellabre reprit et lui dit :

« Monseigneur, sans les vertus et les prouesses de vos prédécesseurs, vous ne seriez pas abbé d'Ainay; c'est par leur moyen et non par un autre que vous y êtes parvenu. Il faut avoir reconnaissance des biens qu'on a reçus par le passé, et espérance d'avoir quelque rémunération de ceux qu'on fait. Votre neveu est de

bonne race, bien aimé du roi et de monseigneur notre maître ; il a la volonté de parvenir, vous devriez en être bien joyeux. Il a besoin que vous l'aidiez ; il ne saurait vous coûter deux cents écus pour le mettre en bon équipage, et il pourra vous faire de l'honneur pour plus de dix mille. »

L'abbé tint plusieurs autres propos, mais il consentit enfin à aider le Bon Chevalier et les mena à son logis ; il fit ouvrir une petite armoire vitrée, et d'une bourse qui s'y trouvait, il tira cent écus qu'il donna à Bellabre, en lui disant :

« Mon gentilhomme, voilà cent écus que je vous donne pour acheter deux chevaux à ce vaillant gendarme, car il a encore la barbe trop jeune pour manier les deniers. Je m'en vais écrire un mot à Laurencin pour qu'il lui fournisse les habillements qui lui seront nécessaires.

— C'est très-bien, monseigneur, dit Bellabre, et je vous assure que, quand chacun le saura, vous n'en aurez que de l'honneur. »

L'abbé demanda aussitôt de l'encre et du papier pour écrire à Laurencin ; il lui manda de fournir à son neveu ce qui serait nécessaire pour s'accoutrer à ce tournoi, s'imaginant qu'il ne pourrait avoir besoin de plus de cent francs de marchandises.

Aussitôt que les gentilshommes eurent leur lettre, et que le Bon Chevalier eut très-humblement remercié son oncle de la courtoisie qu'il lui faisait, ils s'en retournèrent fort joyeux de ce qu'ils avaient si bien travaillé.

Bellabre parla le premier et dit :

« Quand Dieu envoie de bonnes fortunes aux gens il faut bien et sagement les conduire. Ce qu'on dérobe à moine est pain bénit. Nous avons une lettre à Laurencin

pour prendre ce qu'il vous faudra. Allons vitement à son logis avant que votre abbé ait pensé à ce qu'il a fait, car il n'a point limité dans sa lettre jusqu'à combien d'argent il vous donne d'accoutrements. Par la foi de mon corps! vous serez équipé pour le tournoi et pour d'ici à un an; car vous n'en aurez jamais autre chose. »

Le Bon Chevalier, qui ne demandait pas mieux, se prit à rire et lui dit :

« Par ma foi, mon compagnon, la chose va bien ainsi; mais, je vous prie, hâtons-nous, car j'ai grand'peur que, s'il s'aperçoit de ce qu'il a fait, il n'envoie aussitôt un de ses gens déclarer pour combien d'argent il entend qu'on me fournisse d'habillements. »

Aussitôt ils marchèrent droit au logis de Laurencin qui était dans sa boutique. Ils le saluèrent, et Bellabre dit :

« Par mon âme! sire Laurencin, mon compagnon et moi nous venons de voir un honnête abbé; c'est monseigneur d'Ainay.

— Je vous assure, dit Laurencin, que c'est un grand homme de bien, et qu'il me tient du nombre de ses bons serviteurs. J'ai eu en ma vie affaire à lui de vingt mille francs, mais jamais je ne trouvai un homme plus rond.

— Mais vous ne savez pas l'honnêteté qu'il a faite à son neveu, mon compagnon que voici, dit Bellabre? Il a su qu'il avait touché l'écu de messire Claude de Vauldray, et qu'il voulait s'éprouver, pour acquérir de l'honneur comme ses ancêtres; sachant que nous couchions ensemble, il nous a envoyés quérir tous deux ce matin, et après nous avoir fait très-bien déjeuner, il a donné trois cents beaux écus à son neveu pour avoir des chevaux, et davantage pour s'accoutrer, de sorte qu'il n'y ait homme en la compagnie mieux en ordre que lui; et il nous a

donné une lettre adressée à vous, pour lui fournir ce qui lui sera nécessaire. »

Bellabre montra la lettre à Laurencin qui reconnut incontinent le seing de monseigneur l'abbé.

« Je vous assure, messeigneurs, dit Laurencin, qu'il



Vieilles maisons de Lyon.

n'y a rien céans qui ne soit à votre commandement, et à celui de monseigneur qui m'écrit. Regardez seulement ce qu'il vous faut. »

Ils firent aussitôt déployer des draps d'or, d'argent, des satins brochés, velours et autres soies dont ils prirent

pour le Bon Chevalier, la valeur de sept ou huit cents francs. Puis ils s'en allèrent à leur logis ; et incontinent envoyèrent quérir des tailleurs pour faire leurs habits.

Revenons à l'abbé qui fut bien aise quand il se vit débarrassé de son neveu. Il commanda qu'on servît le dîner où il eut de la compagnie. Entre autres propos, il dit tout haut :

« J'ai eu une terrible étrenne ce matin : ce garçon, mon neveu de Bayart, a été assez fou que d'aller toucher l'écu de messire Claude ; et pour s'habiller, il est venu me demander de l'argent, j'en ai été pour cent écus. Et encore n'est-ce pas tout : j'ai écrit à Laurencin de lui fournir ce qu'il demandera pour compléter son équipage. »

Le secrétaire de l'abbé répondit :

« Ma foi ! monseigneur, vous avez bien fait. Il veut imiter l'exemple de monseigneur votre grand-père qui fut si vaillant homme, et de tous ses parents. Je ne vois qu'un mal en ceci : il est jeune et plein d'ardeur ; vous avez écrit à Laurencin qu'il lui fournisse ce qu'il demandera ; je suis sûr qu'il le fera, quand il serait question de deux mille écus. J'ai peur qu'il n'en prenne plus que vous n'entendez. »

L'abbé réfléchissant sur ce mot, répondit :

« Par saint Jacques ! vous dites vrai : je n'ai pas fixé la somme. »

Et il ajouta :

« Qu'on m'appelle le maître d'hôtel. »

Celui-ci vint sur l'heure.

« Nicolas, dit l'abbé, un autre servira bien pour vous. Allez à la ville chez Laurencin et dites-lui que je lui ai écrit ce matin de donner quelques habillements à mon neveu de Bayart pour le tournoi de messire Claude ; qu'il

lui en fournisse pour cent ou cent vingt francs, et non pour plus; et ne faites qu'aller et venir. »

Le maître d'hôtel alla vite, mais il partit trop tard. Quand il arriva chez Laurencin, celui-ci était à table; comme il était assez accoutumé céans, il monta en haut et salua la compagnie qui lui rendit son salut.

« Monseigneur le maître, dit Laurencin, vous venez à propos; lavez-vous les mains et venez faire comme nous.

— Je vous remercie, répondit-il, ce n'est pas ce que je veux. Monseigneur m'envoie ici parce qu'il vous a écrit aujourd'hui de fournir à son neveu de Bayart quelques accoutrements. »

Laurencin n'attendit pas qu'il eût achevé, et dit :

« Monseigneur le maître, j'ai déjà fait tout cela, et je vous assure que je l'ai mis en bon ordre. C'est un jeune gentilhomme très-honnête, monseigneur fait bien de l'aider.

— Et pour combien lui en avez-vous fourni ? dit le maître d'hôtel.

— Je ne sais, ma foi! dit le marchand, si je ne vois mon compte et son récépissé au dos de la lettre de monseigneur; mais il m'est avis qu'il y a environ pour huit cents francs.

— Là, par Notre-Dame! vous avez tout gâté!

— Pourquoi ? dit Laurencin.

— Parce que, dit le maître d'hôtel, monseigneur vous mandait par moi de ne lui en fournir que pour cent ou cent vingt francs.

— La lettre ne dit pas cela, dit Laurencin, et en eût-il demandé plus, je le lui aurais donné, ainsi me le mandait monseigneur.

— Alors il n'y a pas de remède, fit le maître d'hôtel. A Dieu je vous recommande. »

Il s'en retourna à Ainay, et trouva encore la compagnie où il l'avait laissée. Quand l'abbé vit son maître d'hôtel :

« Eh bien, Nicolas, avez-vous parlé à Laurencin ?

— Oui, monseigneur, mais je suis allé trop tard ; votre neveu avait déjà fait sa foire, il en a seulement pris pour huit cents francs.

— Pour huit cents francs ! sainte Marie, dit l'abbé, voilà un mauvais garnement. Vous savez bien son logis, allez le trouver, et dites-lui que, s'il ne va vitement rendre à Laurencin ce qu'il a pris, jamais il n'obtiendra de moi un denier. »

Le maître d'hôtel obéit à monseigneur, et s'en vint à Lyon, croyant trouver son homme ; mais celui-ci qui s'était bien douté de l'aventure, avait dit à ses serviteurs : « Si quelqu'un d'Ainay me vient demander, qu'on fasse force excuses, en sorte que je ne lui parle point. » Il fit avertir de même tous ceux du logis.

Quand le maître d'hôtel vint demander Bayart, on lui répondit qu'il était chez monseigneur de Ligny; il y alla et ne le trouva pas ; il retourna au logis. On lui dit qu'il était allé essayer des chevaux au delà du Rhône. Bref, il y alla plus de dix fois, mais jamais il ne put le trouver. Il s'en retourna ; il vit bien que c'était une moquerie. Quand il fut de retour à Ainay, il dit à monseigneur que c'était du temps perdu de chercher son neveu ; qu'il avait été plus de dix fois à son logis, mais qu'il était impossible de le trouver, car il se faisait céler. L'abbé dit : « Par mon serment ! c'est un mauvais garçon, mais il s'en repentira. » Son courroux se passa quand il voulut, mais Bayart n'en eut pas autre chose.

Aussitôt que le Bon Chevalier et son compagnon eurent de Laurencin ce qu'ils demandaient, ils ne firent pas grand séjour en sa maison, se doutant de ce qui advint. Ils se retirèrent en leur logis, et envoyèrent quérir des tailleurs, pour faire à chacun trois accoutrements par-dessus le harnais [1]. Le Bon Chevalier voulait que son compagnon fût de sa livrée ; aussi tout était commun entre eux. Après qu'ils eurent donné ordre pour les habillements, Bellabre dit : « Compagnon, il faut que nous allions voir des chevaux. Je connais un gentilhomme de Piémont qui loge à la Grenette, il a un bas roussin bien relevé et bien remuant ; ce sera bien votre affaire ; et il me semble aussi qu'il a un petit coureur bai qui est fort adroit. On m'a dit qu'il les veut vendre, parce que, il y a huit jours, il s'est rompu une jambe en chevauchant. Allons voir ce que c'est.

— C'est bien avisé, » répondit le Bon Chevalier.

Ils se rendirent au logis de ce gentilhomme qu'ils trouvèrent en sa chambre. Ils le saluèrent, et il leur rendit leur salut, comme courtois chevalier. Bellabre prit la parole et dit : « Mon gentilhomme, voici mon compagnon qui a le désir d'acheter une couple de chevaux que vous avez ; on nous a rapporté que vous les voulez vendre, à cause de l'accident qui vous est advenu, et qui nous afflige pour vous. — Sur ma foi ! messeigneurs, répondit le gentilhomme, c'est vrai ; et cela me fait grand'peine, car les chevaux sont beaux et bons. Mais, puisqu'il plait ainsi à Dieu, je vois bien que de trois mois je ne saurais quitter cette ville. Les vivres y sont chers ; mes chevaux me coûteraient à nourrir ; vous me semblez

1. Armure de l'homme d'armes.

d'honnêtes et braves gentilshommes. J'aime beaucoup mieux que mes chevaux tombent entre vos mains qu'à d'autres; montez dessus et allez les voir hors la ville avec un de mes gens, et au retour, s'ils vous plaisent, nous ferons marché. »

Ils trouvèrent le propos honnête; et incontinent les chevaux furent sellés, et le Bon Chevalier et son compagnon montèrent dessus; ils les menèrent jusqu'à la prairie près la Guillotière, où ils les firent courir et trotter de telle sorte qu'ils en furent contents. Ils retournèrent au logis du gentilhomme pour conclure le marché. « Si j'étais en bonne santé, dit-il, il n'y a homme sur la terre, si je ne lui en voulais faire présent, qui les eût pour deux cents écus; mais, pour l'amour de vous, je suis content de vous les laisser, le roussin pour soixante écus et le coureur pour cinquante; cela fait cent dix écus, et je n'en veux pas moins. » Les jeunes gens virent bien qu'il était raisonnable, et lui dirent: « Mon gentilhomme, vous les aurez et toute votre vie deux gentilshommes à votre commandement. » Le gentilhomme les ayant remerciés, ils prirent leur bourse, et lui donnèrent cent dix écus et deux pour le vin des serviteurs[1]. Les chevaux furent menés à leur logis par leurs gens qui les firent très-bien soigner et accoutrer, car il n'y avait plus que trois jours avant le tournoi de messire de Vauldray.

Celui-ci ouvrit son pas, selon l'ordonnance qu'il avait fait publier par le congé du roi de France, en juillet 1491. Il se mit sur les rangs; contre lui s'essayèrent plusieurs bons et braves gentilshommes de la maison du roi tels

1. Aujourd'hui le *pourboire*.

que le sénéchal Galiot de Genouillac, fort brave et habile homme d'armes, le jeune Bonneval, Louis de Hédouville, seigneur de Saudricourt, Châtillon, Bourdillon, et plusieurs autres. Chacun, comme vous pouvez penser, fit le mieux qu'il put. Or, l'ordonnance portait que chacun, après avoir fait ce à quoi il était tenu, fût mené le long de la lice, visière levée, afin que l'on connût quel était celui qui avait bien ou mal fait.

Vous pouvez penser que, pour cette raison, il n'y en avait aucun qui ne se mît en peine de bien faire. Le Bon Chevalier, dans sa dix-huitième année (ce qui était une grande jeunesse, car il croissait encore, et de sa nature il était maigre et blême), se mit sur les rangs pour essayer de faire comme les autres ; il faisait là son jeu d'essai, et c'était commencer assez rudement ; car il avait affaire à un des plus habiles guerriers et des plus expérimentés chevaliers qui fût au monde. Toutefois, je ne sais comment cela se fit, ou si Dieu voulut lui en donner louange, ou si messire Claude de Vauldray prit plaisir avec lui, mais il ne se trouva, dans tout le combat, aucun homme, tant à cheval qu'à pied, qui fît mieux ni si bien que lui. Les dames de Lyon lui en donnèrent louange; quand le jeune homme passa assez honteux, le long de la lice, les dames en leur patois lyonnais disaient : « Voyez-vous ce mal bâti, il a mieux fait que tous les autres! » Le Bon Chevalier acquit si bon accueil de tout le reste de la compagnie que le roi Charles dit à son souper, pour l'honorer davantage : « Par la foi de mon corps ! Piquet a un commencement qui, à mon opinion, promet bonne fin. » Il dit alors au seigneur de Ligny : « Mon cousin, je ne vous fis de ma vie si bon présent que quand je vous le donnai. — Sire, répondit

le seigneur, s'il est homme de bien, vous en aurez plus grand honneur que moi, car les bonnes louanges que vous lui avez données l'ont fait entreprendre tout ceci. Dieu veuille qu'il puisse continuer! Mais son oncle, l'abbé d'Ainay, n'y prend pas grand plaisir, car le Bon Chevalier a eu ses écus et ses accoutrements à son crédit. » Le roi, qui en était déjà assez informé, en rit et toute la compagnie avec lui.

Peu après le tournoi, le seigneur de Ligny appela un matin Bayart : « Piquet, mon ami, lui dit-il, vous avez eu pour votre commencement une assez belle et bonne fortune; mais le métier des armes demande à être exercé; et, bien que je vous retienne de ma maison, à trois cents francs par an et trois chevaux entretenus, je vous ai mis de ma compagnie. Je veux que vous alliez à la garnison voir vos compagnons, et je vous avertis que vous trouverez d'aussi braves hommes d'armes qu'il y en ait en la chrétienté; ils s'exercent souvent aux armes en faisant des joutes et des tournois pour l'amour des dames et pour acquérir de l'honneur. Il me semble, qu'en attendant quelque bruit de guerre, vous ne pourriez être mieux que là. »

Le Bon Chevalier, qui ne demandait autre chose, répondit : « Monseigneur, de tous les biens et honneurs que vous m'avez faits et me faites chaque jour, vous ne sauriez pour le présent tirer de moi que de très-humbles remercîments, et je prie Notre-Seigneur qu'il veuille vous le rendre; c'est aujourd'hui mon plus grand désir d'aller voir la compagnie dont vous parlez; je ne saurais demeurer si peu avec elle, au bien que j'en ai ouï dire, que je n'en vaille mieux toute ma vie; et, si c'est votre bon plaisir, je partirai demain. — Je le veux bien. dit le sei-

4

gneur de Ligny. Mais je veux d'abord que vous preniez congé du roi, et je vous mènerai chez lui après dîner. » Ce qui fut fait. Ils trouvèrent le roi qui sortait de table; le seigneur de Ligny lui dit : « Sire, voici votre Piquet qui s'en va voir ses compagnons en Picardie, il vient prendre congé de vous. » Le Bon Chevalier se mit à genoux d'un air assuré; le roi le regarda volontiers, et lui dit en souriant : « Piquet, mon ami, Dieu veuille continuer en vous le commencement que j'ai vu et vous serez prud'homme. Vous allez dans un pays où il y a de belles dames; faites tant que vous acquériez leurs bonnes grâces; et adieu, mon ami. — Grand merci, Sire, » dit Bayart.

Il alla aussitôt dire adieu à tous les princes et seigneurs qui l'embrassèrent, ainsi que plusieurs gentilshommes qui avaient grand regret de le voir quitter la cour ; mais il n'en éprouvait aucun, il lui tardait beaucoup d'être déjà au lieu où il devait aller. Le roi fit appeler un de ses valets de chambre qui gardait sa cassette, et lui commanda de donner au Bon Chevalier trois cents écus ; et il lui fit aussi donner un des plus beaux coursiers de son écurie. Bayart donna au valet de chambre trente écus, et dix à celui qui lui mena le coursier; tous ceux qui le surent louèrent sa libéralité merveilleuse.

Le seigneur de Ligny le ramena à son logis, et le soir il le prêcha comme s'il eût été son enfant, lui recommandant avant toutes choses d'avoir toujours l'honneur devant les yeux; et Bayart a toujours bien gardé ce commandement, jusqu'à la mort. Enfin, quand il fut temps d'aller se coucher, le seigneur de Ligny lui dit : « Piquet, mon ami, je crois que vous partirez demain avant que je sois levé. A Dieu donc je vous recommande. » Il

l'embrassa les larmes aux yeux; Bayart, le genou en terre, prit congé de lui et s'en alla à son logis, accompagné de tous ses compagnons qu'il ne quitta pas sans grands embrassements.

Il monta dans sa chambre où il trouva le tailleur du seigneur de Ligny, qui lui apportait deux habillements complets de la part de son maître; il lui dit : « Mon ami, si j'avais connu ce beau présent, j'en aurais remercié monseigneur qui m'a fait plus de bien que je n'en saurais mériter. Vous le remercierez pour moi, s'il vous plaît. » Il tira sa bourse et lui donna vingt écus. Un des serviteurs du Bon Chevalier lui dit : « Monseigneur, Guillaume le palefrenier a amené dans votre écurie le bon roussin de monseigneur, et m'a dit que monseigneur vous le donnait; mais il s'en retourne parce qu'on le demande, et il dit qu'il viendra demain matin vous parler. — Il ne me trouvera pas, dit Bayart, car je veux être à cheval à la pointe du jour. » Alors il regarda le tailleur à qui il donna dix écus, en disant : « Mon ami, je vous prie de donner cela à Guillaume; et, s'il vous plaît, vous saluerez de ma part toute la belle et noble compagnie de la maison de monseigneur; » ce que le tailleur promit de faire.

Quand le tailleur eut quitté la chambre, le Bon Chevalier fit faire ses coffres et préparer ses habits pour partir de bon matin; puis il se mit au lit où il se reposa peu, car il était près de minuit quand il se coucha.

Aussitôt qu'il fut levé, il fit partir ses grands chevaux, au nombre de six, beaux par excellence; et avec eux ses chariots. Il les suivit avec cinq ou six beaux courtauds [1],

1. Cheval auquel on a coupé la queue et les oreilles; les autres grands chevaux ou *destriers* étaient réservés pour les batailles et les tournois.

après avoir pris congé de son hôte et de son hôtesse qui étaient très-contents de l'avoir reçu dans leur maison. Son compagnon Bellabre fut prêt aussitôt que lui et l'accompagna jusqu'à la Bresle où ils dînèrent, et prirent ensuite congé l'un de l'autre ; mais sans beaucoup de tristesse, car Bellabre, qui attendait d'Espagne une couple de grands chevaux, comptait suivre son compagnon dans trois ou quatre jours. Le Bon Chevalier s'en alla toujours à petites journées, à cause de son train de chevaux. Toutefois il fit tant qu'il arriva à trois petites lieues de la ville d'Aire [1], où il envoya un de ses gens pour lui préparer un logis. Quand les gentilshommes de la compagnie surent que Piquet était si près, ils montèrent tous ou la plupart à cheval pour aller au devant de lui, tant ils avaient grand désir de le voir : chacun était rempli du bruit de ses mérites. Ils étaient plus de cent vingt, tous jeunes gentilshommes, qui trouvèrent leur compagnon à une demi-lieue de la ville. Il ne faut pas demander s'ils se firent grand accueil ; ils menèrent le Bon Chevalier, en devisant joyeusement de plusieurs choses, jusque dans la ville où les dames étaient aux fenêtres ; elles avaient déjà entendu parler de la noblesse de cœur du bon Piquet ; et chacune désirait le connaître.

Le Bon Chevalier fut mené par ses compagnons à son logis, où le souper était déjà prêt, suivant ses ordres. Une partie des compagnons demeurèrent avec lui ; ils menèrent joyeuse vie, le questionnant sur son état, et le louant d'avoir été si heureux à son commencement contre messire Claude de Vauldray. Jamais le Bon Chevalier

1. Dans le Pas-de-Calais.

ne fit semblant d'avoir de l'orgueil, mais il repondait courtoisement à leurs paroles et disait : « Messeigneurs, mes compagnons, la louange qu'on me donne est à grand tort ; il n'y a pas encore tant de bien en moi pour que je puisse valoir grand'chose ; mais s'il plaît à Notre-Seigneur, moyennant votre bonne aide, je parviendrai à être au nombre des gens de bien. » Ce propos fut laissé et on parla d'autres matières. L'un des gentilshommes de la compagnie, appelé Tardieu, homme joyeux et facétieux, adressa ces paroles au Bon Chevalier : « Compagnon, mon ami, je vous avertis qu'en toute la Picardie il n'y a point de plus belles dames qu'en cette ville, et votre hôtesse, que vous n'avez pas encore vue, en est une; elle est allée aux noces d'une de ses nièces ; demain elle reviendra et vous la verrez à votre aise. Il est impossible que vous soyez venu tenir garnison sans écu ; il faut à votre arrivée faire parler de vous, et par vos belles actions acquérir les grâces des dames de cette contrée. Il y a longtemps qu'il n'y a eu de prix donné en cette ville ; je vous supplie, tant que je puis, de vouloir en donner un avant huit jours ; et ne me refusez pas, s'il vous plaît, la première requête que je vous fais. » « Sur ma foi ! monseigneur de Tardieu, repartit Bayart, quand vous me demanderiez une chose beaucoup plus importante, croyez que vous ne seriez pas éconduit ; comment le seriez-vous pour celle-ci, qui me plaît autant ou plus qu'à vous. Si vous voulez m'envoyer demain matin le trompette, et que nous ayons congé de notre capitaine, je ferai en sorte que vous soyez content. » Tardieu lui dit : « Ne vous souciez pas du congé ; le capitaine Louis d'Ars nous l'a donné pour toujours ; ce n'est point pour mal faire. Il n'est pas ici à présent, mais il y sera dans

quatre jours ; s'il y a mal, j'en prends la faute sur moi. — « Eh bien! donc, répondit le Bon Chevalier, demain votre désir sera exécuté. »

Quoique le Bon Chevalier, fatigué de son voyage, eût grand besoin de repos, le propos que lui avait tenu son compagnon Tardieu l'empêcha de dormir ; toute la nuit il pensa comme serait ordonné son tournoi. Quand Tardieu vint le voir le matin et lui amena le trompette, il trouva déjà par écrit l'ordonnance du tournoi qui portait :

« Pierre de Bayart, jeune gentilhomme du Dauphiné, nouvellement initié au métier des armes, appartenant aux ordonnances du roi de France, sous la charge et conduite de haut et puissant seigneur monseigneur de Ligny, fait crier et publier un tournoi, au vingtième jour de juillet, hors et tout proche des murs de la ville d'Aire, à tous venants, pour y combattre à trois coups de lance sans lice [1], à fer émoulu [2] et en harnais de guerre [3], et douze coups d'épée, le tout à cheval. Et au mieux faisant il donne un bracelet d'or émaillé [4] de ses armes [5] du prix de trente écus. Le lendemain, il serait combattu à pied à poulx de lance [6], à une barrière de la hauteur du nom-

1. *Lice*, était le tampon de tapisserie qui, en garnissant la pointe de la lance, amortissait les coups ; cette expression équivaut à fleuret *démoucheté*.

2. Aiguisé, d'où *rémouleur*.

3. Armure complète, casque, cuirasse, haubert ou cotte de mailles, brassarts et cuissarts.

4. Orné de diverses couleurs.

5. Les armes de Bayart se blasonnent ainsi : azur, au chef d'argent chargé d'un lion naissant de gueules, au filet d'or brochant sur le tout. On peut les voir à Versailles, 2e étage, n° 3140. Bayart est à genoux devant un prie-Dieu orné de ses armoiries qu'entoure le collier de Saint-Michel. Cette peinture-panneau provenant de la collection Colbert paraît copiée d'après un vitrail (peinture du XVIIe siècle).

6. Poussée de lance, du latin *pulsus*.

bril, et après la lance rompue, à coup de hache jusqu'à la discrétion des juges et de ceux qui garderont le camp. Et au mieux faisant, il donne un diamant de quarante écus [1]. »

Quand Tardieu eut vu l'ordonnance, il dit :

« Pardieu! compagnon, jamais Lancelot [2], Tristan, ni Gauvain ne firent mieux. Trompette, allez crier cela en

1. « Les tournois annoncés par les proclamations des officiers d'armes avaient lieu au son de trompe : *Or ouez, or ouez.* Les chevaliers qui devaient combattre visitaient à l'avance la place destinée aux joutes. « Si venait devant eux un hérault qui criait tout en hault : « Seigneurs chevaliers, demain aurez la veille du tournoi, où prouesse sera vendue et achetée au fer et l'acier. » Ces publications étaient très-fréquentes en temps de paix ; car ces fêtes arrachaient la jeune noblesse à l'oisiveté, et l'exerçaient au maniement des coursiers et des armes. Le lieu du tournoi était ordinairement choisi auprès d'une ville, avec une forêt et une rivière dans le voisinage, afin de donner un aspect pittoresque à la fête, comme on peut le voir dans les miniatures des livres de chevalerie au moyen âge. Les tournois étaient surtout remarquables par le luxe qu'on y déployait, et la beauté des bals et des festins auxquels ils donnaient lieu ; ils durent, pendant des siècles, favoriser le commerce, l'industrie et les arts en France. Les troubadours et les ménestrels y venaient en foule pour chanter les vainqueurs dans leurs ballades et leurs tensons. » Les tournois étaient tellement à la mode en France que Mathieu Paris les appelle « combats français » Steenackers. *Histoire des ordres de chevalerie et des distinctions honorifiques en France.*

2. *Lancelot du lac* ou *l'Ancelot* (jeune garçon) *du lac*, était le fils d'un roi armoricain qui échappa au massacre de sa famille, sauvé par la fée Viviane ; elle le transporta dans son palais sous un lac et, après l'avoir élevé, le conduisit à la cour du roi Arthur, où se déroule une inépuisable série d'aventures guerrières et galantes ; ce roman était célèbre au moyen âge, et Dante lui a consacré une page immortelle avec la reine Genièvre. Le roman de *Tristan* et de la blonde Yseult est à peu près du même genre. *Gauvain* habile et discret, est le neveu du roi Arthur. Ces trois romans appartiennent *au cycle de la Table ronde et du Saint-Graal :* on appelait ainsi le vase qui avait servi à la Cène et dans lequel Joseph d'Arimathie avait recueilli le sang sorti des plaies de Jésus-Christ. C'est en allant à la recherche de ce vase qu'arrivent aux preux chevaliers du moyen âge leurs plus grandes aventures. On peut en lire de curieuses et savantes analyses dans les *Origines littéraires de la France* par M. Louis Moland, 1 vol. Didier.

cette ville, et après, de garnison en garnison d'ici à trois jours, pour en avertir tous nos amis. »

Il faut savoir qu'il y avait alors dans la Picardie sep- ou huit cents hommes d'armes, tels que la compagnie du maréchal des Cordes, celle des Écossais, du seigneur de la Palice, vertueux et triomphant capitaine[1], et de plut sieurs autres qui, par le trompette, furent informés du tournoi. Ceux qui voulurent s'y trouver se mirent promptement en état. Le terme n'était que de huit ou dix jours; toutefois il se trouva quarante ou cinquante hommes d'armes sur les rangs. Dans ces entrefaites et en attendant le jour désiré, le gentil chevalier capitaine Louis d'Ars arriva; il fut très-joyeux d'être venu assez tôt pour en avoir son passe-temps. Quand Bayart le sut arrivé, il alla lui faire la révérence, et ils se firent bon accueil l'un à l'autre. Pour compléter la fête, le lendemain, Bellabre,

1. Jacques de Chabannes, grand maitre puis maréchal de France, prit part à toutes les campagnes d'Italie; fait prisonnier à Pavie (1525), il fut tué d'un coup d'arquebuse tiré à bout portant par un Espagnol qui disputait son captif à un Italien. La ridicule chanson par laquelle il est connu et qu'il ne méritait nullement, est du poëte bourguignon La Monnoye; on peut la regarder comme une sorte de mauvaise action de cet écrivain. Une chanson satirique décochée contre François Ier, prisonnier à Pavie, a probablement fourni le canevas de la mauvaise plaisanterie que deux siècles plus tard La Monnoye s'amusa à rendre niaise tout en l'imprégnant du sel bourguignon.

Hélas, la Palice est mort!
Il est mort devant Pavie;
Hélas! s'il n'était pas mort
Il serait encore en vie!
Quand le roy partit de France,
A la male heure il partit,
Il en partit le dimanche
Et le lundy il fut pris, etc.

Le portrait de La Palice se trouve à Versailles, rez-de-chaussée, salle n° 969, d'après les peintures originales du château de Beauregard.

vint aussi, ce qui réjouit toute la compagnie. Ils se délectaient tous les jours à essayer leurs chevaux et à offrir des banquets aux dames.

Le jour ordonné pour commencer le tournoi arriva, et chacun se mit sur les rangs. Les juges étaient le bon capitaine Louis d'Ars, et le seigneur de Saint-Quentin, Écossais. Les gentilshommes qui se trouvèrent sur les rangs furent au nombre de quarante-six ; et par le sort,



Armes de Bayart.

sans tromperie, ils furent partagés en deux bandes de vingt-trois contre vingt-trois. Quand ils furent prêts pour commencer à bien faire, le trompette sonna, et déclara ensuite, de point en point, l'ordre du tournoi.

Suivant l'ordonnance, le Bon Chevalier se présenta le premier sur les rangs, et contre lui vint un de ses voisins du Dauphiné, nommé Tartarin, qui était fort rude homme d'armes. Ils coururent l'un sur l'autre de telle sorte que

Tartarin rompit sa lance à demi-pied du fer, et Bayart lui asséna la sienne au haut du garde-bras et mit sa lance en cinq ou six pièces; les trompettes sonnèrent impétueusement, car la joute avait été merveilleusement belle. Après avoir fourni leur course, ils retournèrent pour la seconde; l'aventure de Tartarin fut telle que de sa lance il faussa le garde-bras du Bon Chevalier à l'endroit du canon, et tous crurent qu'il avait le bras percé. Le Bon Chevalier l'atteignit au dessus des yeux et lui enleva un petit cimier garni de plumes. La troisième lance fut aussi bien ou mieux rompue que les deux autres.

Leurs courses faites, vint Bellabre, et contre lui se prépara un homme d'armes écossais qu'on nommait le capitaine David de Fougas ; ils firent pareillement de leurs trois lances ce qu'il était possible à gentilshommes de faire. Ils joutèrent ainsi deux contre deux jusqu'à ce que chacun eût fourni ses courses.

Ensuite on combattit à l'épée. Selon l'ordonnance, le Bon Chevalier commença ; du troisième coup qu'il donna, il rompit son épée en deux pièces, et malgré cela il fit si bien son devoir, jusqu'au nombre des coups ordonnés, qu'il n'aurait su mieux faire. Les autres vinrent ensuite selon leur ordre. Tous les assistants, même les deux juges dirent, que pour un jour, il ne fut jamais mieux couru de lance, ni combattu à l'épée. Bien que chaque chevalier fit fort bien, les mieux faisants furent : le Bon Chevalier, Bellabre, Tartarin, le capitaine David, un homme de la compagnie de monseigneur des Cordes, nommé le bâtard de Chimay, et Tardieu.

Quand vint le soir, chacun ayant fait son devoir, tous se retirèrent au logis du Bon Chevalier qui avait fait dresser un magnifique souper, où il y eut force dames; de dix



**Un tournoi.** (D'après une gravure de la Bibliothèque nationale.)

lieues alentour, toutes celles de Picardie étaient venues voir ce beau tournoi. On fit grande chère, et après le souper il y eut des danses et plusieurs autres divertissements; ils se prolongèrent si tard, qu'une heure après minuit sonna avant que personne songeât à s'ennuyer. Alors ils s'en allèrent les uns après les autres à leurs logis, menant les dames jusqu'au lieu où elles devaient reposer. Elles s'éveillèrent assez tard le lendemain; et croyez qu'aucune ne se lassait de donner merveilleuse louange au Bon Chevalier, tant pour les armes que pour son honnêteté; car on n'aurait su trouver en ce monde un plus gracieux et plus courtois gentilhomme

Pour achever partie si bien commencée, le lendemain tous les hommes d'armes se trouvèrent au logis de leur capitaine Louis d'Ars où était déjà Bayart. Il était venu prier le capitaine de venir dîner à son logis avec le seigneur de Saint-Quentin, en la compagnie des dames du soir précédent; ce qui lui fut accordé. Ils allèrent ouïr la messe; au retour tous les jeunes gentilshommes donnant le bras aux dames les menèrent, en parlant de joyeux devis, jusqu'au logis où, s'ils avaient fait bonne chère le soir précédent, à dîner ils la firent encore meilleure. Les seigneurs et les dames ne demeurèrent guère au logis après le dîner [1]. Vers deux heures, ceux qui étaient du tournoi se retirèrent sur les rangs pour achever l'ordonnance du second jour; celui qui ne comptait pas avoir le prix de la première journée espérait avoir celui de la seconde.

Quand les juges, les seigneurs et les dames furent arrivés sur le lieu, le Bon Chevalier commença le pas,

1. On dînait à midi.

en la manière accoutumée. Contre lui vint un gentilhomme du Hainaut, fort estimé, qui s'appelait Hanotin de Sucker. Tous deux par-dessus la barrière se donnèrent de grands coups avec les bois de leurs lances jusqu'à ce qu'elles fussent en pièces; ensuite ils prirent leurs haches qu'ils avaient chacun à leur côté et se frappèrent l'un l'autre avec tant de violence que la bataille semblait être mortelle. Toutefois enfin le Bon Chevalier donna un coup à son adversaire à l'endroit de l'oreille, de sorte qu'il le fit chanceler et, qui pis est, le fit agenouiller des deux genoux, et en rechargeant par-dessus la barrière, lui fit baiser la terre, qu'il le voulût ou non. Les juges voyant cela crièrent :

« Holà! Holà! c'est assez; qu'on se retire. »

Après eux vinrent Bellabre et Arnaulton de Pierre-Forade, gentilhomme de Gascogne; ils firent des merveilles et rompirent leurs lances en un instant; ensuite ils en vinrent aux haches et se donnèrent de grands coups; mais Bellabre rompit la sienne, et les juges les séparèrent. Chacun combattit à son tour, de sorte qu'il était sept heures avant que chacun eût achevé, et, pour un petit tournoi, ceux qui y étaient virent aussi bien faire qu'ils avaient vu de leur vie.

Quand tout fut achevé, chacun se retira à son logis pour se désarmer; ensuite ils se rendirent tous chez le Bon Chevalier, où était apprêté le banquet. Les deux juges, les seigneurs d'Ars et de Saint-Quentin et toutes les dames y étaient déjà. Il ne faut pas demander si l'on parla des deux journées; chacun en disait ce qui lui semblait. Après le souper, il convint d'en donner la décision et de faire déclarer par les juges qui devait avoir le prix. Les juges demandèrent à plusieurs gentilshommes expé-

rimentés aux armes, de dire leur avis, et puis après aux dames, en leur conscience, et sans favoriser l'un plus que l'autre. Enfin les gentilshommes et les dames dirent que, bien que chacun eût très-bien fait son devoir, néanmoins, à leur jugement, des deux journées le Bon Chevalier avait été le mieux faisant; c'est pourquoi ils remettaient à lui-même, comme celui qui avait gagné les prix, de donner ses présents à qui bon lui semblerait. Il y eut une grande altercation entre les deux juges, à qui prononcerait la sentence; mais le bon capitaine Louis d'Ars pria tant le seigneur de Saint-Quentin, qu'enfin celui-ci promit de le faire. Le trompette ayant sonné pour faire silence, le seigneur de Saint-Quentin dit:

« Messeigneurs qui êtes ici tous assemblés, et ceux qui ont été du tournoi dont messire de Bayart a donné le prix par deux journées, monseigneur d'Ars et moi, juges délégués par vous tous pour adjuger les prix, vous faisons savoir: qu'après nous être bien et dûment enquis à tous les vertueux et honnêtes gentilshommes qui ont été présents et aux nobles dames, nous avons trouvé que chacun a très-bien et très-honnêtement fait son devoir; mais sur tous la commune voix est que le seigneur de Bayart, sans blâmer les autres, a été de toutes les deux journées le mieux faisant: c'est pourquoi les seigneurs et les dames lui remettent l'honneur de donner les prix à qui bon lui semblera. »

Et, s'adressant au Bon Chevalier, il lui dit:

« Seigneur de Bayart, voyez à qui vous les délivrerez. »

Le Bon Chevalier fut tout honteux, et demeura un peu pensif; puis il dit:

« Monseigneur, je ne sais par quelle faveur cet honneur m'est fait. Il me semble qu'il y en a qui l'ont bien mieux

mérité que moi; mais puisqu'il plaît aux seigneurs et aux dames que j'en sois juge, je supplie tous messeigneurs mes compagnons qui ont mieux fait que moi, de trouver bon que je donne le prix de la première journée à monseigneur de Bellabre, et celui de la seconde au capitaine David l'Écossais. »

Il leur fit aussitôt délivrer les présents, et ni homme ni femme n'en murmura. Alors les danses et les passetemps commencèrent. Les dames ne pouvaient se lasser de dire du bien du Bon Chevalier, qui fut tant aimé en la Picardie, que jamais homme ne le fut plus.

Il demeura deux ans en ce pays ; pendant ce temps il se fit plusieurs tournois dans la plupart desquels il fut vainqueur. Ce qui le faisait surtout aimer de tout le monde, c'est qu'on n'eût su trouver sur la terre de plus libéral ni gracieux combattant ; jamais nul de ses compagnons n'était démonté qu'il ne le remontât ; s'il avait un écu, chacun en avait sa part. Quelque jeunesse qu'il eût, la première chose qu'il faisait quand il était levé, c'était de servir Dieu. Il faisait beaucoup d'aumônes, et tant qu'il a vécu, personne n'a pu dire qu'il ait refusé de rendre un service, quand cela lui était possible.

Au bout de deux ans, le jeune roi de France, Charles, entreprit son voyage de Naples, où alla le seigneur de Ligny ; c'est pourquoi il envoya de bonne heure quérir le Bon Chevalier, connaissant ses vertus et tout le bien qu'on disait de lui, il ne voulait pas le laisser en arrière.

---

# LIVRE II

## GUERRES D'ITALIE.

---

## CHAPITRE I.

Campagne d'Italie. — Succès rapides. — Bataille de Fornoue. — Premiers exploits de Bayart. — Mort de Charles VIII, avénement de Louis XII. — Répudiation de Jeanne de France. — Nouvelle campagne d'Italie. — Visite de Bayart chez la duchesse douairière de Savoie à Carignan. — Un tournoi en l'honneur de la dame de Bayart. — Une bonne amitié. — Un jeune lion trop ardent. — Affaire qui commence mal et finit bien. — Ludovic le More et Bayart.

Les occasions et les causes pourquoi le roi Charles entreprit ce voyage sont assez contenues en autres histoires et chroniques ; c'est pourquoi en faire un long récit ne ferait qu'ennuyer les lecteurs et gâter du papier. Néanmoins, comme chacun peut l'avoir lu ou entendu dire, le bon roi Charles fit son voyage aussi honorablement qu'il est possible. Il planta ses justices dans Rome, fit venir le pape à raison, gagna entièrement le royaume de Naples, et y laissa pour son lieutenant

général et vice-roi le seigneur de Montpensier. Ensuite il reprit le chemin de la France, et ne rencontra aucun obstacle jusqu'en un lieu appelé Fornoue; là il trouva environ soixante mille combattants tous Italiens, envoyés par plusieurs souverains, tels que le pape, les Vénitiens, le duc de Milan. Ceux-ci avaient résolu de défaire le bon roi à son retour et de le prendre prisonnier, parce qu'ils étaient assurés qu'il avait laissé une partie de ses forces au royaume qu'il venait de conquérir, et qu'il n'avait pas avec lui plus de dix mille hommes. Néanmoins le bon et gentil prince, qui avait un cœur de lion, certain d'être bien servi du peu de gens qu'il guidait, prit le parti de les attendre et de les combattre; ce qu'il fit avec l'aide de Notre-Seigneur. Les ennemis eurent une lourde honte et une grosse perte, et le roi une gloire inestimable; car il ne perdit pas sept cents de ses gens. Les ennemis en perdirent huit ou dix mille et des plus notables; les plus grands capitaines de la seigneurie de Venise restèrent sur le champ de bataille. A la première charge, le Bon Chevalier se distingua entre tous, en la compagnie du seigneur de Ligny, son maître, et il eut deux chevaux tués sous lui. Le roi en fut averti et lui fit donner cinq cents écus; mais en récompense le jeune guerrier lui présenta une enseigne de cavalerie qu'il avait prise à cette poursuite [1].

De là le roi vint à Verceil où il trouva une belle troupe de Suisses qui étaient descendus pour le secourir, s'il en avait besoin. Il y demeura quelques jours avec son camp, car il voulait secourir le duc d'Orléans, que le duc de

1. Musée de Versailles, Rez-de-chaussée, salle 4, n° 45. Bataille de Fornoue par Féron. Bayart présente son enseigne au roi (Exposition de 1838).



**Église abbatiale de Saint-Denis.**

Milan, Ludovic Sforce, et les Vénitiens tenaient assiégé dans Novare. Il y eut plusieurs allées et venues de gens qui se mêlaient de faire la paix; quelques préliminaires ayant été arrêtés, le roi se rendit à Lyon où il trouva la bonne reine sa loyale épouse, en compagnie de la duchesse de Bourbon, sa sœur. Beaucoup de gentilshommes ne rapportèrent pas de grands biens de ce voyage de Naples.

Le bon roi de France partit de Lyon pour aller visiter le bon patron à Saint-Denis en France [1] où ses prédécesseurs ont leur sépulture. Ensuite il passa deux ou trois ans à parcourir son royaume, menant très-bonne et sainte vie, et maintenant la justice de telle sorte que ses sujets en avaient contentement; car il siégeait lui-même en chaire de justice une fois par semaine pour ouïr les plaintes et doléances de chacun, et était affable pour les plus pauvres. Ayant appris que les Napolitains s'étaient révoltés pour Fernand, fils du roi Alphonse, que son lieutenant général le comte de Montpensier était mort et que tous ses capitaines revenaient en France, il se proposa de retourner en personne pour reprendre ce royaume, dès que le moment serait opportun.

Au mois de septembre 1497, le bon prince partit de Tours pour aller à Lyon, croyant faire son voyage de Naples, mais il l'interrompit, je ne sais à quelle occasion. Il revint à Amboise, et le 7 avril 1498, comme il allait en une galerie regarder jouer à la paume, il se heurta la tête contre une porte, tomba sans connaissance, et mourut peu après.

Par la mort du bon roi Charles et comme il n'avait point d'héritier mâle, Louis, duc d'Orléans, son parent le plus

1. Dans le sens de Ile-de-France.

proche, devint roi et fut sacré à Reims le 27 mai 1498; il prit la couronne à Saint-Denis le 1er juillet suivant.

Il avait épousé Jeanne de France, sœur de son prédé-



Chapelle d'Amboise.

cesseur, mais comme il paraissait certain qu'elle ne pouvait être mère, et qu'il ne l'avait épousée que par force, craignant la fureur de Louis XI son père, il la fit appeler

en justice. A cette occasion, le pape (Alexandre VI) délégua des juges qui firent le procès et enfin déclarèrent qu'elle n'était point la femme de Louis. Le roi, après lui avoir laissé le duché de Berry pour apanage, épousa la reine, duchesse de Bretagne, veuve du feu roi Charles.



Jeanne de France. Musée de Versailles.)

S'il fit bien ou mal, Dieu seul le sait. La bonne duchesse de Berry, Jeanne de France, a toute sa vie vécu saintement ; et l'on a dit depuis sa mort que Dieu faisait des miracles pour l'amour d'elle[1].

1. *Musée de Versailles*, 2e étage, salle 153, n° 3103. Portrait de Jeanne de France, en habit de religieuse de l'ordre de l'Annonciade et recevant

A son avénement le roi Louis XII vendit tous les offices royaux qui n'étaient point de judicature et en retira quelque argent, car il ne voulait pas fouler son peuple par des tailles et autres subsides [1].

Il avait avant toutes choses, le désir de recouvrer le duché de Milan, qui lui appartenait du chef de Valentine Visconti, sa grand'mère, et que lui détenait alors Ludovic Sforce; les seigneurs de la maison d'Orléans, en raison des guerres qui ont duré si longtemps en France contre les Anglais, et de la querelle qu'occasionna la mort tant du duc d'Orléans que du duc de Bourgogne, n'avaient pu faire valoir leurs droits. Or à présent [2] le roi se voyait en état d'avoir raison de son ennemi. Il se rendit à Lyon où il fit son entrée le 10 juillet 1499; puis il fit passer son armée en l'Astesan, sous la conduite du seigneur de Trivulce [3]

un anneau de l'enfant Jésus. Elle fut la fondatrice de cet ordre en 1504 et mourut en 1505 à Bourges. — Le *musée des Souverains* possède un grand nombre d'objets ayant appartenu à Jeanne de France : coffre à reliques (n° 44) ; coffret (45); dessins sur vélin peints de la main de Jeanne (46 et 47); Étoffe de Tours ayant appartenu à Jeanne (48); testament de Jeanne signé de sa main (10 janvier 1504, 49); masque de plâtre moulé sur le visage de Jeanne (50).

1. C'est le seul roi avant Louis XVI qui renonça à l'impôt dit *droit de joyeux avénement.*

2. L'auteur fait allusion à la longue *guerre de cent ans* entre la France et l'Angleterre, et à la querelle des Armagnacs et des Bourguignons après le meurtre de Louis d'Orléans tué par Jean sans Peur, duc de Bourgogne, dans la rue Barbette à Paris (1407), et plus tard celui du duc de Bourgogne à Montereau (1419). Bernard d'Armagnac, beau-père du jeune duc d'Orléans fils de la victime, donna son nom au parti des Orléans ou Armagnacs contre la faction des Bourguignons. Ces longues et sanglantes guerres civiles faillirent faire disparaître la nationalité française sous la conquête des Anglais. Elles ne cessèrent qu'en 1435 par le traité d'Arras.

3. Jean-Jacques Trivulce, seigneur milanais (1447-1518), servit d'abord Louis XI d'après les ordres du duc de Milan, puis passa au service de Naples. Quand Charles VIII voulut attaquer la maison d'Aragon à Naples,



**Bataille de Fornoue.** (**Musée de Versailles.**)

et du seigneur d'Aubigny[1], qui étaient deux sages et vaillants chevaliers. Ils se dirigèrent sur Alexandrie qu'ils assiégèrent; ceux qui la tenaient pour le seigneur Ludovic, se défendirent fort bien; mais enfin elle fut prise. Ceux de Pavie en ayant été avertis, se mirent en l'obéissance du roi de France. Le seigneur Ludovic, se voyant ainsi délaissé de ses sujets, abandonna Milan et se retira en Allemagne, auprès du roi des Romains, Maximilien, qui le reçut avec joie; de tout temps ils avaient eu grandes alliances ensemble. Aussitôt après son départ, ceux de Milan se rendirent aux Français; le roi de France, en ayant reçu la nouvelle, alla en diligence y faire son entrée. Peu de jours après, il trouva le moyen, à force de deniers et autres promesses, d'avoir le château de celui qui l'avait en garde, lequel fit un lâche et méchant tour à son maître, car le seigneur Ludovic espérait toujours par là recouvrer le duché. Quand les autres places surent que le château de Milan s'était rendu, elles n'eurent plus d'espoir et se mirent toutes en l'obéissance du roi de France; ceux de Gênes en firent autant.

Trivulce, mal vu pour l'affection qu'il portait à la France se déclara ouvertement pour cette nation. Il eut une grande part sous Louis XII à la conquête du Milanais, en devint le gouverneur, mais s'étant trop abandonné à ses anciens ressentiments, il occasionna une révolte, parvint à la réprimer et même à s'emparer de Ludovic le More. Il figura encore dans la ligue de Cambrai contre Venise, succéda à Chaumont d'Amboise dans le commandement de l'armée française, aida Gaston de Foix de son expérience militaire; perdit de nouveau le Milanais en 1512, joua un grand rôle au combat de Marignan, mais tomba bientôt dans la disgrâce de François Ier pour avoir échoué à Brescia.

1. Robert Stewart d'Aubigny, d'une famille anglaise, fit les guerres d'Italie sous Charles VIII et Louis XII; gouverneur du Milanais en 1501, il prit part au siége de Gênes, fut nommé commandant de la garde écossaise (1512), maréchal de France (1514), se distingua à Marignan et à Pavie, mourut en 1544.

Cette même année, le 14 octobre (1499), la reine de France mit au monde une belle fille qui fut nommée Claude[1].

Le roi ne séjourna guère dans le duché de Milan, après y avoir laissé pour gouverneur le seigneur Jean-Jacques de Trivulce, il s'en retourna à Lyon. Avant son départ du duché, il diminua d'un tiers les taxes et impositions; il en fut loué merveilleusement par le peuple et gagna




Médaille de Louis XII et Anne de Bretagne.

l'affection d'un grand nombre. Il ne séjourna guère à Lyon[2], et poursuivit sa route en passant par Orléans.

1. Naquit à Romorentin (1499), mourut à Blois en 1524. Promise à Charles d'Autriche (Charles-Quint), sur la demande des États généraux de Tours conseillés par Louis XII; elle fut fiancée au duc d'Angoulême (François Ier) et l'épousa en 1514. Le peuple, qui retrouvait en elle la fille de Louis XII, l'appelait la *bonne reine;* elle était laide et boiteuse, elle avait pris pour devise une lune avec ces mots : *Candida candidis.* Elle eut trois fils et quatre filles. — Son portrait se trouve à Versailles, 2e étage, salle 153, no 3117.

2. *Musée de Cluny*, no 1824, médaille présentée par la ville de Lyon à Louis XII, elle porte d'un côté le buste du roi avec cette devise : *Felice Ludovico regnante. Cæsare altero, gaudet omnis natio,* et de l'autre le buste d'Anne de Bretagne, avec ces mots : *Lugdunensis respublica, gaudete ; bis Anna regnante benigne sic fui conflata* 1499. Cette médaille est la plus grande qu'on eût encore coulée en France à cette époque. Les portraits sont en relief sur un fond semé de fleurs de lis et d'hermine.

Après le départ du roi, les Français demeurèrent dans les garnisons de la Lombardie, prenant plaisir à faire des joutes, des tournois et autres passe-temps [1].

Le Bon Chevalier qui, en son jeune âge, avait été nourri en la maison de Savoie, alla visiter une vaillante dame qui avait épousé son premier maître, le duc Charles de Savoie. Cette dame se nommait Blanche et se tenait en Piémont dans une ville de son douaire, appelée Carignan. Elle était remplie de courtoisie, et reçut joyeusement Bayart, le faisant traiter comme s'il eût été parent de la maison. Il faut savoir que pour lors, il n'y avait aucune maison de prince ni princesse en France, en Italie ou ailleurs, où tous gentilshommes fussent mieux reçus, ni où il y eût plus de passe-temps. Il y avait une fort honnête dame qui gouvernait cette maison; elle se nommait madame de Fruzasque [2]; son mari, honnête gentilhomme, avait la haute direction de la maison. Quand le Bon Chevalier fut donné comme page au duc de Savoie, cette dame de Fruzasque était une jeune demoiselle de la compagnie de la duchesse ; et comme les jeunes gens se fréquentent volontiers, ils se prirent en si grande affection que, s'il n'eût dépendu que d'eux, ils se seraient épousés; mais l'entrée de Bayart au service de Charles VIII fit que les deux jeunes gens se perdirent de vue pour longtemps. Pendant cet intervalle cette demoiselle fut mariée à ce seigneur de Fruzasque qui avait

1. Bayart profita de ces trêves pour aller voir sa famille. Son père était mort en 1494 ; il ne trouva donc que sa vieille mère avec laquelle il resta quelque temps, puis il alla à la cour du duc de Savoie où l'attirait une honnête affection.

2. C'est le nom que lui donne M. de Terrebasse dans son excellente *Histoire de Bayart*. Le loyal serviteur l'appelle de Fluxas, probablement par erreur.

beaucoup de biens ; il la prit pour sa bonne grâce, car elle avait peu de fortune, mais elle était vertueuse. Voulant faire voir au Bon Chevalier que l'amour honnête qu'elle lui avait porté dans sa jeunesse durait encore, elle lui fit, à son arrivée à Carignan, toutes les gracieusetés et courtoisies qu'il est possible de faire à un gentilhomme ; ils devisèrent longuement de leur jeunesse et des campagnes de Bayart. Cette gentille dame de Fruzasque était aussi accomplie en beauté, en doux et gracieux parler, que femme qu'on eût su trouver. En son langage elle louait si fort le Bon Chevalier, que le faire davantage eût été impossible. Elle lui rappela son succès quand il s'essaya contre messire Claude de Vauldray, le tournoi qu'il gagna à Aire en Picardie, et l'honneur qu'il reçut à la journée de Fornoue, ce qui faisait grand bruit en France [1] et en Italie; et elle le louait tellement que le pauvre gentilhomme en rougissait de honte. Puis elle lui dit : « Monseigneur de Bayart, mon ami, voici la première maison où vous avez été nourri ; ce serait pour vous une grande honte si vous ne vous y faisiez connaître aussi honorablement que vous l'avez fait ailleurs. »

Le Bon Chevalier répondit : « Madame, vous savez bien que dès ma jeunesse je vous ai aimée, estimée et honorée, et je vous sais si sage et si bien élevée que vous ne voulez de mal à personne, et à moi moins encore qu'à un autre ; dites-moi, s'il vous plaît, ce que vous voulez que je fasse pour donner plaisir à madame ma bonne maîtresse, à vous surtout, et au reste de la belle et

1. A notre grand regret, nous n'en avons trouvé aucune mention dans les *Bulletins et campagne de la grande armée d'Italie*, par M. de la Pilorgerie : on ne pouvait encore prévoir l'illustre carrière de ce jeune enseigne de vingt-deux ans.

bonne compagnie qui est céans. » La dame de Fruzasque lui dit : « Il me semble, monseigneur, que vous ferez fort bien de faire quelque tournoi en cette ville pour l'honneur de madame, qui vous en saura très-bon gré ; vous avez ici alentour, force de vos compagnons, gentilshommes français et autres gentilshommes de ce pays, qui s'y trouveront de bon cœur, j'en suis sûre. — Vraiment, dit le Bon Chevalier, puisque vous le voulez, cela se fera. Je vous prie de me donner un de vos bracelets, dont j'ai besoin. » La dame, qui ne savait ce qu'il en voulait faire, le lui donna et il le mit dans la manche de son pourpoint sans dire davantage. Après le souper, où chacun fit bonne chère, les danses commencèrent, et tout homme s'acquitta le mieux qu'il put. Madame Blanche devisa longtemps avec le Bon Chevalier; à minuit on se retira.

Le Bon Chevalier ne dormit pas de la nuit, car il songea à ce qu'il avait à faire ; sa résolution prise, il envoya le matin un trompette à toutes les villes des environs où il y a garnison , pour signifier aux gentilshommes que, s'ils se voulaient trouver quatre jours après en la ville de Carignan, en habillements d'hommes d'armes, « Pierre de Bayard donnait un prix, qui était un bracelet de sa dame où pendait un rubis de la valeur de cent ducats, à celui qui serait trouvé le mieux faisant à trois courses de lance sans lice et à douze coups d'épée. » Le trompette fit son devoir et rapporta par écrit les noms de quinze gentilshommes qui avaient promis de s'y trouver. Cela vint à la connaissance de madame Blanche qui en fut très-joyeuse; elle fit préparer son échafaud sur la place où se devaient faire les courses et le combat.

Le jour désigné, vers une heure après midi, le Bon

Chevalier se trouva sur les rangs armé de toutes armes, et trois ou quatre de ses compagnons, et bientôt tous ceux qui devaient concourir se présentèrent[1].

Après le tournoi, madame fit, par le seigneur de Fruzasque, convoquer, pour aller souper au château, tous les gentilshommes qui acceptèrent l'invitation. Croyez qu'ils furent bien traités, car céans on en savait bien la manière. Après souper les hautbois et les ménétriers commencèrent à sonner; mais avant que l'on se mit en train de danser, il convint de donner le prix à celui qui l'avait gagné. Tous dirent aux seigneurs de Grammont et de Fruzasque, juges du camp, que le Bon Chevalier avait, par le droit des armes, gagné le prix, et les juges le lui vinrent présenter; mais tout rougissant de honte il le refusa, en disant que, à tort et sans cause, lui était attribué cet honneur; que s'il avait fait quelque chose de bien, madame de Fruzasque qui lui avait prêté son bracelet, en était cause, et il la priait de donner le prix à qui bon lui semblerait. Le seigneur de Fruzasque qui connaissait la grande honnêteté du Bon Chevalier, n'en eut pas de jalousie, et vint rapporter avec le seigneur de Grammont la réponse à sa femme.

Elle, qui s'y connaissait en matière d'honneur, ne s'en troubla pas, mais elle remercia très-humblement le Bon Chevalier de la grâce qu'il lui faisait, et dit ces mots : « Puisque monseigneur de Bayart me fait cet honneur de dire que mon bracelet lui a fait gagner le prix, je le garderai toute ma vie pour l'amour de lui ; mais je suis d'avis que le rubis soit donné à Mgr de Mondragon; on sait que c'est celui qui a mieux fait après Bayart. » Mme

1. Nous supprimons le récit de ce tournoi qui ressemble à tous les autres.

Blanche fut très-joyeuse d'avoir eu dans sa maison le Bon Chevalier, dont tout le monde disait du bien. Le prix donné, les danses commencèrent et durèrent jusqu'après minuit. Les gentilshommes français demeurèrent encore cinq ou six jours à Carignan en joie et plaisir, faisant grand'chère; puis ils s'en retournèrent en leurs garnisons. Le Bon Chevalier prit aussi congé de Madame sa bonne maîtresse à qui il dit qu'il n'y avait ni prince ni princesse, après son souverain seigneur, qui eût plus d'empire qu'elle sur lui. La duchesse l'en remercia grandement. Il alla ensuite prendre congé de la dame de Fruzasque qui ne fut pas sans verser des larmes; de son côté, il avait le cœur bien serré. L'amitié a duré entre eux jusqu'à la mort, et il ne se passait pas d'année qu'ils ne s'envoyassent des présents. Pendant un mois, on ne parla au château que de la prouesse, de l'honneur, de la douceur et de la courtoisie du Bon Chevalier, et il y était aussi aimé que s'il en eût dû être héritier.

Parmi les gens du château, le Bon Chevalier trouva Pizou de Chenas, qui avait été maître palefrenier du duc Charles de Savoie, et qui lui avait rendu autrefois quelques services; voulant l'en récompenser, il le mena à son logis, et après l'avoir bien fait traiter, il lui donna un cheval qui valait bien cinquante écus; le bonhomme l'en remercia de bon cœur. Bayart lui demanda ce qu'était devenu son écuyer du temps qu'il était en la maison de monseigneur de Savoie. Pizou de Chenas lui dit qu'il demeurait à Moncallier[1], où il était marié et retiré, et qu'il était devenu fort goutteux. Le Bon Chevalier, qui n'avait pas oublié les gracieusetés que son écuyer lui

1. Près de Turin, aujourd'hui Moncaglieri.

avait faites, lui envoya, par Pizou, une belle et bonne mule; il montrait, en agissant ainsi, qu'il conservait le souvenir des biens qu'on lui avait faits dans sa jeunesse.

Le seigneur Ludovic [1] s'était retiré en Allemagne, vers le roi des Romains, avec beaucoup d'argent, car, pour ce qu'il voulait entreprendre, il en avait bien besoin : Peu de temps après qu'il eut été chassé, il retourna en Lombardie avec bon nombre de lansquenets [2], des Suisses, des hommes d'armes Bourguignons, et force chevaux d'Allemagne. Le 3 janvier, par le moyen de quelques intelligences qu'il avait conservées, il reprit la ville de Milan et en chassa les Français; mais le château resta entre les mains du roi. A l'exemple de Milan, plusieurs villes du duché se révoltèrent, entre autres toutes celles qui conduisent à Gênes, comme Tortone, Voghera et plusieurs châteaux. Quand le roi de France apprit le trouble de son duché, comme prince magnanime et vertueux, il leva une grosse armée pour y envoyer, et en donna le commandement au seigneur de Ligny et à Jean-Jacques Trivulce qui assemblèrent leur armée en l'Astesan et commencèrent à marcher [3].

Pendant ce temps, Bayart était demeuré en Italie, par le congé de son maître, après le départ du roi de France, et il était en garnison à 20 milles de Milan avec d'autres

1. Ludovic le More, ainsi nommé soit de son teint brun, soit d'un mûrier (mora) qui figurait dans ses armes; il profita, pour rentrer dans Milan, des fautes que commit Trivulce, qui, chef du parti Guelfe, s'aliéna par sa conduite et ses persécutions la puissante faction des Gibelins.

2. Soldats mercenaires allemands, infanterie.

3. Voir sur cette affaire de Gênes *Le triomphe ou la révolte de Gênes*, poëme en vers de Jean Desmarets, plus connu sous le nom de Jean Marot, père de Clément (manuscrit petit in-f° sur vélin. Bibl. nat., n° 9707, réserve). Il y a onze miniatures reproduites médiocrement dans les *Monuments français* de Montfaucon, t. IV.

jeunes gentilshommes, s'exerçant chaque jour aux combats. Un jour, le Bon Chevalier, averti qu'il y avait dans Binasco trois cents chevaux qui seraient bien aisés à défaire, pria ses compagnons de vouloir bien lui tenir compagnie pour aller les visiter. Il était si aimé de tous, que cette requête lui fut facilement accordée. Ils s'apprêtèrent de bon matin et s'en allèrent, au nombre de quarante ou cinquante hommes d'armes pour essayer s'ils feraient quelque bonne capture. Le capitaine de Binasco était très-gentil chevalier, sage et habile à la guerre, et s'appelait messire Jean-Bernardin Cazache. Il avait de bons espions qui lui apprirent que les Français chevauchaient pour le venir trouver. Il ne voulut pas attendre d'être pris au nid; après s'être mis en état, il se retira hors des barrières, à la portée de deux ou trois jets d'arc. Ce fut une grande joie pour lui de voir que les ennemis étaient en petit nombre; il espérait les vaincre aisément. Ils commencèrent à approcher les uns des autres en criant : *France! France! Mort! Mort!* La charge fut très-vive, car des deux côtés il en fut renversé par terre, qui eurent grand'peine à se remonter. Qui eût vu le Bon Chevalier combattre, entamer les têtes, couper bras et jambes, l'eût plutôt pris pour un lion furieux que pour un jeune damoiseau[1]. Ce combat dura une heure sans qu'on pût dire qui avait l'avantage, ce qui fâchait fort le Bon Chevalier; il parla ainsi à ses compagnons : « Hé! messeigneurs, ce petit nombre de gens nous tiendra-t-il ici tout le jour! Si ceux qui sont dans Milan en étaient

1. Ce mot qui venait de *Domicellus*, *jeune seigneur*, s'appliquait à un fils de noble aspirant encore à la chevalerie. Ainsi Bayart n'avait pas encore été reçu chevalier, et on ignore à quelle époque il obtint cette dignité.

avertis, jamais nul de nous ne se sauverait; prenons courage, je vous en supplie, redoublons nos coups et les renversons. »

A ces paroles du Bon Chevalier, ses compagnons se ranimèrent, et, en criant tous d'une voix : *France ! France !* ils livrèrent un rude et merveilleux assaut aux Lombards qui commencèrent à perdre pied et à reculer, toujours en se défendant très-bien. Mais en reculant ainsi, ils firent plus de 4 ou 5 milles vers Milan; quand ils s'en virent près, ils tournèrent bride et, de toute la vitesse de leurs chevaux, prirent la fuite vers la ville. Les Français les poursuivirent jusqu'à ce qu'ils en fussent tout près. Alors, l'un des plus anciens qui entendait fort bien la guerre, cria : « Tourne, homme d'armes, tourne ! » Ce que chacun entendit, excepté le Bon Chevalier qui, tout échauffé, chassait et poursuivait toujours ses ennemis, de sorte qu'il entra parmi eux dans Milan, et les suivit jusque devant le palais où était logé le seigneur Ludovic, et comme il avait les croix blanches, tout le monde criait après lui : « Empoigne ! empoigne ! » Il fut environné de toutes parts et fait prisonnier du seigneur Jean-Bernardin Cazache qui le mena à son logis et le fit désarmer. Il fut émerveillé de trouver un jeune gentilhomme, de vingt-deux ou vingt-trois ans, ayant tant de bravoure.

Le seigneur Ludovic, qui avait ouï le bruit, demanda ce que c'était. Ceux qui connaissaient l'affaire lui apprirent que le seigneur Bernardin avait été attaqué par les Français et repoussé jusque dans Milan, et que, parmi les fuyards, dans la poursuite, était entré un Français très-vaillant et très-hardi gentilhomme, quoique bien jeune. Ludovic commanda qu'on le lui amenât. On alla incontinent au logis du seigneur Bernardin chercher son

prisonnier. Celui-ci eut peur que, dans sa fureur, le seigneur Ludovic ne lui fît quelque déplaisir, et comme il était courtois et gracieux gentilhomme, il le voulut mener lui-même. Après l'avoir vêtu d'un de ses habits et mis en état de gentilhomme, il vint le présenter à son seigneur qui fut émerveillé de voir un si jeune homme mériter si grande louange; il lui adressa la parole en disant : « Approchez-vous, mon gentilhomme, qui vous amène en cette ville ? » Le Bon Chevalier, qui ne s'étonnait de rien, lui répondit : « Par ma foi ! monseigneur, je ne pensais pas entrer seul, je croyais bien être suivi de mes compagnons ; mais ils ont mieux entendu la guerre que moi, et évité mon sort. Toutefois, dans mon malheur, je m'estime heureux d'être tombé entre les mains de l'honnête et vaillant capitaine qui me tient. »

Ludovic lui demanda ensuite de combien était l'armée du roi de France. « Sur mon âme ! monseigneur, je pense qu'il y a quatorze ou quinze cents hommes d'armes et seize ou dix-huit mille hommes de pied; mais ce sont tous gens d'élite, résolus à si bien besogner cette fois, qu'ils assureront l'État de Milan au roi notre maître ; et il me semble, monseigneur, que vous seriez en aussi grande sûreté en Allemagne qu'ici, car vos gens ne sont pas capables de nous résister. » Le Bon Chevalier parlait avec tant d'assurance que Ludovic y prenait grand plaisir, quoique ce qu'il disait fût assez fait pour l'étonner ; mais pour montrer qu'il ne se souciait pas beaucoup du retour des Français, il lui dit en riant : « Sur ma foi ! mon gentilhomme, j'ai belle envie que l'armée du roi de France et la mienne se rencontrent, afin que, par la bataille, je puisse connaître à qui de droit appartient cet héritage. Je ne vois pas d'autre moyen. — Par mon serment ! mon-

seigneur, dit le Bon Chevalier, je voudrais que ce fût dès demain, pourvu que je fusse hors de prison. — Vraiment! qu'à cela ne tienne, dit le seigneur, je vous rends libre présentement; de plus, demandez-moi ce que vous voudrez, et je vous le donnerai. » Pierre, un genou en terre, remercia le duc des offres qu'il lui faisait, et lui dit: « Monseigneur, je ne vous demande pas autre chose que de me rendre mon cheval et mes armes, si votre courtoisie veut bien s'étendre jusque là, et de me renvoyer à ma garnison qui est à vingt milles d'ici; vous me feriez un très-grand bien, dont toute ma vie je vous serai reconnaissant, et, hors le service du roi mon maître et mon honneur sauf, je voudrais le reconnaître en ce qu'il vous plairait de me commander. — En bonne foi, dit le seigneur Ludovic, vous aurez présentement ce que vous demandez. » Il dit à Bernardin: « Capitaine, qu'on lui trouve son cheval, ses armes et tout ce qui lui appartient. — Monseigneur, dit le capitaine, c'est bien aisé à trouver, tout est à mon logis. » Bernardin envoya incontinent deux ou trois serviteurs qui apportèrent les armes de Bayart et amenèrent son cheval, et Ludovic fit armer devant lui le Bon Chevalier. Quand il fut accoutré, il monta sur son cheval sans mettre le pied à l'étrier; puis il demanda une lance qu'on lui donna, et, levant sa visière, il dit: « Monseigneur, je vous remercie de la courtoisie que vous m'avez faite; Dieu veuille vous la rendre! » Comme il était en une belle et grande cour, il commença à donner de l'éperon à son cheval, lequel fit quatre ou cinq sauts si gaillardement que impossible serait de mieux, puis il lui donna une petite course dans laquelle il rompit sa lance en cinq ou six pièces; ce qui ne réjouit pas trop Ludovic qui dit tout haut ces paroles: « Si tous les hommes

d'armes de France étaient pareils à celui-ci, mes affaires iraient mal. » Néanmoins, il lui fit donner un trompette pour le conduire jusqu'à sa garnison ; mais il n'alla pas si loin, car l'armée des Français était déjà à dix ou douze milles de Milan, tout affligée de ce que le Bon Chevalier était pris par sa hardiesse. Quand Bayart fut arrivé au camp, il s'en alla incontinent vers son bon maître, le seigneur de Ligny, qui lui dit en riant : « Hé ! comment, Piquet, qui vous a mis hors de prison ? Avez-vous payé votre rançon ? Vraiment, je voulais envoyer un de mes trompettes pour vous chercher et la payer. — Monseigneur, dit le Bon Chevalier, je vous remercie très-humblement de votre bon vouloir ; le seigneur Ludovic m'a délivré par sa grande courtoisie. » Tous les compagnons du Bon Chevalier vinrent le voir et lui firent grand accueil.

Trivulce lui demanda si, d'après la contenance et les discours de Ludovic, il espérait qu'il donnerait la bataille. Il répondit : « Monseigneur, il ne s'est pas tant expliqué à moi de ses affaires ; toutefois, à le voir, c'est un homme qui n'est pas aisé à intimider ; vous verrez peut-être ce qu'il voudra faire dans peu de jours. Je ne saurais me plaindre de lui, car il m'a traité avec courtoisie. La plupart de ses gens sont dans Novare ; il a résolu de les faire venir à Milan ou d'aller les rejoindre [1]. »

Ludovic, à qui cette aventure de Bayart avait donné à réfléchir, craignant d'être surpris dans sa ville, alla rejoin-

1. Terrebasse place ici une autre aventure qui ne se trouve pas dans le Loyal-Serviteur. « Un jeune gentilhomme milanais, Hyacinthe Simonetta, fatigué des louanges que cette affaire avait values à Bayart, le provoque en combat singulier, mais aux premières passes il fut percé et la défaite du champion de Sforza parut aux Italiens eux-mêmes un présage certain de la ruine prochaine de cette maison. »

dre de nuit son armée dans Novare. Les lieutenants du roi de France, parmi lesquels était la Trémouille [1], vinrent l'y assiéger. Ludovic avait l'avantage du nombre; mais ses gens étaient de nations différentes: Bourguignons, Suisses, Allemands, et par cela même difficiles à gouverner; de plus, les Suisses, se trouvant dans les deux armées, refusèrent de combattre les uns contre les autres. Novare se rendit aux Français peu de jours après. Ludovic essaya de se cacher parmi les Suisses à la sortie de la ville, mais il fut trahi, reconnu, et dut se rendre au seigneur de Ligny. Mené en France, il fut enfermé au château de Loches où il finit ses jours [2]. Ceux du duché de Milan firent leur soumission.

1. Louis de la Trémoille (1460-1525) gagna la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier sur le duc de Bretagne et Louis d'Orléans pendant la minorité de Charles VIII et contribua ainsi beaucoup au mariage d'Anne de Bretagne; il avait le commandement de l'armée à Fornoue; Louis XII, loin de se venger de lui, le mit à la tête de l'armée du Milanais en 1500, de Naples en 1503; mais il ne put rien faire ayant été contraint d'appuyer à Rome les prétentions de Georges d'Amboise qui voulait être pape; on le retrouve à Agnadel, à Marignan, à Pavie où il meurt; en 1513, il avait préservé la France d'une invasion des Suisses. On le surnommait le *Chevalier sans reproche*.

2. M. de la Pilorgerie a très-bien expliqué les causes de la rancune de Louis XII contre Ludovic; il ne voulut pas même le voir et lui fit expier par une détention perpétuelle les railleries sanglantes dont celui-ci l'avait abreuvé pendant que, peu avant la bataille de Fornoue, Louis d'Orléans gardait pour Charles VIII Asti et ses dépendances. (Voir les documents nouveaux sur cet épisode. De la Pilorgerie, p. 307-315.) *Campagne de la grande armée.*

# CHAPITRE II

Louis de Ligny et ses vassaux de Tortone et de Voghera. — Bayart par sa noblesse de cœur se montre l'égal d'un grand prince. — Une belle vaisselle d'argent deux fois refusée. — Bayart va au royaume de Naples avec Louis d'Ars. — Les alliés (Français et Espagnols) se querellent après la conquête de Naples. — Bayart en garnison à Minervino. — Belle escarmouche de Bayart contre le capitaine don Alonso de Sotomayor. — Alonso est fait prisonnier. — L'Espagnol manque à sa parole. — Sa fuite; il est repris; il se rachète. — Mauvais bruits contre la réputation de Bayart. — Noble lettre de Bayart. — Un duel terrible.

Louis XII, lors de sa première conquête du duché de Milan, avait récompensé ses bons serviteurs en leur donnant des terres et seigneuries dans ce duché. Le seignèur de Ligny avait reçu Tortone, Voghera et quelques autres places qui se révoltèrent lorsque Ludovic revint d'Allemagne. Le comte alla les visiter, en compagnie de Louis d'Ars, son lieutenant, du Bon Chevalier et de plusieurs autres gentilshommes ; il fit courir le bruit qu'il voulait mettre Tortone et Voghera au sac. Ses sujets s'effrayèrent à son approche, et lui envoyèrent des députés pour implorer sa miséricorde; le comte de Ligny ne fit pas semblant de les voir. Ces pauvres gens obtinrent, par

l'entremise du capitaine Louis d'Ars, de parler à leur seigneur. Le comte les reçut durement et refusa d'accepter la vaisselle d'argent qu'ils lui offraient ; il ne se laissa fléchir que par la prière de Louis d'Ars, et leur parla ainsi : « Allez, je vous pardonne pour l'amour du capitaine Louis d'Ars qui m'a rendu tant de services, que je ne lui refuserais pas même une grâce plus considérable, mais ne recommencez plus ; quant à votre présent, je ne daignerai pas l'accepter, car vous ne le méritez pas. »

Puis il regarda autour de lui et aperçut le Bon Chevalier à qui il dit : « Piquet, prenez toute cette vaisselle, je vous la donne pour votre cuisine. — Monseigneur, répondit Bayart, je vous remercie très-humblement du bien que vous me faites ; mais à Dieu ne plaise que des biens qui viennent de si méchantes gens que ceux-ci entrent dans ma maison : ils me porteraient malheur. » Il prit pièce à pièce toute cette vaisselle et en fit présent à ceux qui étaient là, sans en garder pour lui la valeur d'un denier ; cette distribution étonna toute la compagnie qui savait que Bayart eût alors été bien embarrassé de trouver dix écus en sa bourse. Quand il eut tout donné, il sortit de la chambre et les habitants firent de même. Le seigneur de Ligny dit à ceux qui étaient restés : « Que dites-vous, messeigneurs, de la libéralité de Piquet ? C'est dommage que Dieu ne l'ait pas fait roi de quelque grand royaume, il se serait acquis tout le monde par sa générosité. Croyez-moi, ce sera un jour un des plus parfaits capitaines du monde. » Toute la compagnie donna grande louange au Bon Chevalier. Le seigneur de Ligny ayant réfléchi et considéré qu'il ne restait rien à Bayart du présent qu'il lui avait fait, lui envoya le lendemain un habit de velours cramoisi doublé de satin broché, un

excellent coursier et, dans une bourse, trois cents écus qui ne lui durèrent guère; ses compagnons y eurent part comme lui.

Peu de jours après le seigneur de Ligny retourna à Milan, où était venu le cardinal d'Amboise, lieutenant général pour le roi, et de là repassa en France[1].

La mort avait empêché Charles VIII de reprendre Naples; Louis XII, à son avénement, s'occupa d'abord de la conquête du Milanais; il songea ensuite à celle du royaume de Naples (1506). Le roi Fernand, fils d'Alphonse, était mort et avait eu pour successeur son oncle Frédéric III. Louis XII envoya contre Naples, pour lieutenant général, le seigneur d'Aubigny; dans l'armée se trouvait la compagnie du seigneur de Ligny[2], commandée par le capitaine Louis d'Ars. Le Bon Chevalier, qui n'avait garde de demeurer en arrière, obtint d'en faire partie. Le roi Frédéric reçut si peu de secours et trouva si peu d'amitié parmi ses gens, qu'il fut contraint d'abandonner son royaume. Le seigneur d'Aubigny l'envoya en France avec sa femme et ses enfants; le roi l'accueillit

1. *Musée de Versailles*, 2e étage, salle 53, n° 3110. Portrait de Georges d'Amboise dont l'original est au château de Beauregard; au rez-de-chaussée, galerie 16, n° 314, statue du tombeau, à genoux. L'original est dans la cathédrale de Rouen. — Georges, cardinal d'Amboise (1460-1510) s'attacha de bonne heure au duc d'Orléans qui, gouverneur de Normandie, le fit nommer archevêque de Rouen. Devenu roi, Louis XII fit de Georges son premier ministre. On n'aurait qu'à louer son ministère s'il n'avait pas sacrifié beaucoup d'intérêts français pour tâcher de se faire nommer pape; cependant on lui préféra Julien de la Rovère (Jules II).

2. Charles VIII avait donné en mariage au sire de Ligny une des plus riches héritières de la Pouille; par cet héritage, son mérite et les intelligences qu'il avait conservées dans le pays, Ligny espérait avoir le commandement de l'armée dirigée contre Naples. Chagrin de voir Louis XII lui préférer d'Aubigny, il se retira dans ses terres de France où il mourut bientôt en 1513. Bayart perdit à la fois un ami et un protecteur.

bien et lui donna le duché d'Anjou et d'autres terres dont il jouit jusqu'à sa mort. Le roi d'Aragon, Ferdinand le catholique et le roi de France, qui s'étaient partagé le royaume de Naples, vécurent quelque temps en bonne intelligence. Mais ils se brouillèrent bientôt : les Français eurent d'abord l'avantage, mais le roi d'Aragon ayant fait passer une armée en Italie à Gonzalve de Cordoue, le seigneur d'Aubigny fut contraint de se retirer dans la Pouille. Vaincus à Cerignola, les Français quittèrent le royaume de Naples.

Le Bon Chevalier étant en garnison à Minervino (ville de la Capitanate) où le vaillant capitaine Louis d'Ars l'avait logé avec quelques-uns de ses compagnons, ennuyé d'être si longtemps enfermé sans aller voir les champs, leur dit un soir : « Messeigneurs, il me semble que nous croupissons trop ici sans aller voir nos ennemis ; il pourrait nous en advenir deux inconvénients : l'un que, faute d'exercer les armes souvent, nous deviendrions tous efféminés ; l'autre, qu'à nos ennemis le courage pourrait croître, pensant entre eux que pour la crainte que nous en avons, nous n'osons sortir de notre fort. J'ai donc résolu d'aller demain faire une course vers Andres ou Barlette. Peut-être trouverons-nous de ce côté des coureurs, ce que je désire beaucoup, car nous pourrons nous mêler ensemble et Dieu donnera l'honneur à celui qui l'emportera. » Tous furent de l'avis du Bon Chevalier. Le soir même, ceux qui devaient être de la course regardèrent si rien ne manquait à leurs chevaux et firent leurs apprêts. Ils se levèrent assez matin et partirent au nombre de trente gentilshommes, jeunes, bien résolus, ils chevauchèrent vers les garnisons de leurs ennemis, espérant avoir quelque bonne rencontre.

Ce jour-là même, était sorti de la ville d'Andres, dans l'intention de courir sur les Français, un gentilhomme espagnol, proche parent du *grand capitaine* Gonzalve[1], nommé don Alonso de Sotomayor, fort gentil chevalier et expert aux armes qui avait en sa compagnie quarante ou cinquante cavaliers d'élite. Telle fut la fortune des deux capitaines qu'en descendant d'un tertre ils se virent l'un l'autre environ à la portée d'un canon. Je ne saurais vous dire lequel fut le plus joyeux quand ils s'aperçurent que leurs forces étaient égales. Lorsque le Bon Chevalier eut reconnu les croix rouges, il commença à parler à ses gens : « Mes amis, nous sommes venus au combat; je prie chacun de vous de songer à son honneur; et si vous ne me voyez faire aujourd'hui mon devoir, réputez-moi lâche et méchant toute ma vie. » Tous répondirent : « Allons, capitaine, attaquons, n'attendons pas qu'ils aient l'honneur de commencer. » Alors ils baissèrent la visière, et criant : *France! France!* ils se mirent au galop pour charger leurs ennemis ; ceux-ci d'une con tenance fière et assurée, à course de cheval, criant : *Espagne! Saint-Jacques!* à la pointe de leurs lances les reçurent vigoureusement. Le combat dura une demi-heure sans qu'on pût juger qui avait l'avantage; et comme

1. Gonzalve (Hernandez y Aguilar) de Cordoue, se distingua surtout dans la conquête de Grenade en 1492 ; ce fut lui qui enleva Naples au duc de Montpensier, lieutenant général de Charles VIII et en chassa une seconde fois les Français sous Louis XII (1501-1503). Vice-roi de Naples et connétable, Gonzalve après la mort d'Isabelle fut disgracié par Ferdinand et, à la suite de diverses injustices, allait prendre les armes contre lui lorsqu'il mourut à temps pour son honneur en 1515. On peut lui reprocher, comme à son maître, une grande mauvaise foi. Il disait que la réussite absout les moyens (ce sera aussi la maxime de son compatriote Ignace de Loyola) et que la toile d'honneur doit être tissue d'une trame légère. Florian l'a pris pour le héros d'un de ses romans.

chacun en désirait l'issue à sa gloire, ils se livrèrent un très-périlleux assaut, comme s'ils eussent été tout frais. Il advint si bien au Bon Chevalier, avec la grande peine qu'il y mit et le courage qu'il donnait à ses gens, qu'en un dernier assaut il rompit les Espagnols; environ sept morts demeurèrent sur le champ et bien autant de prisonniers; le reste se mit en fuite avec le capitaine Alonso, lequel fut poursuivi par le Bon Chevalier qui lui criait souvent: « Tourne, homme d'armes! ce te sera une grande honte de mourir en fuyant. » Alors Alonso, comme un lion échauffé, se retourna contre le Bon Chevalier et lui livra un rude assaut; car sans se reposer, ils se donnèrent cinquante coups d'épée. Pendant ce temps les autres Espagnols qui avaient abandonné leur capitaine fuyaient toujours : néanmoins Alonso combattait bravement, et si tous les siens eussent fait comme lui, je ne sais qui enfin eût eu l'avantage. Après un long combat le cheval de don Alonso recula et ne voulut plus avancer; le Bon Chevalier voyant cela, lui dit: « Rends-toi, homme d'armes, ou tu es mort. — A qui, répondit-il, me rendrai-je? — Au capitaine Bayart. » Alors don Alonso, qui déjà avait ouï parler de ses traits de courage et qui savait bien ne pouvoir s'échapper, parce qu'il était cerné de toutes parts, se rendit et lui donna son épée qui fut reçue avec une grande joie. Les compagnons reprirent le chemin de leur garnison, joyeux de la bonne fortune que Dieu leur avait donnée en ce jour; car ils ne perdirent pas un seul homme. Il y en eut bien cinq ou six de blessés et deux chevaux furent tués; mais ils avaient des prisonniers pour les récompenser.

De retour à la garnison, le Bon Chevalier très-cour-

tois et qui déjà en chemin avait appris de quelle maison était le seigneur don Alonso, le fit loger en une des belles chambres du château et lui donna un de ses habits, en lui disant: « Seigneur don Alonso, je suis informé par les personnes qui sont céans que vous êtes de bonne et grosse maison, et ce qui vaut mieuxt que vous avez une grande réputation de courage; c'es pourquoi je ne veux pas vous traiter en prisonnier, et si vous me voulez donner votre foi de ne point sortir de ce château sans mon congé, je vous le donnerai pour toute prison. Il est grand et vous y vivrez avec nous. — Capitaine, répondit don Alonso, je vous remercie de votre courtoisie, et vous assure, sur ma foi, que je ne partirai pas de céans sans votre congé. » Un jour comme ils devisaient ensemble, don Alonso convint de donner mille ducats pour sa rançon.

Don Alonso demeura quinze ou vingt jours avec le capitaine Bayart et ses compagnons, faisant grand'chère, allant et venant par tout le château sans que personne lui dît rien; il y était sur sa foi qu'on pensait qu'il ne romprait jamais. Il en fut autrement; il changea d'idée, et un jour devisant avec un Albanais qui était de la garnison du château, il lui dit: « Théode, si tu veux me faire un bon tour, tu me feras plaisir; et je te donne ma foi que tant que je vivrai tu ne manqueras pas de biens. Je m'ennuie d'être ici, et encore plus de n'avoir pas de nouvelles de mes gens; si tu veux faire provision d'un cheval pour moi, je me sauverai bien demain matin, car je ne suis en cette place aucunement gardé. Il n'y a que quinze ou vingt milles jusqu'à la garnison de mes gens; j'aurai fait cela en quatre heures; tu viendras avec moi, je te ferai fort bien récompenser, et je te donnerai cin-

quante ducats. » L'Albanais, qui était avare, le promit, bien qu'il lui eût dit d'abord : « Seigneur, j'ai appris que vous êtes sur votre foi dans ce château ; notre capitaine vous en ferait querelle. — Je ne veux pas rompre ma foi, dit don Alonso ; il m'a mis à mille ducats de rançon, je les lui renverrai ; je ne suis pas obligé à autre chose. — Bien donc, dit Théode l'Albanais, je ne manquerai pas demain au point du jour de me trouver avec mon cheval à la porte du château quand elle ouvrira ; faites semblant de venir vous promener et vous trouverez le vôtre. » Cela fut entendu entre eux et exécuté le lendemain ; ils se trouvèrent bien à point, et, sans que le portier y prît autrement garde, car sachant don Alonso sur sa foi il le laissait aller et venir.

Don Alonso monta à cheval et s'en alla aussi vite qu'il put. Peu après, le Bon Chevalier, qui était vigilant, vint en la cour basse du château ; il demanda où était son prisonnier, car tous les matins il s'entretenait avec lui ; personne ne put le lui dire. Il fut étonné et alla demander au portier s'il ne l'avait point vu. Le portier dit l'avoir vu, dès le point du jour, près de la porte. Le guetteur sonna pour savoir où il était ; mais ni don Alonso, ni Théode l'Albanais ne furent trouvés. Qui fut bien marri ? ce fut le Bon Chevalier. Il commanda à un de ses soldats, nommé le Basque : « Montez vite à cheval, vous dixième, et piquez droit vers Andres, voir si vous trouverez notre prisonnier ; et si vous le trouvez, ramenez-le mort ou vif. Et si ce méchant Albanais est empoigné, qu'il soit ramené aussi ; il sera pendu aux créneaux de ce château, pour servir d'exemple à ceux qui voudraient une autre fois faire le lâche tour qu'il a fait. » Le Basque monta incontinent à cheval et à coups d'éperons, sans

regarder qui allait après lui, quoiqu'il fût très-bien suivi, il prit le chemin d'Andres. A environ deux milles, il trouva Alonso qui était descendu et resanglait son cheval. Quand celui-ci vit qu'il était poursuivi, il voulut remonter, mais il ne put ; il fut atteint, repris et remonté. Théode ne fut pas si fou que de se laisser prendre ; il savait bien qu'il y allait de la vie ; il se sauva à Andres, et don Alonso fut ramené à Minervino.

Quand le Bon Chevalier le vit, il lui dit : « Comment, seigneur don Alonso, vous m'aviez donné votre foi de ne pas partir de céans sans mon congé, et vous avez fait le contraire? Je ne me fierai plus à vous, ce n'est pas agir honnêtement en gentilhomme de se dérober d'une place quand on y est sur sa foi. » Don Alonso répondit : « Je n'avais pas l'intention de vous faire tort en rien. Vous m'avez mis à mille écus de rançon, dans deux jours je vous les eusse envoyés; ce qui m'a fait partir d'ici a été l'ennui de ne point recevoir de nouvelles de mes gens. » Le Bon Chevalier, qui était encore tout courroucé, n'admit pas ses excuses, mais le fit mener en une tour où il le tint quinze jours, sans toutefois le mettre aux fers, ni lui faire autre injure ; et pour la nourriture il fut bien traité. Au bout de quinze jours, un trompette vint demander, pour un des gens de don Alonso qui voulait apporter l'argent de sa rançon, un sauf-conduit qui fut accordé ; et l'argent ayant été apporté deux jours après, le seigneur don Alonso fut mis en liberté. Il prit congé du Bon Chevalier et de toute la compagnie assez honnêtement, puis s'en retourna à Andres ; mais avant son départ, il vit que le Bon Chevalier donna entièrement l'argent de sa rançon à ses soldats et n'en retint pas un seul denier pour lui.

Quand le seigneur don Alonso arriva à Andres, il reçut de tous ses compagnons et amis un excellent accueil; car, à dire vrai, il n'y avait pas un homme en toute l'armée des Espagnols plus estimé que lui ni qui aimât plus les armes. Ils le consolèrent le mieux qu'ils purent, lui remontrant qu'il ne se devait point fâcher d'avoir été prisonnier, que c'était fortune de guerre, et qu'il suffisait que Dieu l'eût rendu sain et sauf parmi ses amis. Après plusieurs propos, ils lui demandèrent quelle était la manière de vivre du Bon Chevalier, quel homme c'était, et comment pendant sa prison il avait été traité par lui? Don Alonso répondit : « Certes, je vous donne ma foi, messeigneurs, que, quant à la personne de Bayart, je ne crois pas qu'il y ait au monde un plus hardi gentilhomme, ni qui soit moins oisif; s'il ne va à la guerre, il fait sans cesse en sa place quelque chose avec ses soldats, s'occupant à lutter, à sauter, à jeter la barre et à tous autres honnêtes passe-temps que savent faire les gentilshommes. Il n'a point son pareil pour la libéralité, je l'ai vu en plusieurs occasions; quand il reçut les mille ducats de ma rançon, il les répartit devant moi entre ses soldats et n'en retint pas un seul. Enfin, à dire vrai, s'il vit longtemps, il fera de grandes choses. Mais quant à ce que vous me demandez du traitement qu'il m'a fait, je ne pourrais m'en louer. Je ne sais si cela a été d'après son commandement, mais ses gens ne m'ont point traité en gentilhomme; ils ont agi beaucoup plus rudement qu'ils ne devaient; et je ne m'en contenterai de ma vie. » Les uns s'étonnaient d'entendre ces paroles, en pensant à l'honnêteté du Bon Chevalier; les autres disaient qu'on ne trouve jamais belle prison; quelques-uns blâmaient don Alonso.

Le Bon Chevalier fut amplement informé par un prisonnier de la garnison de Minervino mis en liberté, comment don Alonso se plaignait outrageusement du mauvais traitement qu'il disait lui avoir été fait, et en parlait d'une manière peu honnête; ce qui l'étonna beaucoup. Il fit sur l'heure appeler tous ses gens, auxquels il dit : « Messeigneurs, don Alonso se plaint parmi les Espagnols que je l'ai traité le plus mal que j'ai pu; vous savez tous ce qu'il en est; m'est avis qu'il a été mieux que tout prisonnier avant qu'il essayât de s'échapper; et depuis, quoiqu'il ait été plus resserré, on ne lui a rien fait dont il doive se plaindre. Et sur ma foi! si je pensais qu'on lui eût fait tort,je m'en excuserais envers lui. C'est pourquoi je vous prie de me dire si vous avez aperçu quelque chose que je n'aie pas su. » Tous répondirent : « Capitaine, quand c'eût été le plus grand prince d'Espagne, vous ne l'eussiez mieux traité. Il fait mal de se plaindre; mais les Espagnols font tant les braves et sont si pleins d'orgueil que c'est le diable de les satisfaire. — Par ma foi! dit le Bon Chevalier, je veux lui écrire et l'avertir, bien que j'aie la fièvre quarte, que, s'il veut dire que je l'ai maltraité, je lui prouverai le contraire en combattant contre lui, à pied ou à cheval, comme il lui plaira. »

Il demanda incontinent son clerc et lui dicta vite cette lettre :

« Seigneur Alonso j'ai entendu que, depuis votre retour, vous vous êtes plaint de moi, et avez semé parmi vos gens que je ne vous ai pas traité en gentilhomme. Vous savez bien le contraire; mais comme une telle accusation, si elle était vraie, me ferait gros déshonneur, j'ai

bien voulu vous écrire cette lettre, par laquelle je vous prie de *rhabiller* autrement vos paroles devant ceux qui les ont ouïes, en confessant, comme la raison le veut, le bon et honnête traitement que je vous ai fait. En agissant ainsi, vous servirez votre honneur et rétablirez le mien que vous avez injustement souillé. En cas de refus, je vous déclare que je suis résolu de vous faire dédire par combat mortel de votre personne à la mienne, à pied ou à cheval, ainsi que mieux vous plairont les armes; et adieu. De Minervino, ce 10 juillet 1503.

Bayart

Fac-simile de la signature de Bayart.
(Manuscrits de la Bibliothèque nationale, fonds Béthune.)

Il envoya cette lettre au seigneur Alonso dans la ville d'Andres, par un trompette appelé La Lune, qui appartenait au vaillant seigneur de la Palice. Don Alonso la lut et répondit par le même trompette, sans demander conseil à personne. « Seigneur de Bayart, j'ai vu votre lettre que ce porteur m'a remise; entre autres, vous m'accusez d'avoir dit devant ceux de ma nation que vous ne m'avez pas traité en gentilhomme, quand j'étais votre prisonnier, et que si je ne m'en dédis, vous avez résolu de me combattre. Je vous déclare que jamais je ne me dédis de choses que j'ai dites, et vous n'êtes pas homme à m'en faire dédire; c'est pourquoi j'accepte le combat que vous me proposez, d'ici à douze ou quinze jours, à

deux milles de la ville d'Andres ou ailleurs, si bon vous semble. » La Lune porta cette réponse au Bon Chevalier, qui ne l'aurait pas donnée pour dix mille écus, quelque malade qu'il fût. Il répondit incontinent qu'il acceptait le combat, et ne manquerait pas de se trouver au jour assigné. La chose ainsi promise et accordée, le Bon Chevalier en avertit le seigneur de la Palice qui était homme fort expérimenté en affaires d'honneur ; il le prit après Dieu pour son guidon avec son ancien compagnon Bellabre.

Quand vint le jour assigné [1] pour le combat, la Palice, avec deux cents hommes d'armes, ainsi que les deux combattants en étaient convenus, amena au rendez-vous son champion monté sur un beau et bon coursier, vêtu de blanc par humilité. Alonso n'était pas encore arrivé. La Lune allà le hâter et Alonso lui demanda en quelle tenue était le seigneur de Bayart. — A cheval et en tenue de combat. — Comment! dit-il, c'est à moi à choisir les armes et à lui le camp. Trompette, va lui dire que je veux combattre à pied. » Quelque hardiesse que montrât Alonso, il eût bien voulu ne s'être pas tant avancé, aussi, quand il vit que déjà les choses étaient prêtes à se terminer, pour plusieurs raisons il résolut de combattre à pied ; l'une, qu'en tout le monde on n'eût su trouver un gentilhomme plus adroit à cheval que le Bon Chevalier ; l'autre que, Bayart étant malade, à pied serait beaucoup plus faible, et cela lui donnait grand espoir d'être vainqueur. La Lune revint vers le Bon Chevalier : « Capi-

1. Terrebasse, d'après Champier, contemporain et compatriote de Bayart dit que Alonso manqua une première fois au rendez-vous, traîna les affaires en longueur pendant six mois et ne se décida à combattre que sur les instances de Gonzalve qui lui ordonna de laver, sans plus de délai, l'honneur de sa nation et celui de sa famille qu'il compromettait ainsi.

taine, il y a bien des nouvelles; votre homme dit à cette heure qu'il veut combattre à pied et qu'il doit choisir les armes. » C'était vrai; toutefois il avait été décidé depuis que le combat se ferait à cheval, en accoutrement d'homme d'armes; par là il semblait que le don Alonso voulût fuir la lice. Quand le Bon Chevalier eut écouté le trompette, il réfléchit un instant, car le jour même il avait eu la fièvre; néanmoins d'un courage de lion, il répondit: « La Lune, mon ami, allez le hâter, et dites-lui qu'aujourd'hui ne se passera pas, pour si peu de chose, sans que je répare mon honneur, Dieu aidant; et si le combat ne lui plaît pas à pied, nous combattrons comme il lui plaira. » Cependant le Bon Chevalier fit dresser son camp qui ne fut que de grosses pierres mises les unes près des autres; et il vint se mettre à l'une des extrémités, accompagné de plusieurs bons gentilshommes hardis et vaillants capitaines, tels que la Palice, d'Orose, d'Ymbercourt, de Fontrailles, le baron de Béarn et plusieurs autres, qui tous priaient Notre-Seigneur qu'il voulût être en aide à leur champion. Quand La Lune fut retourné vers Alonso, celui-ci voyant qu'il n'y avait plus à reculer, vint au camp, accompagné du marquis de Licite, de don Diègue de Guinones, lieutenant de Gonzalve, don Pedro de Haldes, don Francesco d'Altemèze et de plusieurs autres. Lorsqu'il fut arrivé il envoya au Bon Chevalier qui devait choisir les armes, deux estocs et deux poignards. Bayart qui était armé, ainsi que ses compagnons de gorgerin et de secrette, ne s'amusa point à choisir. Quand il eut ce qu'il lui fallait, sans plus tarder il entra dans le camp par un bout, avec son compagnon Bellabre qu'il prit pour son parrain, et le seigneur de la Palice chargé de la garde du camp de

son côté. Don Alonso entra par l'autre bout avec son parrain don Diégo de Guinones, et don Francesco d'Altemèze eut la garde du camp de son côté. Quand tous deux furent entrés, le Bon Chevalier se mit à genoux et fit son oraison à Dieu, puis se prosternant baisa la terre; en se relevant il fit le signe de la croix, et marcha droit à son ennemi avec autant d'assurance que s'il eût été en un palais à danser parmi les dames. Alonso ne paraissait pas plus effrayé; venant droit au Bon Chevalier, il lui dit : « Seigneur de Bayart, que me demandez-vous? » — Je veux défendre mon honneur. » Sans plus de paroles, ils approchèrent l'un de l'autre et se ruèrent un merveilleux coup d'épée; celle du Bon Chevalier blessa en glissant Alonso au visage. Tous deux avaient bon pied et bon œil, et ne voulaient ruer un seul coup qui fût perdu. Jamais on ne vit dans un camp deux champions qui parussent plus prud'hommes. Ils se ruèrent plusieurs coups sans s'atteindre. Le Bon Chevalier, ayant reconnu la ruse de son ennemi qui, aussitôt qu'il avait rué ses coups, se couvrait le visage pour n'être pas atteint, s'avisa d'une finesse : quand Alonso leva le bras pour ruer un coup, le Bon Chevalier leva aussi le sien, mais il tint l'épée en l'air sans jeter son coup, et comme un homme assuré, quand celui de son ennemi fut passé, et qu'il le put choisir à découvert, il lui donna un si grand coup dans la gorge que, malgré la bonté du gorgerin, la pointe entra dans la gorge de quatre bons doigts, de sorte qu'il ne pouvait la retirer. Alonso, se sentant frappé à mort, laissa son épée et alla saisir au corps le Bon Chevalier qui le prit aussi comme par manière de lutte, et ils se soulevèrent si bien que tous deux tombèrent à terre l'un près de l'autre. Le Bon Chevalier, plus diligent, soudain

prend son poignard et le met dans les narines de son ennemi en lui criant : « Rendez-vous, seigneur Alonso, ou vous êtes mort. » Mais il n'avait garde de répondre : il était déjà mort. Alors son parrain don Diégo de Guinones dit : « Seigneur Bayart, il est mort, vous l'avez vaincu. » Qui fut bien fâché? ce fut le Bon Chevalier; car s'il eût eu cent mille écus il les eût volontiers donnés pour le vaincre vif. Néanmoins reconnaissant la grâce que Dieu lui avait faite, il se mit à genoux, le remercia très-humblement, puis il baisa trois fois la terre; ensuite il tira son ennemi hors du camp et dit à son parrain : « Seigneur don Diégo, en ai-je assez fait? » Celui-ci répondit tristement : « Trop, seigneur Bayart, pour l'honneur de l'Espagne. — Vous savez, dit le Bon Chevalier, que je puis faire ce que je veux du corps; toutefois je vous le rends, et je voudrais, mon honneur sauf, le rendre en autre état. » Alors les Espagnols emportèrent leur champion en faisant des plaintes et des lamentations, et les Français emmenèrent le leur au son des trompettes et des clairons [1] jusqu'au quartier du seigneur de la Palice. Avant toute chose, le Bon Chevalier alla à l'église remercier Notre-Seigneur ; puis chacun se livra à la plus grande joie. Tous les gentilshommes français ne pouvaient se lasser de donner louange au Bon Chevalier, si bien que par tout pays, non-seulement parmi les Français, mais aussi parmi les Espagnols, il était tenu pour un des plus accomplis gentilshommes qu'on pût trouver.

1. Jean d'Anton, historien de Louis XII, dit que Bayart ne voulut pas permettre aux trompettes de sonner la fanfare du triomphe, sur le champ de bataille, et d'après les lois du duel toucha seul au cadavre de son ennemi.

# CHAPITRE III.

Les occupations d'une trêve au seizième siècle. — Combat de treize Espagnols contre treize Français. — Beau rôle de Bayart et d'Orose dans cette journée. — Une bonne prise d'un trésorier espagnol. — Où Bayart se montre un peu taquin, mais bon camarade envers Tardieu. — Le trésorier pillé mais content. — Libéralité magnanime de Bayart. — Malheureuse année de 1503 pour les Français. — Un terrible petit bossu. — Bayart, nouvel *Horatius Coclès*, défend à lui seul le pont du Garigliano. — La France perd son « vrai guidon d'honneur, la fleur de la chevalerie. » Bayart délivré des Espagnols par ses camarades.

On sait assez qu'entre tous les autres peuples, les Espagnols sont gens qui d'eux-mêmes ne se veulent pas abaisser[1]; ils ont toujours l'honneur à la bouche, et quoique la nation soit hardie, s'ils avaient autant de prouesse que de bonne mine, personne au monde ne pourrait leur résister. Aussi, ils ne pouvaient se consoler de la défaite de don Alonso de Sotomayor, et, chaque jour ils cherchaient le moyen de s'en venger. Il y eut entre eux et les Français, peu de jours après le trépas d'Alonso, une trêve de deux mois. Durant cette trêve, les Espagnols

1. Brantôme les appelle « grands larrons de la gloire française ».

allaient se promener près des garnisons françaises, et rencontraient quelquefois des Français avec qui ils conversaient. Un jour une bande de gentilshommes espagnols, hommes d'armes et tous bien montés, s'avança jusque près de la garnison du Bon Chevalier ; le seigneur d'Orose, de la maison d'Urfé [1] très-gentil capitaine, était venu le voir. Tous deux de compagnie étaient sortis de la place pour prendre l'air jusqu'à une demi-lieue ; ils rencontrèrent les Espagnols qu'ils saluèrent ; ceux-ci leur rendirent le salut et ils entrèrent en propos. Un Espagnol hardi et courageux, nommé Diégo de Bisana, qui avait été de la compagnie du feu don Alonso et qui se souvenait encore de sa mort, dit : « Messeigneurs les Français, je ne sais si cette trêve ne vous fâche point ; il n'y a que huit jours qu'elle est commencée, mais elle nous ennuie déjà beaucoup. Si pendant qu'elle dure, dix ou vingt, plus ou moins, d'entre vous voulaient combattre pour la querelle de nos maîtres, je me ferais fort de trouver de mon côté un nombre égal ; et ceux qui seront vaincus demeureront prisonniers des autres. » A cette proposition le seigneur d'Orose et le Bon Chevalier se regardèrent : « Monseigneur d'Orose, dit Bayart, que vous semble de ces paroles ? — Il me semble, dit-il, que ce gentilhomme parle très-honnêtement ; je saurais bien que lui répondre, mais je vous supplie de le faire selon votre opinion. — Puisqu'il vous plaît, dit le Bon Chevalier, je lui en dirai mon avis.

« Seigneur, dit-il à l'Espagnol, mon compagnon et moi

1. Un des ancêtres d'Honoré d'Urfé, auteur du célèbre roman de *l'Astrée* « la folie de toute l'Europe » et qu'on citait encore familièrement sous la Fronde. Voir nos *Mémoires du cardinal de Retz*, p. 197. (Bibl illustrée.)

avons très-bien entendu vos paroles; vous désirez combattre en nombre égal les uns contre les autres. Vous êtes ici treize hommes d'armes ; si vous voulez d'aujourd'hui en huit jours vous trouver à deux milles d'ici, montés et armés, mon compagnon et moi nous amènerons treize autres. « Tous les Espagnols répondirent : « Nous le voulons. »

Chacun s'en retourna de son côté. Le Seigneur d'Orose et le Bon Chevalier de retour à Minervino, assemblèrent leurs compagnons et au jour assigné ils se trouvèrent au lieu du rendez-vous à Trani, où les Espagnols se rendirent pareillement [1]. Plusieurs autres des deux nations les étaient venus voir. Ils limitèrent leur camp, sous condition que celui qui passerait outre resterait prisonnier et ne combattrait plus du jour; de même ils convinrent que celui qui serait mis à pied ne pourrait plus combattre; et que à la nuit si l'une des deux bandes n'avait pu vaincre l'autre, n'en demeurât-il qu'un à cheval, le camp serait fini, chacun pourrait emmener ses compagnons francs et quittes, et de part et d'autre on sortirait du camp avec le même honneur. Pour en finir, les Français se mirent d'un côté et les Espagnols d'un autre; tous avaient leurs lances en arrêt et piquèrent leurs chevaux. Les Espagnols ne visèrent pas aux hommes, mais à tuer les chevaux [2], ils y réussirent jusqu'au nombre

1. La liste des combattants se trouve dans Jean d'Anton, seulement au nombre de onze combattants de chaque côté. Il y a même dans le manuscrit de la Bibliothèque nationale (nº 9701) une vignette représentant ce combat. *Chroniques du roi très-chrétien Louis XII* par Jean d'Anton.

2. C'était d'après le conseil perfide et honteux pour des chevaliers, suggéré par Gonzalve, on disait alors « le cheval mort, c'est fait de l'homme d'armes. » Aussi les vrais chevaliers n'attaquaient-ils que le cavalier et jamais son coursier. — Après ce combat les Espagnols firent ce jeu de

de onze, et il ne resta à cheval que le seigneur d'Orose et le Bon Chevalier. Mais cette tromperie ne servit guère aux Espagnols, car jamais leurs chevaux ne voulurent passer la ligne des chevaux morts, quelques coups d'éperons qu'ils leur donnassent; le seigneur d'Orose et Bayart leur livraient rapidement et souvent d'âpres assauts; puis quand le gros de la troupe voulait les charger, ils se retiraient derrière les chevaux morts de leurs compagnons et s'en faisaient un rempart. Enfin les Espagnols furent les plus maltraités, et quoiqu'ils fussent treize à cheval contre deux ils ne purent gagner le camp; la nuit survint avant que l'un des partis eût l'avantage, et chacun dut se retirer selon qu'il avait été convenu. Mais l'honneur du combat demeura aux Français, car ce fut très-bien de combattre deux contre treize, durant près de six heures sans être vaincus. Le Bon Chevalier surtout y fut si vaillant que sa renommée s'en augmenta [1].

Environ un mois après ce combat, les trêves étant expirées, le Bon Chevalier fut averti par ses espions qu'à Naples il y avait un trésorier qui changeait l'argent en or pour l'apporter au *grand capitaine* Gonzalve, et qu'il ne pouvait manquer de passer à trois ou quatre milles de sa

mots qui devint une sorte de proverbe « Il y a beaucoup de Grisons et peu de Bayart. » Les Français y répondirent ainsi : « Si en Gaule il y a peu de Bayart, en Espagne n'y a nul Bayart, et ainsi vaut mieux en avoir un que point. » *Le triomphe du roi très-chrétien Louis XII*, Lyon 1509. — Champier.

1. Ces sortes de duels à nombre égal étaient assez fréquents au moyen âge. Un d'eux surtout est resté célèbre, le *combat des Trente*, digne des luttes de l'*Iliade*, livré près de Ploërmel en 1351. Nous le retrouverons dans le *Froissard abrégé*. Il eut lieu entre 31 Bretons et 31 Anglais; la victoire resta à la France. Voir *le combat des trente Bretons contre trente Anglais*, d'après le manuscrit de la Bibl. nat. par Crapelet 1827.

garnison. A cette nouvelle, le Bon Chevalier ne dormit plus; il fit faire si bon guet qu'on vint l'avertir que le trésorier était arrivé en une place occupée par les Espagnols, à quinze milles de Minervino, et que le matin, accompagné de quelques cavaliers pour sa sûreté, il devait se rendre vers le *grand capitaine*. Le Bon Chevalier, qui avait un grand désir de mettre la main sur cet argent, non pas pour lui, mais pour en faire part à ses soldats, se leva deux heures avant le jour, et alla s'embusquer entre deux petites montagnes, accompagné de vingt chevaux seulement; il envoya d'un autre côté son compagnon Tardieu avec vingt-cinq Albanais, afin que si le trésorier échappait à l'un, l'autre ne le manquât pas. Or, vers sept heures du matin, les espions du Bon Chevalier entendirent un bruit de chevaux et vinrent le lui dire. Il était si bien caché entre les deux rochers qu'on pouvait aisément passer sans l'apercevoir; ce qui arriva en effet aux Espagnols, au milieu desquels se trouvaient leur trésorier et son homme qui avaient leur argent dans une valise derrière leurs chevaux.

Dès qu'ils eurent passé l'embuscade, le Bon Chevalier et ses gens fondirent sur eux en criant: « *France! France! à mort! à mort!* » Quand les Espagnols se virent ainsi chargés et pris en désarroi, croyant avoir affaire à un bien plus grand nombre de gens, ils se mirent en fuite vers Barlette. Ils furent un peu poursuivis, mais pas loin; on n'en voulait qu'au pauvre trésorier qui fut pris avec son homme et mené à Minervino. Quand ils furent arrivés, on ouvrit leurs valises où l'on trouva de beaux ducats. Le Bon Chevalier voulait les faire compter, mais le trésorier en son langage espagnol dit: « Ne comptez pas, seigneur, il y a quinze mille ducats! » Sur ces en-

trefaites arriva Tardieu qui, en voyant cette belle monnaie, regretta bien de n'avoir pas fait la prise; il dit au Bon Chevalier : « Mon compagnon, j'y ai ma part comme vous, car j'ai été de l'entreprise. — C'est vrai, dit le Bon Chevalier en souriant, mais vous n'avez pas été de la prise. » Et pour le faire se débattre, il dit encore : « Et quand bien même vous en auriez été, vous êtes sous mes ordres, et je ne vous donnerai que ce qui me plaira. » A cette réponse, Tardieu se mit en courroux, et en jurant par le nom de Dieu, il dit qu'il en aurait raison. Il alla se plaindre au lieutenant général du roi de France (Louis d'Armagnac, duc de Nemours), qui manda le Bon Chevalier, lequel vint incontinent. Le lieutenant général, après qu'il eut entendu les raisons de chacun, demanda à tous les capitaines quelle était leur opinion. Enfin Tardieu n'eut rien, ce dont il fut bien marri. Cependant, il était homme d'esprit et se prit à dire : « Par le sang de saint Georges! je suis bien malheureux ! » Puis il s'adressa au Bon Chevalier en disant : « Par Dieu ! cela m'est égal, car aussi bien vous me nourrirez tant que nous serons dans ce pays. » Bayard se mit à rire, et cette querelle ne les empêcha pas de retourner ensemble à Minervino. Quand ils y furent arrivés, le Bon Chevalier, devant Tardieu, et pour le faire se débattre davantage, fit apporter les ducats qu'on étala sur une table, puis il dit : « Compagnon, que vous en semble, voici de belles dragées. — Eh oui, de par tous les diables ! répondit-il, mais je n'y ai rien; et par le sang de Dieu! j'en voudrais être pendu! car si j'avais seulement la moitié de cela, jamais je ne manquerais de biens et je serais homme de bien toute ma vie. — Comment, compagnon, dit le Bon Chevalier, ne tient-il qu'à cela que vous soyez assuré

de votre vie en ce monde? Vraiment ce que vous n'avez pu ni su avoir par force, je vous le donne de bon cœur et de bonne volonté, et vous en aurez la moitié. » Il fit aussitôt compter et lui livra sept mille cinq cents ducats. Tardieu croyait d'abord que c'était une moquerie; quand il s'en vit en possession, il se jeta à genoux, pleurant de joie et dit : « Hélas ! mon maître, mon ami, comment pourrai-je jamais reconnaître les biens que vous me faites. Jamais Alexandre [1] ne fit pareille libéralité. — Taisez-vous, compagnon, si j'en avais le pouvoir, je ferais beaucoup mieux pour vous. » De fait, Tardieu fut riche toute sa vie; car au moyen de cet argent, quand il revint de Naples en France, il épousa en son pays une héritière, fille d'un seigneur de Saint-Martin qui avait trois mille livres de rente.

Il faut savoir ce que devinrent les autres sept mille cinq cents ducats. Le Bon Chevalier fit appeler tous ceux de la garnison, et en donna une partie à chacun selon sa qualité, sans en retenir pour lui un seul denier; puis il dit au trésorier: « Mon ami, je sais bien que si je voulais j'aurais de vous une bonne rançon, mais je me tiens content de ce que j'ai eu; quand vous et votre homme désirerez partir, je vous ferai conduire sûrement en quelque place de vos gens que vous voudrez; et il ne vous sera rien enlevé de ce qui est sur vous, ni on ne vous fouillera pas. » Et le trésorier avait à lui au moins cinq cents ducats. Qui fut bien aise? ce fut ce pauvre trésorier qui, par un trompette du Bon Chevalier auquel il donna

1. On sait qu'Alexandre avant de partir pour la Perse, partagea tous ses biens ne se réservant que *l'espérance*. Il y a encore un descendant de ce Tardieu, le comte Arthur de Tardieu de Maleyssie (en Normandie).

trois écus, fut conduit jusqu'à Barlette avec son homme, bien heureux, dans son infortune, d'être tombé en si bonnes mains.

Vers la fin de la guerre[1] entre les Français et les Espagnols, l'armée française se tint longtemps sur le bord d'une rivière appelée le Garigliano[2], et l'armée espagnole de l'autre côté. Or, s'il y avait parmi les Français de vertueux et braves capitaines, il s'en trouvait aussi parmi les Espagnols, entre autres le grand capitaine Fernand Gonzalve, homme sage et vigilant, et Pédro de Paz qui n'avait pas deux coudées de haut, mais on n'eût su trouver une plus hardie créature; il était si bossu et si petit qu'on ne lui voyait que la tête au-dessus de la selle quand il était à cheval. Un jour, ce Pédro de Paz s'avisa de donner une alarme aux Français; et pour cela il passa, avec cent ou cent vingt cavaliers, la rivière du Garigliano à un gué qu'il connaissait; il avait mis derrière

1. Cette année 1503 fut malheureuse pour nous : le maréchal d'Aubigny fut défait à Seminara, et peu après Nemours laissa échapper Gonzalve de Barlette, à moitié vaincu déjà par la peste et la famine : pour réparer sa faute, il se mit à sa poursuite, et le joignit à Cérignoles, et là par un faux point d'honneur, si souvent fatal à notre noblesse à Crécy, Poitiers, Rosbecque, la Massoure, Pavie, etc., il attaqua dans des conditions de terrain désavantageuses, fut vaincu et tué. Avant le combat, Bayart tua du premier coup de lance, un bravache espagnol qui était venu défier nos braves en combat singulier. — (Jean d'Anton et Brantôme.)

Pour remplacer Nemours, Louis XII envoya Louis de la Trémoille avec une nouvelle armée; malheureusement le cardinal d'Amboise le retint aux environs de Rome pour augmenter ses chances au pontificat. Jules II lui fut préféré; et pendant ce temps, Gonzalve acheva la conquête du royaume de Naples; pour comble de maux, la Trémoille tombe malade et est remplacé par l'incapable et fourbe marquis de Mantoue qui s'avance sur le Garigliano, d'un accès très-difficile en hiver. L'armée française parvient enfin à y jeter un pont de bateaux.

2. Séparant les États du pape et l'ancien royaume de Naples.

chaque cavalier un homme de pied armé d'arquebuse. Son dessein, en faisant cette alarme, était d'attirer toute l'armée et de s'emparer du pont qu'on aurait abandonné. Il exécuta très-bien son entreprise et fit au camp des Français une si grande alarme que chacun accourut croyant avoir affaire à toute l'armée espagnole ; mais il n'en était rien.

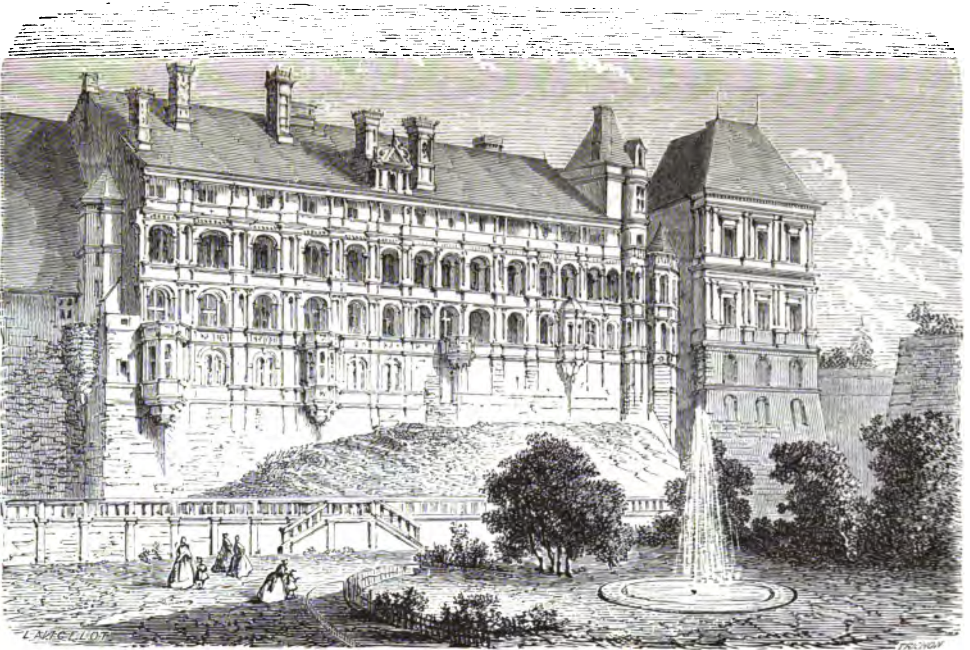
Le Bon Chevalier, qui désirait toujours être près des coups, s'était porté devant le pont avec un gentilhomme nommé le Basque, écuyer des écuries du roi de France, Louis XII ; tous deux commençaient à s'armer quand ils entendirent le bruit. Il ne faut pas demander s'ils furent bientôt prêts et montés à cheval, déterminés à aller là où on se battait, mais en regardant du côté de la rivière, le Bon Chevalier aperçut environ deux cents cavaliers qui venaient droit au pont pour s'en emparer ; ils l'auraient fait sans grande résistance, et c'eût été la totale destruction de l'armée française. Alors Bayart dit à son compagnon : « Monseigneur l'écuyer, mon ami, allez vite chercher de nos gens pour garder ce pont, ou nous sommes perdus ; je tâcherai de les amuser jusqu'à votre retour ; mais hâtez-vous[1]. » Ce qu'il fit. Le Bon Chevalier, la lance au poing, alla se poster au bout du pont. Déjà les Espagnols allaient passer de l'autre côté ; mais, comme un lion furieux, Bayart met sa lance en arrêt et donne dans la troupe qui était déjà sur le pont ; plusieurs chancelèrent, deux tombèrent dans l'eau et ne se relevè-

1. Ce fait d'armes rappelle celui du Romain Horatius Coclès que notre éducation classique a rendu si célèbre, tandis que celui de notre glorieux compatriote n'est que peu ou point cité. Quand saurons-nous donc admirer ce qu'il y a de beau dans notre histoire à l'égal des hauts faits des Grecs et des Romains.

rent pas, car la rivière était grosse et profonde. Cela fait, on lui tailla beaucoup de besogne : il fut assailli si rudement que, sans sa grande chevalerie, il n'eût pu résister.

Comme un tigre échauffé, il s'accula à la barrière du pont, de peur qu'ils ne gagnassent le derrière ; et avec son épée il se défendit si bien que les Espagnols ne savaient que dire et ne croyaient point que ce ne fût qu'un homme. Enfin, il se maintint si bien et si longtemps que l'écuyer le Basque lui amena un secours d'environ cent hommes d'armes, lesquels firent abandonner le pont aux Espagnols et les chassèrent un grand mille ; ils eussent été plus loin s'ils n'avaient pas aperçu une troupe de sept à huit cents cavaliers venant au secours des fuyards. Le Bon Chevalier dit alors à ses compagnons : « Messeigneurs, c'est assez pour aujourd'hui d'avoir sauvé notre pont ; retirons-nous en nous serrant le plus que nous pourrons. » Son conseil fut trouvé bon, et ils commencèrent à se retirer pas à pas. Le Bon Chevalier était toujours le dernier, soutenant toute la charge ou la plus forte partie ; à la fin, il se trouva fort pressé, à l'occasion de son cheval qui était si las qu'il ne pouvait plus se soutenir, car tout le jour il avait combattu dessus. Il survint de nouveau un grand parti d'ennemis qui donna en grande masse sur les Français, de sorte que plusieurs furent renversés par terre. Bayart eut son cheval acculé contre un fossé, et fut environné de vingt ou trente ennemis qui criaient : « Rends-toi, rends-toi, seigneur. » Il combattait toujours, mais enfin il dit : « Messeigneurs, il faut bien que je me rende ; moi seul, je ne pourrais résister à vous tous. »

Ses compagnons étaient déjà fort éloignés et se dirigeaient vers leur pont, croyant toujours avoir le Bon



Château de Blois.

Chevalier parmi eux, lorsque l'un d'eux, nommé le chevalier Guiffrey, gentilhomme du Dauphiné, dit: « Hé ! messeigneurs, nous avons tout perdu, le capitaine Bayart est mort ou pris, car il n'est pas avec nous. Ne pourrions-nous savoir ce qu'il est devenu? Il nous a si bien conduits aujourd'hui et couverts de tant d'honneur! Je fais vœu à Dieu que, dussé-je y aller seul, je retournerai et je me ferai plutôt tuer ou prendre que de n'en pas avoir de nouvelles. » Je ne sais qui de toute la troupe fut le plus attristé quand ils reconnurent que le chevalier Guiffrey disait vrai. Chacun se mit à pied pour resangler son cheval, puis tous remontèrent, et avec un courage invincible se mirent au grand galop après les Espagnols qui emmenaient avec eux la fleur et l'élite de toute chevalerie et seulement par la faute de son cheval; car si le coursier eût pu endurer autant de peine que le maître, jamais Bayart n'eût été pris. Les Espagnols, étant en grand nombre, ne daignèrent pas s'amuser à désarmer le Bon Chevalier; ils lui laissèrent l'épée qu'il avait au côté, mais ils le dessaisirent d'une hache d'armes qu'il avait à la main, et, en marchant, ils lui demandaient toujours qui il était. Bayart qui savait bien que s'il se nommait, il n'échapperait jamais vif, les Espagnols le redoutant plus qu'aucun homme de la nation française, se contenta de répondre qu'il était gentilhomme. Sur ces entrefaites, ses compagnons arrivèrent en criant: « *France! France!* tournez, tournez, Espagnols; n'emmenez pas ainsi la fleur de la chevalerie. » Les Espagnols, quoiqu'en grand nombre, s'étonnèrent à ce cri; néanmoins, d'un visage assuré, ils reçurent cette lourde charge des Français, mais plusieurs d'entre eux et des mieux montés furent portés par terre. Voyant cela, le Bon Chevalier, qui

était encore tout armé et à qui il ne manquait qu'un cheval, le sien étant épuisé, se mit à terre et, sans mettre le pied à l'étrier, monta sur un gaillard coursier qui appartenait à un brave gentilhomme, Salvador Borgia, lieutenant de la compagnie du marquis de la Palude, renversé par l'écuyer le Basque. Le Bon Chevalier, une fois à cheval, se remit à l'œuvre merveilleusement en criant : « *France! France! Bayart! Bayart! que vous avez laissé aller!* » Quand les Espagnols entendirent le nom de Bayard et senti-




Lanterne du château de Blois.

rent la faute qu'ils avaient faite de lui avoir laissé ses armes et de ne l'avoir pas reçu prisonnier, secouru ou non (car s'il eût donné sa parole il ne l'eût jamais faussée), le cœur leur manqua et ils dirent entre eux : « Retirons-nous vers notre camp, aujourd'hui nous ne ferons pas un haut fait. » Ils se mirent au galop, et les Français qui voyaient la nuit approcher, très-joyeux d'avoir recouvré leur vrai guidon d'honneur, s'en retournèrent joyeusement en leur camp ; pendant huit jours ils ne cessèrent de parler de leur belle aventure ainsi que des prouesses du Bon Chevalier.

Cette même année, 1503, le roi de France Louis XII, voulant s'emparer du comté de Roussillon, y envoya bon nombre de gens sous la conduite du seigneur de Dunois ; mais ils s'en retournèrent sans avoir rien fait de remarquable. Depuis, je ne sais par la faute de qui [1], les Français ne séjournèrent guère au royaume de Naples et retournèrent en leur pays plusieurs en assez pauvre état; en passant par Rome, le pape Jules leur fit beaucoup de courtoisies, mais depuis il leur fit payer bien cher. Le

1. Les revers eurent pour cause l'incapacité du marquis de Saluce, et la perfidie du marquis de Mantoue ; ce qui faisait dire à Bayart : « Mieux vaut une troupe de cerfs commandée par un lion, qu'une troupe de lions commandée par un cerf. » Cette retraite de Louis d'Ars, de Bayart et de ses quatre cents compagnons, qui conserva au roi son duché de Milan, est des plus belles et des plus glorieuses. Dans une seule journée Bayart perdit trois chevaux. A Rome, le pape Jules II, qui se connaissait en hommes et songeait déjà à des luttes futures, offrit à Bayart la charge de capitaine-général de l'Église. « Je remercie très-humblement Votre Sainteté, dit le chevalier sans reproche ; mais je ne servirai jamais que deux maîtres, Dieu au ciel, et sur terre le roi de France. » Bayart et ses amis reçurent aussi le plus gracieux accueil du duc de Savoie, Philibert, et firent enfin une entrée triomphale à Blois devant Louis XII et Anne. En attendant qu'une compagnie d'ordonnance devint vacante, Louis XII donna à Bayart une charge « d'écuyer de l'écurie du roi. »

vaillant capitaine, Louis d'Ars[1], qui tenait encore quelques places dans la Pouille, demeura avec le Bon Chevalier environ un an dans ce royaume, malgré toute la puissance espagnole; pendant ce temps ils firent plusieurs belles actions et escarmouches, et dans la plupart ils emportèrent toujours l'honneur. Ils eussent tenu leurs places plus longtemps si le roi Louis, leur maître, ne leur eût commandé de les abandonner et de revenir en France; ils le firent à grand regret l'an 1504, et furent très-honorablement reçus de chacun, surtout de leur bon maître, le roi de France qui, sage et prudent, prit les fortunes de la guerre ainsi qu'il plût à Dieu de les envoyer, car Dieu était son principal recours.

1. Ars, petite ville du Viennois, aujourd'hui détruite et remplacée par une sorte de lac.

---

# LIVRE III

---

## CHAPITRE I.

Mort de deux femmes célèbres : Jeanne la Boiteuse et Isabelle d'Espagne. — Charles d'Amboise, lieutenant-général au duché de Milan. — Le pape Jules II fait révolter Gênes contre la France. — Bayart, quoique encore malade, suit Louis XII en Italie. — Bayart devant le bastion de Gênes. — Soumission des Génois. — Ligue de Cambrai contre les Vénitiens. — Victoire d'Agnadel remportée par Louis XII. — Bayart nommé capitaine de 30 hommes d'armes et de 500 fantassins. — Padoue reprise par les Vénitiens.

Après toutes ces choses passées, il y eut suspension de guerre entre la France et l'Espagne ; ce n'était guère à propos, car si les uns avaient ce qu'ils demandaient, les autres ne l'avaient pas.

En l'an 1505 mourut Jeanne de France, duchesse de Berry, qui avait été mariée au roi Louis XII. La même année, celui-ci fut si gravement malade, en sa ville de Blois, qu'on désespérait de sa vie ; il fut abandonné de tous ses médecins et de tout remède humain, mais je crois qu'à la requête de son peuple et aux prières de ses

sujets dont il était bien aimé, car jamais il ne les avait oppressés ni foulés de tailles, Notre Seigneur lui prolongea ses jours. Cette même année, 1505, mourut, au Plessis-les-Tours, don Frédéric d'Aragon, jadis roi de Naples, qui fut le dernier de la lignée de Pierre d'Aragon, lequel sans raison ni moyen usurpa le royaume de Naples, et ceux qui l'ont tenu depuis et le tiennent encore, ne l'ont pas à un autre titre [1].

L'an 1506, mourut une des plus triomphantes et glorieuses dames qui depuis mille ans ait été sur terre; ce fut la reine Isabelle de Castille[2] qui, le bras armé, aida à conquérir le royaume de Grenade sur les Maures, fit prisonniers les enfants du roi, de Boabdil surnommé Chico[3], qui occupait ce royaume, et les fit baptiser. Je puis assurer aux lecteurs de cette histoire que sa vie a

1. Le pape Urbain IV, à la suite de sa lutte contre l'empereur Frédéric II, avait dépouillé ses héritiers du trône des Deux-Siciles qu'il offrit à Charles d'Anjou, frère de saint Louis. Le mauvais gouvernement de ce prince et ses cruautés lui aliénèrent bientôt le cœur de ses sujets, et le Massacre des *Vêpres siciliennes* (1282) mit fin à sa domination sur la Sicile qui se donna à Pierre III, roi d'Aragon. C'est depuis ce moment que le royaume des Deux-Siciles fut un sujet de contestation entre la France et l'Espagne.

2. Isabelle de Castille était déjà depuis quatre ans mariée à Ferdinand d'Aragon lorsqu'elle succéda en Castille à son frère Henri IV (1474); après avoir vaincu sa nièce Jeanne qui lui disputait le trône, elle commença avec son mari l'expulsion des Maures de Grenade qu'on peut regarder comme son œuvre; elle protégea aussi Christophe Colomb; ce fut malgré elle que Ferdinand établit l'Inquisition en Espagne, expulsa les Juifs. Accablée de chagrins domestiques par la perte des siens, elle mourut en laissant à Ferdinand et au cardinal Ximénès, son confesseur et son ministre, l'administration de la Castille jusqu'à la majorité de son petit-fils Charles-Quint.

3. Boab del Damar, roi maure de Grenade, appelé Il Chicho par les Espagnols. « Il quitta en pleurant comme une femme, selon le mot énergique de sa mère, ce trône qu'il n'avait pas su défendre comme un homme. »

été telle qu'elle a bien mérité une couronne de lauriers après sa mort. La même année mourut son gendre qui avait été son héritier, Philippe, archiduc d'Autriche et comte de Flandre, et par sa femme roi des Espagnes [1].



Charles d'Amboise. (Musée du Louvre.)

La France ne perdit guère à sa mort, car il y avait semé une graine qui y eût peu profité Le pape Jules II, avec

1. Philippe le *Beau*, archiduc d'Autriche, fils de Maximilien et de la fille de Charles le Téméraire, Marie de Bourgogne; il épousa Jeanne, dite la *folle*, fille d'Isabelle, eut un instant de lutte avec son beau-père Ferdinand, et mourut au moment que ses sujets étaient déjà mécontents de lui, quoiqu'il eût gouverné à peine six mois.

le secours du roi de France et l'aide de son lieutenant général au duché de Milan, messire Charles d'Amboise, seigneur de Chaumont, homme diligent et vertueux, conquit Bologne sur messire Jean de Bentevoglio (1506); pour récompense et pour payement, il donna en France de nombreuses indulgences. Je ne sais qui donna ce conseil; mais jamais depuis les Français ne furent très-assurés en Italie, car le pape n'était pas trop bon : il se fortifia en deçà des Alpes contre les terres que le roi de France tenait en Lombardie. Bref, c'est œuvre du démon quand l'avarice l'emporte sur l'honneur qui a toujours beaucoup plus régné en France qu'en tout autre lieu. L'Italie est le plus excellent pays de l'Europe, mais toutes les bonnes terres ne portent pas de bons fruits en quelque sorte que ce soit. Je dirai avec celui qui a fait le *Roman de la Rose*, maître Jean de Meung [1], que

> Beaux dons donnent los aux donneurs,
> Mais ils empirent les preneurs.

Le roi d'Aragon [2], veuf par le trépas d'Isabelle, épousa cette même année la nièce du roi de France, Germaine de Foix, qui fut emmenée en grand triomphe en Espa-

1. Jean, de Meung sur Loire (près d'Orléans), était un poëte français du treizième siècle; il fut surnommé *Clopinel*, parce qu'il était boiteux; sur la demande de Philippe le Bel, il continua le célèbre *Roman de la Rose*, commencé par Guillaume de Lorris qui avait déjà écrit plus de quatre mille vers. Jean de Meung en ajouta dix-huit mille. C'est une allégorie continuelle où il s'agit de conquérir une rose. Quelques qualités d'ingénuité et de naïveté, assez rares à cette époque, donneraient peut-être un mérite d'intérêt à ce livre, n'était son insupportable longueur.

2. Ferdinand le Catholique, roi d'Aragon, ou plutôt d'Espagne, par ce mariage avec Germaine de Foix, recevait le royaume de Naples en dot, réversible sur leurs enfants; il devait retourner à Louis XII et à ses successeurs, si la princesse française mourait sans héritiers. Ce traité ne l'empêcha pas de se tourner contre Louis XII (1511) après que la victoire

gne. Depuis son séjour en ce pays, elle a bien fait payer aux Français les honneurs qu'elle avait reçus des Espagnols, car de l'aveu de tous ceux qui l'ont connue, on ne vit jamais plus mauvaise Française.

Le pape Jules fit révolter les Génois [1], et le peuple mutiné chassa tous les nobles de la ville, et élut un duc ou doge appelé messire Paul de Novi, ouvrier teinturier. Un gentilhomme génois, messire Jean-Louis de Flisco, qui était fort bon Français, le seigneur de Las qui tenait le Châtelet et plusieurs autres en avertirent le roi de France. Le sage prince, qui se connaissait assez en de telles affaires, vit bien que si l'ordre n'était bientôt rétabli il en pourrait résulter de grands inconvénients, et il résolut de passer les Alpes avec une bonne et grande armée; ce qu'il fit en grande diligence, car pour beaucoup de raisons, il y avait urgence. Le Bon Chevalier restait alors à Lyon, malade de sa fièvre quarte qu'il a gardée plus de sept ans : il avait été blessé d'un coup de pique à un bras, et il avait été si mal pansé qu'il lui en restait un ulcère, lequel n'était point encore bien guéri [2].

d'Agnadel lui eut rendu les ports du royaume de Naples, occupés alors par les Vénitiens. Vers la même époque, son ministre le cardinal Ximénès lui conquit quelques places sur la côte d'Afrique. Ferdinand V mourut en 1516.

1. Ce fut le premier acte d'ingratitude de Jules II que Louis XII avait comblé de bienfaits, et avait aidé à reprendre les villes de la Romagne ; il profita des relations qu'il avait dans Gênes sa patrie, pour faire révolter cette ville qui depuis un siècle et demi était sous la protection de la France.

2. Le médecin Champier, son parent, son ami, et plus tard son biographe, le soignait et s'opposait à son départ, lui disant d'attendre au moins le départ du cardinal d'Amboise qui était retardé de quelque temps. « Certes, mon ami, c'est bien parler, dit Bayart, mais voyez-vous, les abbés de la suite de M. le légat montent un tas de mules espagnoles qui ne font que ruer à chaque pas; moi je redoute singulièrement les coups de

Bayart pensa que, quoi qu'il ne fût pas en bonne santé, ce serait à lui une grande lâcheté de ne pas suivre son prince; et ne regardant à aucun obstacle, il résolut de marcher avec lui. En deux ou trois jours il fut prêt, et il se mit comme les autres à passer les montagnes. Bientôt l'armée approcha de la ville de Gênes; ce qui étonna fort les habitants, car ils espéraient dans peu de jours avoir du secours du pape et de la Romagne, et recevoir sept ou huit mille hommes, appelés en Italie Bresilienne et qui sont les meilleurs gens de pied du pays et très-hardis à la guerre. Cependant les Génois faisaient toujours leur devoir; au haut de la montagne par laquelle les Français devaient passer pour aller à la ville, ils avaient fait construire un fort bastion, garni d'artillerie et de bonnes gens: ce qui fut une cause d'étonnement pour toute l'armée, et le roi fit assembler les capitaines pour savoir ce qu'il convenait de faire. Ils furent de diverses opinions : les uns disaient que par là l'armée pourrait se hasarder, qu'il y avait peut-être au haut une grosse force qu'on ne voyait pas, qui les repousserait si on y allait en petit nombre; d'autres disaient que ce n'était que de la canaille et qu'ils ne résisteraient point. Le roi regarda le Bon Chevalier, à qui il dit: « Bayart, que vous en semble? » — « Sur ma foi, Sire, lui dit-il, je ne saurais encore que vous en dire; il faut aller voir ce qu'ils font là-haut, s'il vous plaît m'en donner permission; avant une heure, si je ne suis mort ou pris, vous en saurez par moi des nouvelles. » — « Je vous en prie, dit le roi, car vous vous entendez assez en de telles

pieds de mules et préfère me trouver au milieu de chevaux qui me connaissent, comme moi eux; » et deux jours après, il partait et se trouvait des premiers à l'avant-garde.



Les Génois implorant Louis XII.
(*Miniature des manuscrits,* Bibliothèque nationale.)

affaires. » Le Bon Chevalier se trouvait avec plusieurs de ses amis et compagnons, tels que le vicomte de Roddes, le capitaine Maugiron, le seigneur de Beaudisner, de Luppe et plusieurs autres jusqu'au nombre de cent ou cent vingt, parmi lesquels étaient deux nobles seigneurs de la maison de Foix, les seigneurs de Barbazan et de Lesparre, enfants du seigneur de Lautrec

Le Bon Chevalier ne tarda pas à faire sonner la charge. Lorsque tous furent assemblés, il commença le premier à gravir cette montagne. Quand on le vit devant, il s'en trouva assez qui le suivirent. Et ils eurent fort à travailler avant de parvenir jusqu'au haut où ils reprirent un peu haleine; puis ils marchèrent droit au bastion; en chemin ils trouvèrent une forte résistance et il y eut un rude combat; enfin les Génois prirent la fuite; les Français les poursuivent, mais le Bon Chevalier s'écrie: « Non, messeigneurs, allons droit au bastion; il est possible qu'il y ait encore dedans des gens, qui nous pourraient enfermer; il faut y voir. » Tous se rendirent à cet avis et marchèrent sur le bastion. Comme Bayart l'avait pensé, il s'y trouvait encore deux ou trois cents hommes, qui d'abord se défendirent assez rudement, mais enfin ils abandonnèrent le fort, en fuyant comme la foudre au bas de la montagne pour gagner leur ville. Ainsi fut pris le bastion. Depuis, les Génois ne firent aucun fait, mais ils se rendirent à la merci du roi qui entra dans leur ville et fit payer aux habitants les frais de son armée, puis il fit construire à leurs dépens près de la ville un château fort qu'on nomma Godefa. Leur duc eut la tête coupée ainsi qu'un autre homme nommé Justinien. Enfin ils furent assez bien châtiés

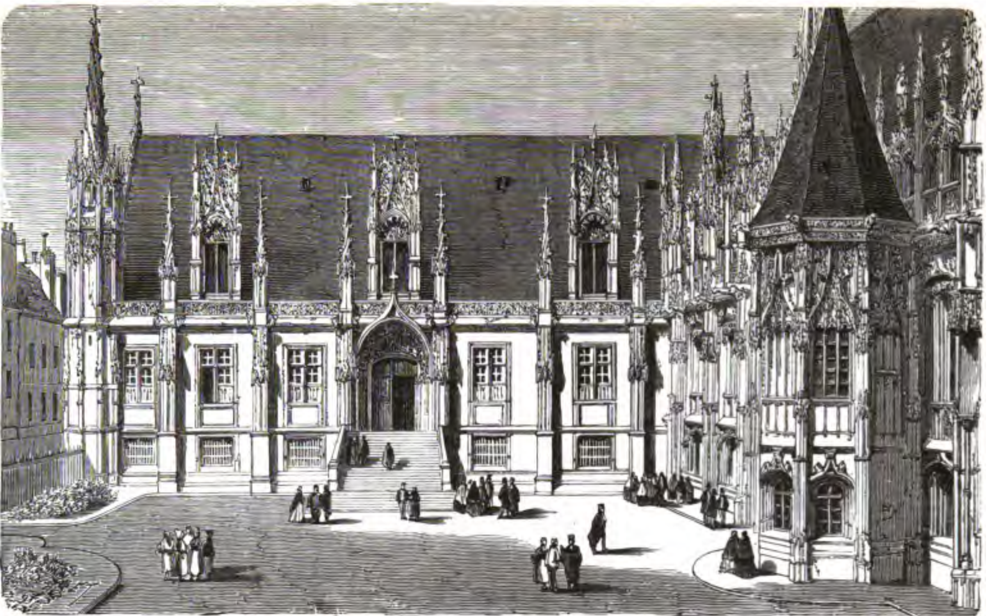
Peu après se virent en la ville de Savone le roi de

9

France et le roi d'Aragon qui retournait de Naples en Espagne accompagné de sa femme Germaine de Foix qui avait une merveilleuse audace; elle fit peu de compte de tous les Français, même de son frère le gentil duc de Nemours dont cette histoire fera ci-après mention. Le roi de France fêta fort bien le grand capitaine Fernand Gonzalve, et le roi d'Aragon donna grand honneur au capitaine Louis d'Ars et au Bon Chevalier sans peur et sans reproche; il dit au roi de France ces mots : « Monseigneur mon frère, il est bien heureux le prince qui nourrit deux tels chevaliers ! » Les deux princes, après avoir été quelques jours ensemble, prirent congé; l'un alla en Espagne et l'autre retourna en son duché de Milan, puis repassa en France.

L'année suivante (1509), Louis XII fut averti par les Vénitiens qui étaient ses alliés, que l'empereur Maximilien descendait en leur pays et voulait leur faire la guerre. Pour cette cause, ils envoyaient leur ambassadeur, messire Antonio Gondelmarre, supplier le roi de leur donner du secours, ce qu'il fit volontiers.

Il commanda au seigneur Jean-Jacques Trivulce d'y aller avec six cents hommes d'armes et six mille de pied; Jean-Jacques obéit et vint se joindre à la puissance des Vénitiens en un lieu appelé la Pèdre; l'armée de l'empereur y était déjà arrivée et elle eût bientôt passé outre sans la venue du seigneur Jean-Jacques qui l'arrêta; et depuis cette armée ne fit pas de grandes choses. Les Vénitiens, qui sont subtils et rusés, furent d'avis qu'il valait mieux traiter que de poursuivre la guerre; ils en cherchèrent le moyen et le trouvèrent. Je crois bien qu'ils fournirent quelque argent, car c'était la chose en ce monde qui faisait le plus défaut à l'empereur Maxi-



Palais de justice de Rouen.

milien [1]. Ce dernier fit retourner son armée. Le seigneur Jean-Jacques qui n'avait point été appelé pour ce traité, n'en fut pas trop content et dit au provéditeur de la seigneurie qu'il en avertirait le roi son maître qui, probablement, trouverait la chose assez étrange et n'en serait pas content. Cette affaire demeura un peu en suspens. Pendant ce temps le roi de France, Louis XII, alla faire son entrée en sa ville de Rouen [2] avec sa bonne compagne la reine; cette entrée fut fort triomphante; car si les gentilshommes firent leur devoir, les enfants de la ville ne le firent pas moins. Il y eut des joutes et des tournois pendant huit jours.

Cependant il fut question de quelque traité entre le pape, l'empereur, les rois de France et d'Espagne, et pour y mettre fin, il fut conclu et accordé, par eux ou leurs ambassadeurs, que l'on se trouverait en la ville de Cambrai à un certain jour convenu. Il y fut envoyé, de la part du roi de France, le cardinal d'Amboise, légat en

1. Les Italiens l'appelaient *Massimiliano pochi donari*, *Maximilien court d'argent* ou « petite chevance ». Il fut même un instant retenu en gage par ses sujets des Flandres, faute de pouvoir payer ce qu'il devait : le peu de revenus dont il jouissait et les prodigalités dont il avait l'habitude expliquent cette pénurie continuelle qui nuisit à ses desseins et l'arrêta dès les premiers pas : ajoutons que son imagination ardente l'engageait à chaque instant dans de nouveaux projets.

2. Une gravure de l'époque (Bibl. nationale, Cabinet des Estampes) montre cette entrée solennelle. On y voit en même temps le fameux palais de justice de Rouen qui date de la fin du quinzième siècle et le commencement du seizième ; avec le palais de justice dans la cité, à Paris, dont Louis XII fit refaire complétement la décoration de la grande salle élevée par saint Louis et qui servait aux grandes réceptions officielles, ce sont les deux seuls palais publics anciens qui soient encore debout. Le palais de Rouen, riche, original, d'un grand effet, est pourtant, comme lignes et comme ornementation, une œuvre de décadence comparativement à la maison de Jacques Cœur à Bourges. V. Léon Château, *Hist. de l'Architecture en France*.

ce royaume, son neveu le grand-maître de France, seigneur de Chaumont, de la maison d'Amboise, chef des armées, et plusieurs autres; et chacun des autres princes y envoya ses ambassadeurs avec tout pouvoir. Rien n'est plus certain qu'ils conclurent de ruiner la seigneurie de Venise qui, en grande pompe et méconnaissant Dieu, vivait glorieusement et en opulence, faisant peu d'estime des autres princes de la chrétienté[1]. Il fut conclu que le roi de France en personne passerait en Italie, après Pâques 1509, et entrerait au pays des Vénitiens quarante jours avant que les autres se missent en campagne. Je ne vois pas d'autre motif pour poser ce terme, si ce n'est que probablement ils voulaient voir ce qu'il adviendrait, et peut-être que si le roi de France eût eu quelques revers, au lieu de se joindre à lui contre les Vénitiens, c'est contre lui qu'ils se seraient tournés. Je n'ai jamais vu qu'il y eût grande amitié entre la maison de France et la maison d'Autriche; le pape et le roi de France ne s'accordaient pas mieux. Il me semble, à dire vrai, qu'ils voulaient faire essayer la fortune aux Français et jouer à un jeu que jouent les petits enfants à l'école : « S'il est bon, je le prends, et s'il est mauvais, je le laisse. » Toutefois, il advint si bien à ce bon roi Louis, qu'il exécuta son entreprise à son grand honneur et au profit de ses alliés.

Sur le commencement de l'année 1509, vers le mois de mars, le roi de France fit marcher sa gendarmerie en son duché de Milan, ainsi que ses aventuriers français au nombre de quatorze à quinze mille; il les donna à gouverner et à conduire à de bons et vertueux capitaines,

1. Cabinet des Estampes, Bibl. nat. — *Ligue de Cambrai*, curieuse gravure de l'époque.

tels que les seigneurs de Molard, de Richemond, de la Cropte, le vicomte de Roussillon, le seigneur Vandenesse, le capitaine Odet, le cadet de Duras et plusieurs autres, qui se mirent, chacun de son côté, en peine d'avoir les plus braves compagnons. Le roi envoya quérir le Bon Chevalier, à qui il dit : « Bayart, vous savez que je vais passer les monts pour avoir raison des Vénitiens qui, à grand tort, me retiennent le comté de Crémone, la Ghierra-d'Adda et autres pays; je vous donne la compagnie des trente hommes d'armes du capitaine Châtellard, dont j'ai appris la mort avec regret, mais je veux qu'en cette entreprise vous ayez sous votre charge des gens de pied; votre lieutenant, le capitaine Pierrepont, qui est homme de bien, conduira vos gens d'armes. » — « Sire, répondit le Bon Chevalier, je ferai ce qu'il vous plaira ; mais combien voulez-vous me donner de gens à pied à conduire ? » — « Mille, dit le roi, et il n'y a pas un homme qui en ait plus. » — « Sire, répondit Bayart, c'est beaucoup pour ce que je sais faire ; je vous supplie de m'en donner cinq cents, et je vous donne ma foi, Sire, que je les choisirai de telle sorte, qu'ils vous rendront bon service ; il me semble que pour un seul homme, c'est déjà une bien grosse charge quand il veut faire son devoir. » — « Bien, dit le roi ; allez donc vite en Dauphiné, et soyez en mon duché de Milan à la fin de mars. »

De tous les capitaines, il n'y en eut aucun qui ne fournît convenablement sa bande ; ils firent en sorte qu'à la fin de mars ou au commencement d'avril ils étaient tous passés et logés en garnison au duché de Milan. Les Vénitiens, que le héraut d'armes de France, Montjoie, avait déjà défiés, délibérèrent de se défendre, sachant que l'armée du roi de France n'était pas trop grande ; il

n'avait en tout que trente mille hommes, y compris six mille Suisses et deux mille hommes d'armes. Ils levèrent une belle armée de plus de deux mille hommes d'armes et d'au moins trente mille hommes de pied. Leur chef était le comte Petigliano, le capitaine général de leurs gens de pied était le seigneur Barthelemy d'Alviano, qui avait une bonne bande de *Briseghella*, à la casaque mi-partie rouge et mi-partie blanche.

Le roi de France, ayant passé les monts et étant arrivé en sa ville de Milan, apprit que les Vénitiens avaient repris Treviglio, petite ville sur l'Adda, que peu de jours avant, le grand-maître seigneur de Chaumont, leur avait prise avec les capitaines Molard, la Cropte, Richemond et le Bon Chevalier qui, avec leurs gens, étaient passés des premiers. Cette ville de Treviglio s'étant donnée aux Français, les Vénitiens y mirent le feu et emmenèrent prisonniers tous les chevaliers, malgré les termes de la capitulation.

Le roi de France, ayant appris ces nouvelles, marcha droit à Kassano, où il fit incontinent dresser deux ponts de bateaux sur l'Adda; par l'un il fit passer les gens de cheval, par l'autre les gens de pied, et lui-même, armé de toutes pièces, y maintint l'ordre. Le lendemain, une petite ville, nommée Rivolte, fut prise et mise à sac; deux jours après, l'armée des Français rencontra celle des Vénitiens en un village nommé Agnadel. Les capitaines des Vénitiens, Petigliano et d'Alviano, avaient reçu commandement exprès de leur Seigneurie de ne point donner bataille au roi, mais seulement de garder les villes et les châteaux, pour gagner du temps et fatiguer les troupes françaises. Cet Alviano, plus hardi que bien avisé, voulut s'aventurer, pensant, comme un présomp-

tueux, qu'il ne saurait avoir de plus grand honneur, vainqueur ou vaincu, que d'avoir combattu un roi de France; et voulant essayer la fortune, il engagea le combat; il y eut un rude assaut, et le carnage fut grand de part et d'autre. Les gens de Venise se montrèrent très-bien dans la première attaque; mais pendant le combat, d'Alviano aperçut l'arrière-garde des Français, où était le Bon Chevalier, qui s'avançait à grands pas, passant des fossés où l'on avait de l'eau jusqu'à la ceinture[1]; à partir de ce moment, les Vénitiens ne firent plus grand effort. Les rouges et les blancs demeurèrent sur le champ, et d'Alviano, après avoir été blessé en plusieurs endroits, fut fait prisonnier par le seigneur Vandenesse, un vrai lion, frère de la Palice. Le comte Petigliano, voyant ses gens de pied défaits, ne voulut plus tenter la fortune, et il se retira à marches forcées avec toute sa gendarmerie. Il fut poursuivi, mais sans grande perte, car les gens de pied amusèrent les Français; ceux-ci, après avoir fait leur devoir, se retirèrent chacun à son enseigne et avec peu de dommage. Quatorze ou quinze mille de leurs ennemis demeurèrent sur le champ. D'Alviano fut mené au logis du roi. Après dîner, le roi fit donner une fausse alarme pour voir si ses gens seraient diligents en cas d'alerte; on demanda à d'Alviano ce que ce pouvait être; il répondit : « Il faut croire que vous voulez combattre les uns contre les autres, car pour nos gens, je vous assure, sur ma vie, qu'ils ne vous visiteront de quinze jours. » Comme il connaissait sa nation, il disait ces paroles en se moquant.

Le roi resta un jour ou deux sur le champ de bataille.

1. *Musée de Versailles*, rez-de-chaussée, salle 4. — Bataille d'Agnadel, par Jollivet (14 mai 1509) exposée au salon de 1837.

Pendant ce temps, le château de Casaras se fit battre par l'artillerie, mais en deux heures il fut emporté. Cela épouvanta ceux des autres places, de sorte que jamais depuis il ne se trouva ni ville ni forteresse qui voulût combattre, excepté le château de Pescaire; mal en prit à ceux qui y étaient renfermés, car presque tous moururent, et le peu qui échappèrent furent faits prisonniers.

Le roi de France se logea à Pescaire, après avoir soumis toutes les villes et les places par lui réclamées, comme Crémone, Crême, Brescia, Bergame et cent autres petites villes qui furent réduites en cinq ou six jours, excepté le château de Crémone, qui résista quelque temps, mais enfin se rendit. Ce prince fit bien davantage; par le moyen de la bataille qu'il gagna, il fut rendu au pape Jules : Ravenne, Forli, Imola, Faenza et plusieurs autres places que les Vénitiens tenaient en Romagne, et au roi d'Espagne, en son royaume de Naples, Brindes et Otrante; à lui-même furent présentées les clefs de Vérone, Vicence et Padoue; il les mit entre les mains de l'empereur qui les réclamait et qui ne les garda guère.

Cependant le reste de l'armée vénitienne, bien abattue, se retirait vers le Trévisan et le Tyrol, croyant que toujours on les dût suivre, ce qui ne se fit pas. Ce fut un grand malheur, causé par l'inertie de Maximilien qui était attendu de jour en jour par le roi de France en la petite ville de Pescaire : il avait promis de se trouver dans un vaisseau, accompagné comme bon lui semblerait, sur un lac qui environne en partie la ville de Pescaire, pour parlementer ensemble plus amplement de leurs affaires. Pour ce motif, on avait envoyé vers l'empereur jusqu'à Rouvray, le cardinal-légat d'Amboise, mais jamais il ne put l'amener. Le légat revint vers le roi, avec l'évêque de

Gurtz, ambassadeur pour l'empereur, lequel excusa son maître comme il put. Le roi de France retourna à Milan au commencement de juillet.

Pendant ce temps la ville de Padoue, où l'empereur n'avait envoyé que huit cents lansquenets pour la garder, quoiqu'elle eût six milles de tour, fut reprise par les gens de la seigneurie de Venise. Les Vénitiens avaient toujours quelque intelligence dans la ville; et il faut bien noter une chose, c'est que jamais seigneurs sur la terre ne furent plus aimés que ceux de Venise et cela pour l'exacte justice qu'ils leur rendent. Dans le commencement de juillet, qui est le temps où, pour la seconde fois, on fauche les foins en Italie, un matin les capitaines André Gritti et Luce Mallevèche avec quatre cents hommes d'armes et deux mille de pied, étaient venus s'embusquer à un jet d'arc de la ville de Padoue, qui est entourée d'arbres de telle sorte qu'on ne saurait voir loin. Or, on recueillait chaque jour à Padoue force foins, et les charretées étaient si grandes qu'elles pouvaient à peine passer par les portes de la ville. Le jour où ils s'étaient mis en embuscade, dès le point du jour, les charrettes commençaient à entrer dans la ville, quatre passèrent, derrière la cinquième venaient six hommes d'armes vénitiens, ayant chacun en croupe un homme de pied armé d'arquebuse toute chargée; parmi eux se trouvait un trompette qui devait sonner aussitôt qu'ils auraient gagné la porte, afin d'appeler la grosse force qui était en embuscade. Le peu de lansquenets qui étaient dans la ville faisaient fort bon guet.

Un gentilhomme de la ville, nommé Geraldo Magurin, était averti par la seigneurie de cette entreprise; il avait reçu ordre de se mettre en armes avec tous ceux du parti,

quand l'affaire serait commencée. La cinquième charrette étant donc entrée, les six hommes d'armes qui la suivaient commencèrent à crier : « *Marco! Marco!* » Leurs gens de pied se jetèrent à terre et déchargèrent leurs arquebuses de manière que chacun tua son homme, car ils tiraient en ajustant. Les pauvres lansquenets, qui se virent surpris, furent bien étonnés, toutefois ils se mirent en défense et sonnèrent l'alarme. Cela leur servit peu, car aussitôt que la trompette eut été entendue, le gros des Vénitiens accourut en criant : « *Marco! Marco! Italie! Italie!* » D'un autre côté, messire Geraldo Magurin avait fait son devoir dans la ville; plus de deux mille hommes armés de piques et de javelines sortirent des maisons, de sorte que les lansquenets ne surent que se serrer tous ensemble, ils allèrent se jeter sur la place, où ils se mirent en bataille. Ils furent bientôt assaillis de deux ou trois côtés; mais jamais gens ne se défendirent mieux, plus de deux heures s'écoulèrent avant qu'on pût les rompre. Enfin, il vint tant de gens qu'ils ne purent plus résister. Ils furent rompus et mis en pièces sans qu'aucun fût pris à merci, ce qui fut une grande pitié. Mais ils vendirent bien leur vie, ils tuèrent plus de quinze cents hommes, tant de la ville que des gens de guerre. Toutefois la ville de Padoue fut prise; bientôt après, le comte de Petigliano y entra, et la fit en grande diligence réparer et fortifier, car il savait qu'elle serait très-utile à la Seigneurie.

Ces nouvelles vinrent aux oreilles de l'empereur, qui en fut désespéré ; il fit vœu d'aller en personne tirer vengeance. Il écrivit une lettre au roi de France, que son plaisir fût de lui envoyer cinq cents hommes d'armes pour trois mois, afin qu'il pût mettre les Vénitiens à la raison, ce qui fut accordé.

## CHAPITRE II.

Maximilien entreprend le siége de Padoue avec le secours de la France. — Belle conduite de Bayart à l'assaut des quatre Carrières. — Difficultés du siége. — Exploits de Bayart pendant qu'on canonne la ville. — Deux épisodes. — Le jeune Guiffrey, un autre héros de 17 ans. — Le Nain fait le Géant prisonnier. — Maximilien décide l'assaut. — Une demande mal accueillie. — Un dîner chez la Palice. — Opinion de l'*Hercule de la France :* le fantassin et l'homme d'armes. — Les gentilshommes allemands refusent de combattre à pied. — Le siége de Padoue est levé.

A la requête de Maximilien, Louis commanda au seigneur de la Palice de prendre cinq cents des plus vaillants hommes d'armes qui fussent en Italie, et de s'en aller au service de l'empereur qui descendait au Padouan. Le seigneur de la Palice, qui ne demandait que de telles commissions, car la guerre était toute sa vie, résolut de faire ses préparatifs ; et comme il sortait du château de Milan, il trouva le Bon Chevalier et lui dit : « Mon compagnon, mon ami, ne voulez-vous pas que nous soyons de compagnie ? » Et il lui déclara l'affaire au long. Bayart, qui ne demandait pas mieux, lui répondit gracieusement, « qu'il pouvait disposer de lui, selon son bon plaisir. »

De cette même entreprise furent le baron de Béarn, qui menait une partie de la compagnie du duc de Ne-

mours, le baron de Conti qui avait cent hommes d'armes, le seigneur de Trivulce, Jules de Saint-Séverin, le seigneur d'Ymbercourt, le capitaine la Clayette, de la Cropte. Aux cinq cents hommes d'armes se réunirent plus de deux cents gentilshommes, et entre autres, le fils aîné du seigneur de Bussy, cousin germain du grand-maître, seigneur de Chaumont, lequel lui donna vingt de ses hommes d'armes et deux vaillants gentilshommes. La Palice ayant achevé ses préparatifs, se dirigea sur Pescaire. Le roi de France reprit la route de son royaume, laissant en paix son duché et ce qu'il avait conquis sur ses ennemis[1].

Dès que les Vénitiens eurent repris Padoue, ils s'en allèrent courir jusqu'à Vicence qui aussitôt se rendit, car elle n'était pas assez forte pour résister. Ils voulurent aussi s'emparer de Vérone, mais la Palice, qui en avait été averti, délogea avec ses compagnons, deux heures avant le jour, d'un lieu appelé Villefranche, et vint se présenter devant la ville. Les Vénitiens effrayés s'en retournèrent vers Vicence; s'ils avaient pu gagner Vérone, le secours du seigneur de la Palice pouvait bien s'en retourner, car la ville est forte et traversée par une rivière fort impétueuse, si bien que pour la reprendre, il eût fallu tout l'effort de la gendarmerie. Bien prit au seigneur de la Palice de faire si bonne diligence, ainsi qu'au Bon Chevalier, qui menait toujours les coureurs. Il n'avait alors sous lui que trente hommes d'armes, mais il y en avait vingt-cinq qui méritaient d'être capitaines de cent. Toute cette troupe de gendarmerie entra dans Vérone, où

1. Cette statue faite par Laurent Mugiano, de Milan, en 1508, fut transportée de cette ville au château de Gaillon chez Georges d'Amboise. L'original se trouve au Louvre, la copie à Versailles.



**Statue de Louis XII.**
(***Musée de la Renaissance*, au Louvre.**)

l'évêque de Trente, qui était pour l'empereur, les reçut avec grande joie ; il avait eu une belle peur ; ils n'y restèrent que deux jours, quoique fort bien fêtés des habitants, et se dirigèrent vers Vicence. Aussitôt que ceux que la Seigneurie y avait mis le surent, ils délogèrent et se retirèrent, les uns à Padoue, les autres à Trévise. La Palice et ses compagnons demeurèrent cinq ou six jours à Vicence, attendant quelques nouvelles de l'empereur qu'on disait être déjà en campagne.

Cependant le seigneur du Ru arriva au camp des Français avec quelques hommes d'armes bourguignons et environ six mille lansquenets que conduisait un seigneur d'Allemagne, gentil prince, hardi et entreprenant ; il l'a montré tant qu'il a vécu ; on l'appelait le seigneur d'Anhalt. Au commencement d'août, l'empereur arriva au pied de la montagne, au-dessous d'un château appelé Bassano : tout son équipage le suivait, et quoiqu'il n'y eût pas grande montagne à passer, huit jours s'écoulèrent avant qu'il fût dans la plaine. L'empereur vit le seigneur de la Palice et les capitaines français, leur fit grand accueil. Pour lors se trouvait réunie une des plus belles armées qu'on eût vues depuis cent ans.

L'empereur s'était fait longtemps attendre, il arriva dans la plaine en empereur ; et si ses troupes eussent bien voulu faire leur devoir, c'était assez pour conquérir un monde. Il avait cent six pièces d'artillerie sur leurs affûts, dont la moindre était un faucon, et six grosses bombardes de fonte qui ne pouvaient se monter et étaient portées chacune sur une charrette ; quand on voulait faire quelque batterie, on les descendait, et quand elles étaient à terre, on levait un peu, par le devant, la bouche de la pièce, pour mettre dessous une grosse pièce de bois, et

on les arrêtait solidement en arrière pour les empêcher de reculer. Ces pièces portaient des boulets de pierre (des boulets de fonte eussent été trop pesants) ; et encore ne tirait-on que quatre fois le jour.

L'empereur n'avait en sa compagnie que ducs, comtes, marquis et autres princes et seigneurs d'Allemagne, au nombre de cent vingt, et environ douze mille chevaux, cinq ou six cents hommes d'armes de Bourgogne et du Hainaut, et plus de cinquante mille gens de pied ou lansquenets. Le cardinal de Ferrare vint pour son frère au secours de l'empereur ; il amena douze pièces d'artillerie, cinq cents chevaux et trois mille hommes de pied ; le cardinal de Mantoue amena à peu près les mêmes forces; en sorte qu'en comptant les hommes d'armes français, on estimait que l'armée était de cent mille combattants. Mais le service de l'artillerie avait été mal entendu ; il n'y avait équipage que pour la moitié, et quand on marchait, il fallait qu'une partie de l'armée demeurât pour la garder jusqu'à ce que la première bande fût arrivée au camp où on voulait séjourner, et alors le charroi retournait chercher l'autre; ce qui était d'un grand inconvénient. L'empereur se levait fort matin et faisait marcher son armée jusqu'à deux ou trois heures après midi, ce qui, vu la saison, n'était pas fait pour rafraîchir les gens d'armes sous leur armure. Le premier campement que fit l'empereur, fut près du palais de la reine de Chypre, à huit milles de Padoue[1]. Il y arriva mille ou douze cents aventuriers français, tous gens d'élite et d'escarmouche, sous la conduite du seigneur de Milhau,

1. On appelait ainsi, probablement, le palais où la Vénitienne Catherine Cornaro, héritière des Lusignan, s'était retirée, quelques années auparavant, après avoir vendu son royaume aux Vénitiens (1489).

jeune gentilhomme de France, hardi et entreprenant capitaine, fils du seigneur d'Aligre, vertueux et sage chevalier. On résolut en ce camp même d'aller mettre le siége devant Padoue; il fut décidé que les gentilshommes français feraient la pointe avec les lansquenets du prince d'Anhalt, l'élite des troupes allemandes.

L'armée vint tout d'une traite à un mille de Padoue, grosse et fière cité. Dans cette ville était le comte de Petigliano, accompagné de mille hommes d'armes, douze mille hommes de pied, et au moins deux cents pièces d'artillerie. Quelque effort que fissent les assiégeants, jamais ils ne purent enlever aux ennemis le passage d'un canal qui va à Venise, passe par Padoue et dont la longueur d'une ville à l'autre est de dix-huit milles. Le Bon Chevalier reçut l'ordre de faire les approches; il avait en sa compagnie le jeune seigneur de Bussy et les capitaines la Clayette et la Cropte. Or, pour venir devant la porte de Vicence, il fallait entrer dans un grand chemin tout en droite ligne, sur lequel les assiégés avaient fait quatre grosses barricades, à deux cents pas l'une de l'autre; à chacune de ces barricades ils avaient placé des hommes pour la défendre. Des deux côtés, ce chemin était bordé de fossés, de sorte qu'on ne pouvait les attaquer que par devant. Les murailles de la ville étaient garnies d'une nombreuse artillerie qui battait ce chemin et dont les projectiles, passant par-dessus les Vénitiens, tombaient sur les Français comme la grêle. En dépit de ces difficultés, le Bon Chevalier et ses compagnons commencèrent à escarmoucher, et vinrent vivement à la première barricade qui fut bien défendue; les coups d'arquebuse pleuvaient; toutefois elle fut prise et les ennemis repoussés jusqu'à la seconde.

Si la première fut bien défendue, celle-ci le fut mieux encore; le jeune seigneur de Bussy y fut blessé d'un coup d'arquebuse au bras, et il eut son cheval tué sous lui, mais néanmoins ne quitta pas la partie, et en ce jour aucun homme ne fit mieux que lui. Le capitaine Milhau arriva à cette seconde barrière avec cent ou cent vingt de ses rustres qu'il avait choisis et qui firent rage. Or, ces approches se faisaient vers midi; aussi était-il aisé de voir quels étaient les meilleurs combattants. Après une bonne demi-heure de combat, cette seconde barrière fut prise et ceux qui la gardaient si vivement poursuivis, qu'ils n'eurent pas le temps de se loger à la troisième et durent l'abandonner sans combat; ils se rendirent à la quatrième, où il y avait mille à douze cents hommes et trois ou quatre fauconneaux qui commencèrent à tirer le long du grand chemin, mais ne tuèrent que deux chevaux. Cette barricade n'était qu'à un jet de pierre du boulevard de la ville, ce qui donnait aux gens de la Seigneurie grand courage pour bien combattre, et ils firent si bien que l'assaut dura une heure à coups de pique et d'arquebuse.

Quand le Bon Chevalier vit que cela durait si longtemps, il dit à ses compagnons : « Messeigneurs, ces gens nous amusent trop, mettons pied à terre et marchons en avant. » Ils descendirent de cheval au nombre de trente ou quarante hommes d'armes, et, la visière levée, ils allèrent droit à cette barrière, la lance en arrêt. Le gentil prince d'Anhalt suivait toujours le Bon Chevalier avec le seigneur de Milhau et deux autres, l'un nommé Grand-Jean le Picard, l'autre le capitaine Maulevrier, qui faisaient rage. Mais les Vénitiens recevaient toujours des troupes fraîches. Ce que voyant, le Bon

Chevalier dit tout haut : « Messeigneurs, ils nous tiendront d'une telle sorte six ans sans résultat; leurs gens se renouvellent à toute heure; donnons-leur un rude assaut et que chacun fasse comme moi. Allons! sonne rtompette! » Puis, comme un lion à qui on a ôté ses lionceaux, il s'élance avec ses compagnons ; l'assaut fut si violent que les ennemis reculèrent de la longueur d'une pique. Alors en criant : « En avant, compagnons, ils sont à nous ! » il franchit la barricade ; trente ou quarante le suivirent. Quand les Français virent le danger où se trouvaient leurs compagnons, ils se mirent à passer en criant : « *France ! France ! Empire ! Empire !* » Ils firent une telle charge sur leurs ennemis que ceux-ci quittèrent la place, s'enfuirent, abandonnant tout, et se retirèrent en désordre dans la ville. Ainsi furent emportées les barrières de Padoue en plein midi, à la grande gloire des Français, tant cavaliers qu'hommes de pied, et surtout à celle du Bon Chevalier.

Ainsi se firent les approches : l'artillerie fut amenée sur le bord du fossé et y demeura six semaines sans déloger, jusqu'à la levée du siége [1].

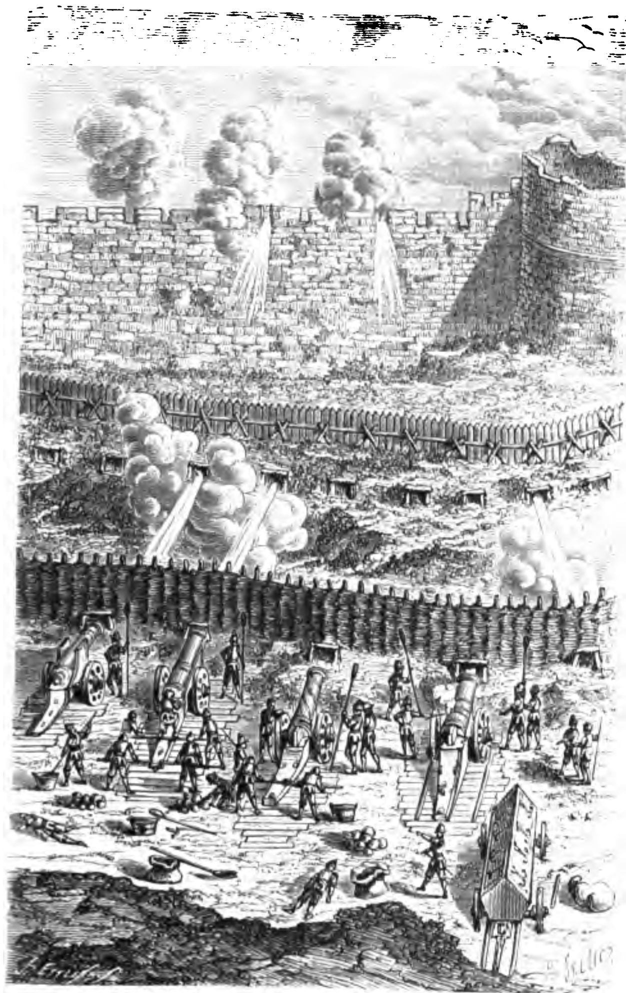
Les approches faites devant Padoue et l'artillerie assise, chacun se logea en son quartier, en trois camps, suivant l'ordonnance ; il y avait tant de peuple que le camp tenait de tous côtés un espace de plus de quatre milles. Ce fut une chose merveilleuse que, pendant le siége qui dura environ deux mois, les fourrageurs n'allèrent jamais plus loin qu'à six milles du camp pour avoir du blé, de l'avoine, du foin, des volailles, du vin et autres

1. Siége de Padoue, avec la représentation des vieux instruments de siége d'après une vieille gravure allemande. *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, par Viollet-Leduc. T. Ier, p. 424.

choses nécessaires pour les hommes et les chevaux, et cela en si grande abondance qu'à la levée du siége, on brûla pour cent mille ducats de vivres dont on avait fait provision, croyant que le siége durerait plus longtemps.

Le lendemain de l'approche les canonniers commencèrent à faire un feu qui dura huit jours et fut le plus impétueux et le plus terrible qu'on eût vu depuis cent ans, car il fut tiré des trois camps plus de vingt mille coups d'artillerie. Si l'empereur et ses gens servaient bien d'artillerie les assiégés, ceux-ci leur rendaient la pareille, et plus encore, car pour un coup ils en donnaient deux. Enfin la ville fut si bien battue que, de trois brèches on n'en fit qu'une. Ces trois brèches étaient de quatre à cinq cents pas, ce qui faisait un assez beau passage pour donner l'assaut. C'était peu de chose que les fossés ; mais le comte de Petigliano avait si bien fortifié la place que cinq cent mille hommes n'auraient pu l'emporter. Derrière la brèche, à l'entrée de la ville, il avait fait faire une tranchée ou fossé à fond de cuve, de la hauteur de vingt pieds et à peu près de la même largeur. Il y avait fait mettre des fagots et du vieux bois recouverts de poudre à canon ; et, de cent en cent pas, il y avait un boulevard de terre garni d'artillerie, qui tirait le long de cette tranchée. Au delà de la tranchée, qu'on n'eût pu passer sans la grâce de Dieu, l'armée des Vénitiens était rangée en bataille : il y avait une belle esplanade où pouvaient tenir en ordre vingt mille hommes de pied et de cheval; derrière cette esplanade se trouvaient des plates-formes où l'on avait monté vingt ou trente pièces d'artillerie qui pouvaient tirer par-dessus l'armée, droit à la brèche.

Les Français furent avertis de ce terrible danger par des



**Siége de Padoue.**
**(D'après une estampe allemande du temps.)**

prisonniers qui étaient quelquefois faits aux escarmouches, et rendus après avoir payé leur rançon ; Petigliano leur montrait tous ces travaux, afin qu'ils en instruisissent le seigneur de la Palice et les capitaines français ; et, à leur départ, il leur disait ces paroles : « J'espère, mes amis, que le roi de France et la Seigneurie rentreront en amitié quelque jour. Et si ce n'était pour les Français qui sont avec l'empereur, avant vingt-quatre heures, je sortirais de cette ville et j'en ferais lever le siége honteusement. » Je ne sais comment il eût fait cela, vu le nombre de gens qu'il avait devant lui. Ces propos furent rapportés aux seigneurs capitaines de France, mais ils n'en prenaient aucun souci, parce que leur maître les avait mis au service de l'empereur pour faire ce que celui-ci leur ordonnerait.

Durant le siége de Padoue, il y avait souvent des alarmes au camp de l'empereur, à cause des sorties que faisaient ceux de la ville et leurs gens qui étaient en garnison dans Trévise, bonne et forte ville qui est à vingt-cinq milles de Padoue.

Dans Trévise se trouvait, entre autres capitaines, messire Luce Malvezzi, homme de guerre fort entreprenant. Deux ou trois fois la semaine, il réveillait, sans trompette, le camp de l'empereur, et, si l'occasion était bonne, il n'épargnait pas ses ennemis ; dans le cas contraire, il se retirait fort sagement, et jamais il ne perdit un homme. Il continua si longtemps cette manœuvre qu'il fit parler de lui merveilleusement. Cette manière de faire fâcha fort le Bon Chevalier ; et sans grand bruit, par des espions auxquels il donnait tant d'argent qu'au péril de leur vie ces gens ne l'auraient pas trahi, il connut beaucoup des allées et venues de Malvezzi, en sorte qu'il

résolut d'aller le trouver aux champs. Il alla vers deux des compagnons qui étaient logés avec lui, le capitaine Clayette et le seigneur la Cropte, et leur dit : « Messeigneurs, ce capitaine Malvezzi nous donne bien de l'ennui, il n'est guère de jour qu'il ne nous vienne réveiller, et on ne parle que de lui. Je ne suis pas jaloux de ses exploits, mais je suis marri qu'il ne nous connaisse pas autrement. J'en sais beaucoup sur son compte. Voulez-vous venir à une expédition; j'espère que nous le trouverons demain au matin : il y a deux jours qu'il ne nous a donné l'alarme. » Ses compagnons répondirent : « Nous irons où vous voudrez. — Faites donc armer, dit le Bon Chevalier, à deux heures après minuit, chacun trente hommes des plus hardis que vous ayez, et je mènerai ma compagnie et les bons compagnons qui sont avec moi : Bonnet, Mypont, Cossé, et, sans sonner la trompette, ni faire de bruit, nous monterons à cheval; sachez seulement que j'ai un fort bon guide. »

L'affaire s'exécuta comme il avait été dit, et la nuit du 2 au 3 de septembre ils montèrent à cheval ; leur guide les précédait, escorté de quatre archers. On lui avait promis bon payement s'il faisait bien son devoir, mais en cas de tromperie, il y allait de sa vie; le Bon Chevalier l'avait ainsi ordonné parce que souvent les espions sont doubles et font tourner la perte où il leur plaît; mais celui-ci fit bien son devoir, car la nuit il mena la troupe environ dix milles. Au point du jour, ils arrivèrent à un grand château où il y avait une longue clôture de murailles. L'espion dit alors au Bon Chevalier : « Monseigneur, si le capitaine messire Luce de Malvezzi sort aujourd'hui de Trévise pour aller visiter votre camp, il faut de toute nécessité qu'il passe ici. Si bon vous semble

de vous cacher en ce logis où il ne demeure personne à cause de la guerre, vous le verrez passer et il ne pourra vous voir. » Cet avis plut à tous les capitaines; ils se mirent dans le château, et deux heures après environ, ils entendirent un grand bruit de chevaux.

Le Bon Chevalier avait fait monter dans un colombier un vieil archer de la compagnie, appelé Monart, fort expérimenté en guerre, afin qu'il vît quels gens passeraient et en quel nombre. Cet archer vit venir d'assez loin messire de Malvezzi, accompagné, à son jugement, de cent hommes d'armes, l'armet en tête, et d'environ deux cents Albanais que conduisait un capitaine nommé Scanderberg[1], tous bien montés, et ayant bonne contenance. Ils passèrent à un jet de boule du logis où étaient embusqués les Français; quand ils furent outre, Monart descendit tout joyeux et fit son rapport. Le Bon Chevalier ordonna de resangler les chevaux, et dit à ses compagnons : « Messeigneurs, il y a dix ans qu'il ne s'est présenté une si belle aventure; si nous sommes braves, ils sont deux fois plus que nous, mais ce n'est rien, rejoignons-les. — Allons, » dirent les autres. Quand tous furent remontés à cheval, on ouvrit la porte, et ils se mirent au grand trot à la poursuite de leurs ennemis; après avoir cheminé un mille, ils les aperçurent sur un beau grand chemin. Alors le Bon Chevalier dit au trompette : « Sonne, sonne, trompette, » et celui-ci obéit. Les capitaines vénitiens, qui n'auraient jamais pensé qu'il y eût des gens derrière eux, croyaient que c'était encore des leurs qui voulaient courir; toutefois ils s'arrêtèrent assez

1. Il ne faut pas le confondre avec le fameux héros Albanais, un des défenseurs de la chrétienté contre Mahomet II, Georges Castriot, dit Scanderberg, ou le chevalier blanc de Valachie.

longtemps pour voir que c'étaient des ennemis. Ils furent un peu surpris de se trouver enfermés entre le camp de l'empereur et cette troupe, et de n'avoir aucune issue pour s'échapper; mais ils se rassuraient sur le peu de gens qu'ils voyaient. Le capitaine Malvezzi donna à tous ses gens le commandement de bien faire, leur remontrant que des deux côtés du chemin il y avait de grands fossés qu'un homme d'armes, sans être très-bien monté, ne se serait hasardé de franchir, de peur d'y demeurer; ainsi il fallait combattre. Les trompettes commencèrent à sonner des deux côtés, et quand ils furent à la portée d'un jet d'arc, ils se mirent à courir les uns contre les autres, en criant d'un côté : « *Empire! Empire! France! France!* » et de l'autre : « *Marco! Marco!* » C'était un vrai plaisir de les entendre.

La première charge fut terrible; Bonnet d'un coup de lance perça de part en part un homme d'armes; chacun fit très-bien son devoir. Les Albanais s'écartèrent du grand chemin et abandonnèrent leur gendarmerie, croyant prendre les Français par derrière; le Bon Chevalier qui s'en aperçut dit au capitaine la Cropte: « Compagnon, gardez les derrières, que nous ne soyons pas enfermés; cela est important. » La Cropte fit, et quand les Albanais crurent approcher, ils furent si bien reçus et frottés qu'il en demeura une douzaine par terre et que les autres prirent la fuite. Le capitaine la Cropte ne les suivit guère, et retourna au gros de l'affaire; à son arrivée il trouva les Vénitiens en déroute, et chacun prenait son prisonnier. Messire Malvezzi, qui avait réussi à s'échapper en sautant hors du grand chemin, prit la fuite vers Trévise avec les vingt ou trente des mieux montés. Ils furent suivis quelque peu, mais on eût perdu sa peine,

car leurs chevaux allaient trop bien. Les poursuivants se retirèrent avec leurs prisonniers qui étaient en plus grand nombre que leurs gens, car ils en avaient bien pris cent soixante ou cent quatre-vingts ; ils leur ôtèrent leurs épées et leurs masses et les mirent au milieu d'eux ; ils arrivèrent ainsi à leur camp.

L'empereur se promenait en ce moment; quand il vit une grande poussière, il envoya savoir ce que c'était par un gentilhomme français de sa maison. Celui-ci revint aussitôt dire à l'empereur : « Sire, c'est Bayart et les capitaines la Clayette et la Cropte qui ont fait la plus belle rencontre qui se vit de cent ans, car ils ont plus de prisonniers qu'ils ne sont de gens, et ils ont gagné deux enseignes. » L'empereur fut très-joyeux; il s'approcha des Français auxquels il donna le bonsoir. Il loua chacun des capitaines en particulier, et dit au Bon Chevalier : « Seigneur de Bayart, mon frère, votre maître, est bien heureux d'avoir un serviteur tel que vous ; je donnerais volontiers cent mille florins de rente pour en avoir une douzaine de votre sorte. » Le Bon Chevalier répondit : « Sire, vous dites ce qu'il me plaît, et je vous remercie très-humblement des louanges que vous me donnez ; je vous avertis d'une chose c'est que, tant que mon maître sera votre allié, vous ne trouverez point de meilleur serviteur que moi. » L'empereur le remercia; et Bayart et ses compagnons prirent congé et s'en retournèrent à leurs logis.

Trois ou quatre jours après cette course, le Bon Chevalier fut averti par un de ses espions que le capitaine Scanderberg et les Albanais s'étaient retirés dans un château appelé Bassano, avec quelques autres arbalétriers conduits par le capitaine Rynaldo Contarini,

gentilhomme padouan ; que chaque jour ils couraient sur ceux qui venaient au camp et sur les lansquenets qui retournaient en Allemagne, avec le bétail qu'ils avaient pris sur leurs ennemis, en sorte que depuis deux ou trois jours ils en avaient défait plus de deux cents, et ils avaient recouvré plus de quatre ou cinq cents bœufs et vaches qu'ils avaient mis dans ce château de Bassano. L'espion dit encore à Bayart que s'il voulait se trouver un matin en un passage au pied d'une montagne au-dessous du château, il ne manquerait pas de les trouver. Le Bon Chevalier, que l'espion n'avait jamais trompé, résolut d'y aller sans en parler à personne; car il lui semblait bien qu'avec ses trente hommes d'armes, tous gens d'élite, il déferait facilement les ennemis qui n'étaient pas plus de deux cents chevau-légers en tout. Toutefois il avait encore avec lui huit ou dix gentilshommes qui étaient venus en sa compagnie au camp de l'empereur pour leur plaisir et pour l'amitié qu'ils lui portaient; ils n'étaient pas gens à se laisser vaincre en peu d'heures. Bayart leur conta son entreprise, pour savoir s'ils voulaient en être ; c'était leur vie et ils ne demandaient pas autre chose.

Un samedi de septembre, une heure avant le jour, tous montèrent à cheval et firent quinze milles tout d'une traite pour venir à un passage où l'espion les mena; mais ce fut en se dissimulant si bien qu'ils ne furent pas aperçus, et ils n'étaient qu'à une portée de canon de la porte du château. Ils s'embusquèrent en cet endroit, et bientôt ils entendirent sonner la trompette au château ; ce dont ils furent bien joyeux. Le Bon Chevalier demanda à son espion quel était, à son avis, le chemin que prendraient les Albanais ; l'espion répondit : « Quelque part

qu'ils veuillent aller, il faut nécessairement qu'ils passent un petit pont de bois qui est à un mille d'ici, et que deux cents hommes pourraient garder contre cinq cents. Quand ils auront passé ce pont vous enverrez quelques-uns de vos gens pour le garder de peur qu'ils ne retournent au château; je vous mènerai par le derrière de cette montagne à un passage que je connais; et vous ne pouvez manquer de les rencontrer dans la plaine entre cet endroit et le château de la reine de Chypre. — C'est un bon avis, dit le Bon Chevalier. Qui demeurera à ce pont? » Le seigneur de Bonnet dit: « Mon compagnon Mypont et moi le garderons, s'il vous plaît, avec quelques hommes que vous nous donnerez. — Je le veux bien, dit Bayard; Petit-Jean de la Vergne, six hommes d'armes et dix ou douze archers vous feront compagnie. » En devisant sur ce propos, ils aperçurent les Albanais et les arbalétriers qui descendaient du château; ils semblaient aller à des noces et espéraient sans doute faire un aussi beau butin que les deux jours précédents.

Quand ils furent passés, Bonnet alla droit au pont avec ses gens, et le Bon Chevalier, avec le reste de sa compagnie, marcha vers le passage où l'espion le mena; celui-ci le guida si bien qu'en moins d'une demi-heure il l'eut conduit dans une plaine où l'on aurait vu un homme à cheval de six milles. Bayard et ses compagnons aperçurent à la portée d'une longue couleuvrine leurs ennemis qui prenaient le chemin de Vicence où ils pensaient trouver leur proie. Le Bon Chevalier appela du Fay, son guidon, et lui dit: « Capitaine, prenez vingt de vos archers et allez à ces gens-là escarmoucher; quand ils vous verront en si petit nombre, ils vous chargeront, n'en doutez pas. Tournez bride alors, paraissant

effrayé et amenez-les ici ; je vous attendrai au pied de cette montagne et vous verrez beau jeu. » Du Fay ne se le fit pas dire deux fois : il connaissait assez le métier de la guerre. Il marcha jusqu'à ce qu'il fût aperçu des ennemis. Le capitaine Scanderberg, joyeux de cette rencontre, commença à marcher fièrement avec ses gens ; quand ils aperçurent les Français aux croix blanches, ils les chargèrent en criant : « *Marco ! Marco !* » Du Fay, qui savait sa leçon par cœur, fit l'effrayé et se mit en fuite. Il fut vivement poursuivi jusqu'à l'embuscade du Bon Chevalier qui, avec ses gens, l'arme en tête et l'épée au poing, fondit sur les ennemis, comme un lion, en s'écriant : « *France ! France! Empire! Empire!* » Dans cette première charge trente hommes furent renversés ; le premier assaut fut dur et âpre. Enfin les Albanais et les arbalétriers se mirent en fuite, au grand galop, croyant gagner Bassano. Les Français les poursuivent, mais leurs chevaux allaient trop bien, et le Bon Chevalier eût perdu sa proie sans le pont que gardait Bonnet. Celui-ci et Mypont son compagnon, avec leurs gens, barrèrent le passage aux ennemis ; le capitaine Scanderberg vit bien qu'il fallait combattre ou fuir à l'aventure ; il prit ce dernier parti et tous s'enfuirent à bride abattue ; cependant les Français jouèrent si bien de l'éperon qu'ils prirent soixante Albanais et trente arbalétriers avec deux capitaines.

Depuis six jours, un jeune gentilhomme du Dauphiné de la compagnie du Bon Chevalier, nommé Guigo Guiffrey, fils du seigneur de Boutières, avait été fait archer ; il n'avait pas plus de seize à dix-sept ans, mais il était de bonne race et avait un grand désir de suivre l'exemple de ses parents. Pendant le combat, il vit que

celui qui portait l'enseigne des arbalétriers de Rynaldo Contarini s'était jeté au delà d'un fossé et voulait se sauver. Ce jeune garçon voulant s'essayer, passa après lui ; avec sa demi-lance il lui donna un si grand coup qu'il la rompit et le renversa ; puis il mit la main à l'épée et lui cria : « Rends-toi, enseigne, ou je te tuerai. » L'enseigne, qui ne voulait pas encore mourir, se rendit et remit son enseigne au jeune enfant qui n'eût pas donné cette bonne fortune pour dix mille écus. Il le fit remonter sur son cheval et le mena directement où était le Bon Chevalier. Bayart faisait sonner la trompette pour la retraite. Bonnet vit venir de loin le jeune Boutières et dit : « Monseigneur, je vous prie, voyez Guigo, il a pris un prisonnier et une enseigne. » Le Bon Chevalier, quand il le vit, eut une grande joie et dit : « Comment, Boutières, avez-vous gagné cette enseigne et pris ce prisonnier ? — Oui, monseigneur, il a plu à Dieu ; cet homme a bien fait de se rendre, je l'aurais tué. » Toute la compagnie se mit à rire et le Bon Chevalier dit : « Boutières, mon ami, vous commencez bien ; Dieu veuille que vous continuiez ainsi[1]. »

Après ces propos, le Bon Chevalier dit à Bonnet, à Mypont, au capitaine Pierrepont, alors son lieutenant, et aux autres des plus considérables : « Messeigneurs, il faut que nous ayons ce château, car il y a gros butin dedans ; ce sera pour nos gens. — Ce serait bien fait, dirent les autres, mais il est fort et nous n'avons point

1. Ce qui arriva en effet, il mérita de devenir lieutenant des cent hommes d'armes que François I[er] donna à Bayart après la défense de Mézières ; plus tard lieutenant général du roi en Piémont, il décida, à la tête de l'avant-garde du duc d'Enghien, le succès de la bataille de Cérisoles. Le pronostic de Bayart semblait lui avoir porté bonheur, en doublant son courage.

d'artillerie. — Taisez-vous, dit-il, je l'aurai avant un quart d'heure. » Il fit appeler les capitaines Scanderberg et Rynaldo Contarini auxquels il dit : « Seigneurs, faites-moi rendre ce château à l'instant, car je sais que vous en avez le pouvoir ; si vous ne le faites je promets à Dieu de vous faire trancher la tête devant la porte tout à l'heure. » Ils répondirent qu'ils le feraient, s'il leur était possible ; en effet, un neveu de Scanderberg qui le gardait, le rendit aussitôt que son oncle lui eut parlé. Le Bon Chevalier y trouva plus de cinq cents bœufs et vaches, et quantité de butin ; le tout fut également partagé et chacun fut content. Le bétail fut conduit à Vicence pour être vendu. Ils trouvèrent aussi dans ce château de quoi repaître leurs chevaux, et eux-mêmes firent très-bonne chère.

Le Bon Chevalier fit asseoir à sa table les deux capitaines vénitiens, et comme ils achevaient de dîner, le petit Boutières entra ; il venait voir son capitaine et lui amenait son prisonnier qui était deux fois aussi grand que lui et avait trente ans. Quand le Bon Chevalier le vit, il se mit à rire, et dit aux capitaines vénitiens : « Messeigneurs, ce jeune garçon, qui était page il n'y a pas six jours, et n'aura pas de barbe avant trois ans, a pris votre enseigne ; c'est une grosse affaire ; car je ne sais comment vous faites, mais nous autres Français nous ne rendons pas volontiers nos enseignes, sinon à plus forts que nous. » L'enseigne vénitien eut honte et vit en cette occasion son honneur fort abaissé ; il dit en son langage : « Par ma foi ! monseigneur, je ne me suis pas rendu à celui qui m'a pris par peur de lui ; seul il n'était pas capable de me faire prisonnier, j'aurais bien échappé de ses mains, et de meilleur homme de guerre

que lui, mais je ne pouvais pas combattre toute votre troupe moi seul. » Le Bon Chevalier regarda Boutières et lui dit: « Entendez-vous ce que dit votre prisonnier, que vous n'êtes pas homme pour le prendre? » Le jeune enfant fut bien marri et tout courroucé, il répondit: « Monseigneur, je vous supplie de m'accorder ce que je vous demanderai. — Oui, vraiment, dit le Bon Chevalier, qu'est-ce? — C'est que je rendrai à mon prisonnier son cheval et ses armes; je monterai sur le mien et nous irons là-bas; si je puis le vaincre une seconde fois, il est sûr de mourir, j'en fais vœu à Dieu; s'il peut s'échapper, je lui donne sa rançon. » Jamais le Bon Chevalier ne fut plus aise d'entendre un tel propos; il dit tout haut: « Vraiment je vous l'accorde. » Mais le Vénitien ne voulut pas accepter l'offre; en sorte que le petit Boutières eut tout l'honneur.

Après le dîner, le Bon Chevalier et les Français montèrent à cheval et retournèrent au camp où ils emmenèrent leurs prisonniers. Il fut bruit de cette belle prise pendant plus de huit jours; l'empereur, tous les Allemands et les gentilshommes du Hainaut et de Bourgogne en donnèrent grande louange au Bon Chevalier; la Palice entendit raconter avec grand plaisir le tour du petit Boutières, et l'offre qu'il avait faite à son prisonnier. Il ne faut pas demander si l'on en rit par tout le camp. La Palice dit qu'il connaissait depuis longtemps la race de Boutières et que les gentilshommes de cette maison étaient tous braves.

Cependant un matin, l'empereur, accompagné de ses princes et seigneurs, alla voir la brèche et fut émerveillé; il se reprochait, vu le nombre de gens qu'il avait, de n'avoir pas fait donner plus tôt l'assaut, car il y

avait déjà trois jours que les canonniers ne tiraient qu' pierre perdue dans la ville, parce qu'à l'endroit où ils étaient il n'y avait plus de murailles. Quand il fu revenu à son logis, il appela son secrétaire français et lui fit écrire une lettre au seigneur de la Palice; elle était ainsi conçue : « Mon cousin, j'ai été ce matin voir la brèche de la ville que je trouve plus que raisonnable pour qui voudra faire son devoir. J'ai résolu d'y faire donner l'assaut aujourd'hui. Aussitôt que mon grand tambourin sonnera, vers midi, je vous prie de faire tenir prêts tous les gentilshommes français qui sont sous votre charge à mon service par commandement de mon frère le roi de France, pour aller à l'assaut avec mes gens de pied, et j'espère qu'avec l'aide de Dieu, nous l'emporterons. » Il envoya la lettre par le secrétaire à la Palice qui trouva assez étrange cette manière de procéder. Toutefois il dissimula et dit au secrétaire : « Je m'étonne que l'empereur n'ait pas demandé mes compagnons et moi pour délibérer plus sûrement sur cette affaire; vous lui direz que je vais les envoyer chercher et que je leur montrerai la lettre. Je crois qu'aucun ne se refusera à obéir à l'empereur dans tout ce qu'il commandera. »

Le secrétaire retourna faire son message, et la Palice demanda tous les capitaines français; ceux-ci se rendirent à son logis. Il était déjà bruit par tout le camp qu'on donnerait l'assaut à la ville vers midi. Vous eussiez vu alors une chose merveilleuse : tous les prêtres étaient retenus à poids d'or pour confesser, chacun voulant se mettre en bon état, et il y avait plusieurs gens d'armes qui leur donnaient leur bourse à garder.

Quand les capitaines français furent arrivés au logis du seigneur de la Palice, celui-ci leur dit : « Messeigneurs, il

faut dîner, car j'ai à vous dire quelque chose qui pourrait vous empêcher de faire bonne chère, si je vous le disais avant. » La Palice parlait ainsi pour rire ; il connaissait assez ses compagnons pour savoir qu'il n'y en avait aucun qui ne fût un Hector ou un Roland[1], surtout le Bon Chevalier qui durant toute sa vie ne s'étonna de rien de ce qu'il put voir ou entendre. Pendant le dîner ils ne firent que se réjouir.

Après le dîner on fit sortir tout le monde de la chambre, excepté les capitaines à qui la Palice communiqua la lettre de l'empereur ; il la lut deux fois pour qu'elle fût mieux entendue. Ils se regardèrent en riant, attendant que quelqu'un prît la parole. Le seigneur d'Ymbercourt

1. Hector, le plus vaillant des Troyens, fils de Priam et d'Hécube, et mari d'Andromaque, ses exploits et sa fin malheureuse remplissent *l'Iliade* d'Homère, presque à l'égal des exploits d'Achille. — Voir notre édition de l'*Iliade* et de *l'Odyssée abrégées*. — Le paladin Roland, guerrier de Charlemagne que la poésie et l'art ont rendu plus célèbre que l'histoire. Il mourut en 778, dans la retraite de Roncevaux en revenant d'Espagne. Un vieux poëte français, vers le neuvième siècle, a composé sur cet événement, en cinq chants et en vers de dix syllabes, un poëme appelé la *Chanson de Roland*, que les Normands chantaient en allant au combat d'Hastings (1066). Roland a depuis été chanté par les poètes italiens. Pulci, Boïardo et Arioste, qui lui a donné l'immortalité ; il vient d'être chez nous le sujet d'un opéra de M. Mermet. L'expédition d'Italie, où ce nom est si populaire, le remit à la vogue parmi nos chroniqueurs ; celui d'Hector devait sa vogue à la renaissance, et plus encore à un livre de l'époque qu'on trouve imprimé à Abbeville en 1487 : *le triomphe des Neufs preux* ou paladins de la renommée. Ces paladins étaient trois juifs : *Josué*, qualifié de roi, *David* et *Judas Machabée ;* trois païens : *Hector, Alexandre, Jules César ;* et trois chrétiens : *Charlemagne, Artaus* et *Godefroy de Bouillon*. On y ajoute souvent un dixième, *Bertrand du Guesclin*. M. F. de Pouy a donné un fac-simile de ces anciens et curieux spécimens de l'art, devenus rarissimes, dans la deuxième partie de ses *Recherches historiques et bibliographiques sur l'imprimerie et la librairie dans le département de la Somme,* 1847. *Le moyen âge et la Renaissance* de Lacroix et Séré (T. II), chap. *Romans*, donne encore d'autres gravures anciennes des *Neuf preux*.

dit : « Il ne faut pas tant songer ! Monseigneur de la Palice, mandez à l'empereur que nous sommes tous prêts ; je m'ennuie d'être aux champs, car les nuits sont froides, et les bons vins commencent à nous manquer. » Chacun rit de ce dernier propos. Tous les capitaines parlèrent avant le Bon Chevalier, et tous furent du même avis que le seigneur d'Ymbercourt. La Palice regarda Bayart et vit qu'il faisait semblant de se curer les dents, comme s'il n'avait rien entendu de ce que ses compagnons avaient proposé. Il lui dit en riant : « L'*Hercule de France*, qu'en dites-vous ? Ce n'est pas le moment de se curer les dents, il faut répondre promptement à l'empereur. » Le Bon Chevalier, qui toujours aimait à plaisanter, répondit en riant : « Si nous voulons tous suivre l'avis du seigneur d'Ymbercourt, nous n'avons qu'à aller droit à la brèche. Mais comme c'est un passe-temps assez fâcheux pour des hommes d'armes que d'aller à pied je m'excuserais fort volontiers. Toutefois, puisqu'il faut que je dise mon opinion, je la dirai. L'empereur vous mande en sa lettre de faire mettre tous les gentilshommes français à pied pour donner l'assaut avec ses lansquenets. Pour moi, quoique je n'aie guère de biens, en ce monde, pourtant je suis gentilhomme ; vous tous, messeigneurs, vous êtes de grande maison, comme beaucoup de nos gens d'armes. Si l'empereur pense que ce soit une chose raisonnable de mettre tant de noblesse en péril et hasard avec des piétons dont l'un est cordonnier, l'autre maréchal, l'autre boulanger, tous gens de métier, et qui n'ont pas leur honneur en si grande recommandation que des gentilshommes, pour moi, n'en déplaise à Sa Majesté, je trouve que c'est trop nous rabaisser [1]. Mon avis, monseigneur de la Palice, est

1. Les gens de métier d'Angleterre et de Flandre et les Suisses avaient

que vous répondiez à l'empereur que vous avez fait assembler vos capitaines selon sa volonté, qu'ils sont résolus à suivre ses ordres selon la charge qu'ils ont reçue du roi leur maître, mais qu'il sait assez que le roi n'a point de gens en ses ordonnances qui ne soient gentilshommes; que ce serait faire peu d'estime d'eux de les mêler avec des gens de pied qui sont de petite condition; il a nombre de comtes, seigneurs et gentilshommes d'Allemagne qu'il peut faire mettre à pied avec les gentilshommes de France; nous leur montrerons volontiers le chemin, et ses lansquenets viendront ensuite s'ils voient qu'il y fasse bon [1]. »

Quand le Bon Chevalier eut donné son opinion, personne ne répliqua; son conseil fut trouvé bon et raisonnable. Cette réponse fut portée à l'empereur qui la trouva très-honnête. Il fit aussitôt sonner ses trompettes et tam-

pourtant plus d'une fois montré à la noblesse que ceux de leur condition n'étaient pas tant à dédaigner. Déjà à la même époque un soldat de fortune, né en Biscaye dans la dernière classe du peuple, Pierre Navarre ou Pedro Navarro, s'était élevé au premier rang militaire par son habileté comme ingénieur, et notre infanterie française, composée de volontaires ou « aventuriers, » levée dans toutes les provinces, se voyait pour la première fois commandée par des capitaines de haute renommée ou de grande maison, le sire de Vandenesse, frère de la Palice, le cadet de Duras, d'une des plus nobles familles de Gascogne, et Bayart, qui, par ordre exprès du roi, avaient quitté leurs compagnies d'ordonnance pour mener les gens de pied. Depuis Louis XI on commençait avec raison à attacher de l'importance à la formation de notre infanterie nationale, à cette armée plébéienne « Souveraine chose aux batailles. »

1. Ce langage de Bayart rappelle une conduite semblable d'Agésilas rapportée dans Plutarque : Agésilas fit asseoir tous les alliés mâles ensemble, et de l'autre, les Lacédémoniens ; puis il fait crier aux potiers d'abord de se lever, ils se lèvent ; il fait crier ensuite la même chose aux forgerons, et successivement aux charpentiers, aux maçons, et à tous les autres artisans. Tous les alliés, a peu de chose près, se lèvent, et pas un Lacédémonien, vu qu'il leur était interdit d'exercer aucun art, d'apprendre aucun métier. Alors Agésilas : « Vous voyez, mes braves, dit-il en riant aux alliés, combien nous envoyons plus de soldats que vous. »

bourins pour assembler les princes, seigneurs et capitaines d'Allemagne, de Bourgogne et du Hainaut. Quand ils furent réunis, l'empereur leur déclara qu'il avait résolu d'aller dans une heure donner l'assaut à la ville; il en avait averti les seigneurs de France qui tous désiraient y faire leur devoir, mais demandaient que les gentilshommes d'Allemagne allassent avec eux, et offraient volontiers de se mettre en avant pour montrer le chemin. « C'est pourquoi, messeigneurs, ajouta-t-il, je vous prie tant que je puis de vouloir les y accompagner et de vous mettre à pied comme eux; j'espère qu'avec l'aide de Dieu, du premier assaut nous emporterons la place. » Quand l'empereur eut achevé de parler, il s'éleva soudainement parmi ses Allemands un grand bruit qui dura une demi-heure; enfin, l'un d'eux, chargé de répondre pour tous, dit qu'ils n'étaient point gens à se mettre à pied et à aller à une brèche, et que leur état était de combattre à cheval et en gentilshommes. L'empereur n'en put avoir d'autre réponse; mais quoiqu'elle ne fût pas selon son désir et ne lui plût guère, il ne dit que ces mots : « Bien, messeigneurs, il faudra donc aviser comment nous ferons pour le mieux. » Puis sur l'heure il appela un de ses gentilshommes, nommé Rogendorf, qui était la plupart du temps avec les Français, il lui dit : « Allez au logis de mon cousin le seigneur de la Palice, et recommandez-moi à lui et à tous messeigneurs les capitaines français que vous trouverez avec lui, et dites-leur que l'assaut ne se donnera pas aujourd'hui. » Rogendorf alla faire son message, et chacun alla se désarmer, les uns joyeux, les autres marris. Je ne sais comment cela se fit, ni qui en donna le conseil, mais la nuit même l'empereur s'en alla d'une traite à plus de quarante milles du camp.

# CHAPITRE III.

Humanité de Bayart au milieu de la guerre. — Bayart en garnison à Vérone. — Il tombe dans une embuscade du capitaine vénitien Manfroni. — Fait prisonnier il est délivré par son guidon du Fay. — Bayart rend la pareille à Manfroni. — Colère du capitaine vénitien. — L'espion Vicentin tend un piége à Bayart de concert avec Manfroni. — La trahison découverte retombe sur Manfroni. — Mort de l'espion. — Gaston de Foix, duc de Nemours, passe en Italie. — Son bon accueil à Bayart. — Mort et éloge du cardinal Georges d'Amboise. — Cruauté des lansquenets aux grottes de Louga. — Humanité de Bayart.

Cependant deux Allemands consentaient à donner l'assaut : le prince d'Anhalt et un de ses capitaines, nommé Jacob, qui chaque jour allait escarmoucher avec les Français ; mais ces deux Allemands ne pouvaient suffire à tout. L'empereur, après avoir quitté le camp, manda au seigneur Constantin, son lieutenant général, et au seigneur de la Palice de lever le siége le moins honteusement possible. Ce n'était pas chose facile, car il n'y avait pas équipage pour la moitié de l'artillerie. Les Français furent commandés pour l'escorte, jusqu'à ce que toutes les pièces fussent enlevées ; le prince d'Anhalt ne quitta pas l'artillerie tant que le transport dura. Malgré les sorties vigoureuses de la garnison de Padoue, le

siége fut levé sans perte d'un seul homme. Le plus grand mal qui arriva, fut que les lansquenets en se retirant, mirent le feu à leurs logis et partout où ils passaient. Pour sauver de l'incendie la maison qu'il avait habitée, le Bon Chevalier « auquel tels boutefeux ne plaisaient guère, » y fit demeurer sept ou huit de ses hommes d'armes[1] jusqu'à ce que les lansquenets fussent passés.

L'armée vint jusqu'à Vicence ; de là les Allemands s'en retournèrent en leur pays, excepté une garnison qui resta dans la ville avec le seigneur du Ru. Le seigneur de la Palice et tous ses compagnons se retirèrent dans le Milanais.

Le Bon Chevalier fut envoyé en garnison à Vérone, avec trois ou quatre cents hommes d'armes que le roi de France prêta à l'empereur. C'était au commencement de l'hiver, et il fallait que les soldats qui étaient dans la ville envoyassent au fourrage pour leurs chevaux, quelquefois bien loin; souvent il se perdait des valets et des chevaux, si bien qu'il fallut les faire accompagner par une escorte ; et il ne se passait guère de jours qu'on ne rencontrât les ennemis et qu'il n'y eût combat. Il y avait parmi les Vénitiens un capitaine fort gentil, galant et entreprenant, appelé Jean-Paul Manfroni, qui chaque jour faisait des courses jusqu'aux portes de Vérone. Le Bon Chevalier s'en fâcha et résolut, le premier jour que les fourrageurs iraient aux champs, de leur faire lui-même escorte, et d'user de quelque stratagème. Mais il ne le put faire si secrètement que le capitaine Manfroni n'en fût averti par un espion. C'est pourquoi le capitaine

1. Remarquons, à la gloire et à l'honneur de Bayart, qu'au milieu des horreurs de la guerre, il demeure toujours humain et miséricordieux, qualité rare dans les capitaines, surtout à cette époque.

résolut, quand il irait aux champs, de mener avec lui si bonne force que, s'il rencontrait le Bon Chevalier, il lui fît éprouver quelque désavantage.

Un matin les fourrageurs sortirent de Vérone et à leur suite trente ou quarante hommes d'armes et archers que conduisait le capitaine Pierrepont, lieutenant du Bon Chevalier, homme avisé. Bayart qui ne croyait point être découvert, s'était caché avec cent hommes d'armes dans un village sur le grand chemin, appelé Saint-Martin, à six milles de Vérone; il envoya quelques coureurs qui bientôt aperçurent leurs ennemis au nombre de cinq cents cavaliers environ, marchant vers ceux qui allaient en fourrage. Les coureurs vinrent faire leur rapport au Bon Chevalier qui en fut fort joyeux, et monta aussitôt à cheval avec la compagnie.

Le capitaine Manfroni, qui avait été averti de l'entreprise par l'espion, avait fait embusquer en un château voisin cinq ou six cents hommes de pied, piquiers et arquebusiers, et les avait instruits de ce qu'ils auraient à faire; il leur avait dit entre autres choses de ne sortir que quand ils le verraient fuir et les Français après lui; car il ferait semblant de se retirer, et par ce moyen on ne manquerait point de les envelopper et de les défaire. Le Bon Chevalier qui s'était mis aux champs, ne fit pas deux milles avant de voir ses ennemis à découvert. Il marcha droit à eux pour les charger, en criant: « *Empire et France!* » Ceux-ci firent quelque contenance de tenir bon, mais quand ils les virent approcher, ils commencèrent à se retirer le long d'un chemin et droit à leur embuscade qu'ils dépassèrent un peu; puis ils s'arrêtèrent tout court, en criant: « *Marco! Marco!* » et se mirent vaillamment en défense. Les gens de pied sortirent de leur

embuscade, et vinrent fondre sur les Français en tirant force arquebuses; le cheval du Bon Chevalier fut tué entre ses jambes, et il tomba si mal qu'un de ses pieds était pris dessous. Ses hommes d'armes, qui se seraient fait tuer plutôt que de le laisser là, arrivèrent en nombre; l'un d'eux, appelé Grantmont, mit pied à terre et sauva son capitaine de ce péril; mais quelques efforts qu'ils fissent, ils ne purent empêcher que tous deux ne demeurassent prisonniers des gens de pied qui voulaient les désarmer.

Le capitaine Pierrepont, qui était avec les fourrageurs, entendit le bruit, il y courut aussitôt au grand galop et arriva si à propos qu'il rencontra son capitaine et Grantmont en grand péril; déjà on les tirait hors des combattants pour les emmener prisonniers. Il ne faut pas demander s'il fut joyeux [1]; il frappa comme un lion sur ceux qui les tenaient et les obligea à abandonner leur prise et à se retirer vers leur troupe qui combattait avec furie contre le reste des Français. Le Bon Chevalier et Grantmont furent aussitôt remontés et allèrent droit au secours de leurs gens qui avaient beaucoup à souffrir : ils étaient assaillis devant et derrière; mais l'arrivée de Bayart et du capitaine Pierrepont les soulagea beaucoup. Toutefois la partie était mauvaise, car les Vénitiens étaient quatre contre un, et les arquebusiers faisaient beaucoup de mal aux Français. Le Bon Chevalier commença à dire au capitaine Pierrepont : « Capitaine, si nous ne gagnons le grand chemin, nous sommes perdus; une fois que nous y serons, nous nous retirerons en dépit d'eux, et Dieu aidant, nous n'aurons point de perte. — Je suis bien de

1. M. Terrebasse dit que ce Pierrepont ou Pierre du Pont était neveu de Bayart, fils de sa sœur, Marie du Terrail.

cet avis, dit Pierrepont. » Ils commencèrent à se retirer toujours en combattant, sur ce grand chemin où ils parvinrent, mais ce ne fut pas sans beaucoup souffrir. Néanmoins ils n'avaient point encore perdu de gens, et quarante ou cinquante hommes de pied et sept ou huit cavaliers des ennemis avaient été tués.

Quand le Bon Chevalier et les Français furent sur ce grand chemin qui menait à Vérone, ils se serrèrent et se mirent tout doucement en retraite ; de deux cents en deux cents pas, ils se retournaient sur leurs ennemis avec un tel entrain qu'ils faisaient merveilles. Mais ils avaient en flanc les gens de pied qui tiraient force coups d'arquebuses, de sorte que, à la dernière charge, le cheval du Bon Chevalier fut encore tué ; Bayart le sentant chanceler, se mit à pied, l'épée au poing et fit des merveilles de ses armes ; bientôt il fut enveloppé et mis en grand danger ; mais du Fay, son guidon, vint avec ses archers faire une charge, et enleva son capitaine à la troupe des Vénitiens et le remonta en dépit d'eux.

Déjà la nuit approchait, c'est pourquoi le Bon Chevalier ordonna qu'on ne chargeât plus, disant qu'il suffisait bien de se retirer avec tout l'honneur ; ce qu'ils firent jusqu'à Saint-Martin. Ils s'arrêtèrent au bout d'un pont qui était garni de barrières : le capitaine Manfroni vit bien qu'il ne pourrait plus leur porter dommage, et comme il craignait qu'il ne leur vînt du secours de Vérone, il fit sonner la retraite et retourna vers Saint-Boniface. Ses gens de pied marchaient devant lui, ils étaient très-fatigués de cette journée, car ils avaient combattu quatre ou cinq heures ; et ils voulurent séjourner en un village à quatre ou cinq milles de Saint-Boniface ; ce n'était point l'opinion du capitaine Manfroni qui s'en

retourna avec ses gens de cheval, désespéré d'avoir été si mal traité par un si petit nombre de gens. Le Bon Chevalier et ses gens se logèrent ce soir là au village de Saint-Martin, où ils firent grande chère de ce qu'ils avaient, en parlant de leur belle retraite : ils n'avaient perdu qu'un archer et quatre chevaux, et leurs ennemis en revanche avaient perdu bien plus de monde.

Sur ces entrefaites, un de leurs espions arriva, venant de Saint-Boniface ; il fut mené devant le Bon Chevalier qui lui demanda ce que faisaient les ennemis. Il répondit : « Rien autre chose; ils sont en grand nombre dans Saint-Boniface, et entre eux, ils font courir le bruit qu'ils auront bientôt Vérone, par le moyen des intelligences qu'ils ont dans cette place. Comme je voulais partir, le capitaine Manfroni est arrivé, bien échauffé et bien courroucé ; je lui ai entendu dire qu'il venait de la guerre, et qu'il avait trouvé des diables et non des hommes. En venant, je suis passé dans un village à quatre ou cinq milles d'ici où j'ai vu un grand nombre de leurs gens de pied qui y sont logés, et m'ont semblé bien las. » Alors le Bon Chevalier dit : « Je vous donne ma vie que ce sont leurs gens de pied que nous avons combattus aujourd'hui et qui n'ont pas voulu aller jusqu'à Saint-Boniface; si vous voulez ils sont à nous; la lune brille, faisons paître nos chevaux et vers trois ou quatre heures allons les réveiller. »

Cette proposition plut; on fit panser les chevaux le mieux qu'on put et après avoir établi le guet, chacun alla se reposer. Mais le Bon Chevalier qui voulait achever son entreprise, ne dormit guère; vers trois heures après minuit, sans faire de bruit, il monta à cheval avec ses gens et s'en vint droit à ce village où étaient demeurés

les gens de pied vénitiens. Ceux-ci étaient encore endormis comme des brutes, sans aucun guet, du moins s'il y en avait, il ne valait rien. Bayart et ses gens commencèrent à crier : « *Empire! Empire! France! France! à mort! à mort!* » A ce joyeux chant, les rustres s'éveillèrent et sortirent des maisons les uns après les autres, mais on les assommait comme des bêtes. Leur capitaine, accompagné de deux ou trois cents hommes, se jeta sur la place du village où il croyait pouvoir se fortifier, mais on ne lui en donna pas le loisir; il fut chargé par tant d'endroits que lui et tous ses gens furent rompus et défaits; trois seulement eurent la vie sauve, le capitaine et deux gentilshommes qui étaient frères; en les relâchant, on fit remettre en liberté deux gentilshommes français prisonniers de la seigneurie de Venise. Quand le Bon Chevalier eut achevé son entreprise, il ne voulut plus séjourner craignant un nouvel inconvénient; il se retira avec tous ses gens dans Vérone où il fut reçu avec joie; certainement les Vénitiens quand ils surent la perte de leurs gens, furent bien marris. Messire André Gritti, provéditeur[1] de la République, voulut blâmer le capitaine Manfroni de ce qu'il avait laissé ses gens de pied derrière; mais il s'excusa très-bien en disant qu'il ne lui avait pas été possible de les tirer du village où ils avaient été défaits; qu'il les avait avertis de l'inconvénient, mais n'avait jamais pu leur faire entendre raison. Toutefois il pensa bien en lui-même se venger sous peu de jours.

Sept ou huit jours après cette belle course, le capitaine Manfroni, désolé d'avoir été si complétement battu et repoussé, et d'avoir vu ses gens morts ou perdus sans avoir fait le moindre dommage à ses ennemis, réfléchit

1. Haut fonctionnaire vénitien.

au moyen de se venger de quelque manière que ce fût. Il avait un espion qui allait et venait souvent de Vérone à Saint-Boniface et lui servait ainsi qu'au Bon Chevalier, donnant à entendre à chacun d'eux qu'il ne cherchait qu'à leur rendre service. Un jour le capitaine Manfroni, après avoir un peu réfléchi à ce qu'il voulait entreprendre, dit à cet espion : « Il faut que tu ailles à Vérone pour donner à entendre au capitaine Bayart que la seigneurie de Venise a écrit au provéditeur de m'envoyer à Legnago, pour garder cette place, parce que le capitaine qui y commande est envoyé dans le Levant, avec des galères; ajoute que tu sais sûrement que je partirai demain au point du jour avec trois cents chevaux et que je n'emmène point de gens de pied. Je suis assuré qu'il a le cœur si haut qu'il ne me laissera jamais passer sans me venir combattre; et s'il y vient, j'espère qu'il ne s'en retournera point, car il sera mort ou pris, parce que je mènerai deux cents hommes d'armes et deux mille hommes de pied que je mettrai en embuscade à Isola della Scala; c'est à cet endroit, s'il se présente, que je veux le rencontrer; je t'avertis que si tu sais bien faire ta commission je te donnerai cent ducats d'or. »

Chacun sait que les espions sont fils de dame Avarice. Celui-ci se rendit aussitôt à Vérone, droit au logis du Bon Chevalier; il était assez connu de tous les serviteurs qui le croyaient certainement tout entier au service de leur maître. Ils le lui amenèrent, comme il achevait de souper; dès que Bayart le vit, il lui fit très-bon accueil et lui dit : « Vicentin, sois le bien venu, tu ne viens pas sans cause; quelles nouvelles? » L'espion répondit : « Très-bonnes, Monseigneur, Dieu merci ! » Le Bon Chevalier se leva aussitôt de table et le tira à part pour savoir

ce que c'était. Vicentin lui conta de point en point le fait, et le lui fit trouver si bon que jamais homme ne fut si joyeux. Il donna l'ordre de mener souper Vicentin et de lui faire faire bonne chère; puis il fit venir à part le capitaine Pierrepont, le capitaine la Varenne, qui portait son enseigne, du Fay et un capitaine de Bourgogne qui ce soir soupait avec lui et qu'on nommait monseigneur de Sucker, et il leur raconta ce que l'espion lui avait dit, ajoutant que s'ils se voulaient montrer bons compagnons, le voyage du capitaine Manfroni ne s'achèverait pas sans combat; mais qu'il fallait se décider promptement.

Chacun approuva, et il fut aussitôt conclu qu'on partirait au point du jour avec deux cents hommes d'armes; on mit dans l'entreprise le seigneur de Conti qui fut averti de se tenir prêt comme les autres et ne se fit guère prier: c'était un très-brave chevalier. Tout étant convenu, chacun s'en retourna à son logis afin de se préparer pour le matin, et notamment le capitaine Sucker dont la demeure était fort éloignée; circonstance qui fut favorable: en s'en retournant, il vit l'espion qui était venu parler au capitaine Bayart, sortant de la maison d'un gentilhomme de Vérone, nommé Volteggio, qu'on estimait être très-mauvais partisan de l'empereur, et au contraire ami des Vénitiens; le capitaine Sucker soupçonna une trahison. Il prit l'espion au collet et lui demanda d'où il venait. Ce dernier ne sut répondre et changea de couleur; le capitaine Sucker fut de plus en plus affermi dans ses soupçons, et de suite sans lâcher l'espion, il retourna droit au logis où il venait de souper.

A son arrivée il trouva le Bon Chevalier prêt à se mettre au lit; toutefois Bayart prit une robe de nuit et

tous deux s'assirent seuls devant le feu, pendant que l'espion restait sous bonne garde. Le capitaine déclara alors au Bon Chevalier la cause de son soudain retour; Bayart conçut les mêmes soupçons que le capitaine et fit venir l'espion auquel il demanda ce qu'il était allé faire au logis de Volteggio. L'espion répondit d'abord qu'il était allé voir un de ses parents qui y logeait; puis il tint un autre propos, et enfin se contredit cinq ou six fois. On apporta des grésillons, instruments en fer, dans lesquels on lui mit les deux pouces pour le faire parler d'une autre sorte.

Le Bon Chevalier lui dit: « Vicentin, dites la vérité sans rien céler; je vous promets, en foi de vrai gentilhomme, que, quelque chose qu'il y ait, je ne vous ferai faire nul mal, quand même il s'agirait d'un complot contre ma vie: mais au contraire, si je vous trouve en mensonge, je vous ferai pendre et étrangler demain au point du jour. »

L'espion vit qu'il était pris; il se jeta à deux genoux demandant miséricorde, elle lui fut promise: alors il commença à conter de point en point la trahison et comment le capitaine Manfroni avait mis en embuscade à Isola della Scala deux cents hommes d'armes et deux mille hommes de pied pour défaire le Bon Chevalier; qu'il venait du logis de messire Volteggio pour l'avertir de l'entreprise et aussi pour l'aviser comment il pourrait trouver moyen, par quelque nuit, de livrer une des portes de la ville au provéditeur, messire André Gritti; il ajouta encore plusieurs autres choses et déclara que messire Volteggio avait dit qu'il ne se mêlerait jamais d'une telle trahison, que puisqu'il était sujet de l'empereur, il y voulait vivre et mourir. Quand l'espion eut fini de parler, le Bon Che-

valier lui dit : « Vicentin, j'ai mal employé les écus que je vous ai donnés ; dans votre corps repose le cœur d'un lâche et méchant homme. Du reste je vous ai toujours considéré comme tel ; vous avez bien mérité la mort, mais puisque je vous ai promis ma foi, vous n'aurez aucun mal et je vous ferai mettre hors de la ville ; mais rappelez-vous que tant que j'y serai, on ne devra vous y voir, car personne ne pourra s'opposer à ce que je vous fasse pendre et étrangler. » L'espion fut emmené et enfermé dans une chambre jusqu'à nouvel ordre.

Le Bon Chevalier dit au capitaine Sucker : « Mon ami, que ferons-nous à ce capitaine Manfroni, qui croit nous prendre par ruse? Il faut lui donner une leçon, et si vous voulez faire ce que je vous dirai, nous ferons une des plus belles choses qu'on ait vues depuis cent ans. » Sucker répondit : « Monseigneur, commandez, et vous serez obéi. — Allez donc à l'instant, dit Bayart, au logis du prince d'Anhalt et me recommandez humblement à sa bonne grâce ; déclarez-lui cette affaire en détail et faites si bien qu'il soit d'accord de nous fournir, demain au matin, deux mille de ses lansquenets que nous mènerons avec nous de bon pas, et que nous laisserons quelque part en embuscade, où, avant la fin du combat, vous verrez merveilles, sinon, vous vous en prendrez à moi. »

Le capitaine Sucker partit aussitôt et alla droit au logis du prince qui déjà dormait ; il le fit éveiller, et lui raconta toute l'aventure. Le brave prince n'aimait rien tant que la guerre, et parmi tous les autres gentilshommes, il avait pris un tel amour pour le Bon Chevalier à cause de sa prouesse, qu'un refus de sa part eût été bien étrange ; il dit qu'il était fâché de n'avoir pas connu plus tôt cette entreprise, lui-même y serait allé ; mais

que le Bon Chevalier pouvait disposer de ses gens mieux que lui-même, et sur l'heure il envoya son secrétaire avertir quatre ou cinq capitaines, qui furent prêts au point du jour, aussitôt que les gens d'armes de France, qui l'avaient su dès le soir ; ils se trouvèrent à la porte en même temps que ces derniers, ce dont fut bien étonné le seigneur de Conti, car on ne lui avait rien mandé de ce qui s'était passé la veille. Il demanda au Bon Chevalier l'explication ; Bayart la lui donna tout au long. « Sur ma foi, dit le seigneur de Conti, si Dieu veut, nous ferons aujourd'hui de belle besogne. » La porte ouverte, on se mit en chemin vers Isola della Scala. Le Bon Chevalier dit à Sucker : « Il faut que vous et les lansquenets demeuriez en embuscade à Zevio (c'était un petit village à deux milles d'Isola), et n'en prenez pas souci, car je vous attirerai nos ennemis jusqu'à votre nez ; et par suite aujourd'hui vous aurez assez d'honneur, si vous êtes brave compagnon. » Il fut fait comme il avait été dit : arrivés au village, les lansquenets se mirent en embuscade, et le Bon Chevalier, le seigneur de Conti, et leur troupe se dirigèrent vers Isola, feignant de ne pas savoir l'embuscade.

Ceci se passait en une belle plaine, où de tous côtés on voit assez loin. On vit paraître le capitaine Manfroni, avec plusieurs chevau-légers. Le Bon Chevalier envoya son guidon du Fay, avec quelques archers pour engager le combat; et lui marchait après de bon pas avec quelques gens d'armes. Il n'alla guère loin et vit bientôt sortir de la ville d'Isola les gens de pied de la Seigneurie et une troupe d'hommes d'armes. Il fit un peu l'étonné et dit au trompette de sonner à l'étendard ; à ce son, du Fay, selon ses instructions, se retira avec sa grosse

troupe qui se serra très-bien, feignant de se retirer droit à Vérone, et gagnant au petit pas le village où étaient les lansquenets; déjà un archer avait été dire au capitaine Sucker de sortir en bataille. La gendarmerie de la Seigneurie, qui avait à ses ailes la troupe de gens de pied, chargeait menu et souvent les Français, et faisait un tel bruit qu'on n'eût pas entendu Dieu tonner, tous pensant que ce qu'ils voyaient ne pouvait leur échapper. Les Français ne se déroutaient point et combattaient sagement, de façon qu'ils arrivèrent à un jet d'arc de Zevio, et ils aperçurent les lansquenets qui s'avançaient d'un bon pas, tous serrés, et venaient se découvrir aux Vénitiens, qui furent bien étonnés.

Le Bon Chevalier dit alors: « Messeigneurs, il est temps de charger, » ce que chacun fit; ils tombèrent sur les Vénitiens qui se montrèrent gens courageux. Toutefois, il en fut couché beaucoup par terre; leurs gens de pied ne pouvaient fuir, car ils étaient trop loin de tout asile; ils furent pareillement chargés par les lansquenets et ne purent en supporter le choc; ils furent rompus, renversés, et tous mis en pièces sans qu'on fît un prisonnier. Le capitaine Manfroni qui faisait très-bien son devoir, vit tout ce désastre de ses yeux; toutefois, il reconnut que, s'il ne battait en retraite, il serait mort ou pris. Il commença à se retirer au grand galop vers Saint-Boniface, et il avait du chemin à faire. Il fut assez bien suivi, mais le Bon Chevalier fit sonner la retraite, toute la troupe repartit, et ce fut avec gros gain de prisonniers et de chevaux.

Telle fut cette belle entreprise qui fit grand honneur au Bon Chevalier, et dont il reçut grande louange. De retour à son logis, il envoya chercher l'espion, auquel

il dit : « Vicentin, suivant ma promesse, tu t'en iras au camp des Vénitiens, et demanderas au capitaine Manfroni, si le capitaine Bayart est aussi subtil que lui en guerre ; et tu lui diras que, quand il voudra, il le trouvera aux mêmes conditions aux champs. » Il commanda à deux de ses archers de le conduire hors de la ville.

L'espion s'en alla droit à Saint-Boniface ; le seigneur Manfroni, l'ayant aperçu, le fit pendre et étrangler, disant qu'il l'avait trahi ; il ne put s'en tirer, quelque excuse qu'il donnât.

Sur le commencement de l'année 1510, après Pâques[1], le duc de Nemours[2] prit congé du roi de France, Louis XII, son oncle ; cette histoire fera ample mention de ce prince, dont la vie fut si courte ; mais ses actions méritent d'être racontées. Le duc de Nemours passa en Italie, en compagnie de Louis d'Ars, hardi et vertueux chevalier ; à leur arrivée, ils furent reçus, chacun selon sa qualité, avec tous les honneurs possibles, par le seigneur de Chaumont, grand-maître de France et gouverneur de Milan, par tous les capitaines qui se trouvaient en Italie, et surtout par le Bon Chevalier que le duc de Nemours et son premier capitaine, Louis d'Ars, aimaient beaucoup. Avec eux venait le cousin de Bayart, Aleman du Molard, qui amenait deux mille aventuriers recrutés en Dauphiné[3].

1. On sait que jusqu'à Charles IX l'année commençait à Pâques.

2. Gaston de Foix, fils de Marie d'Orléans, sœur de Louis XII, et de Jean de Foix, vicomte de Narbonne ; il succéda à son père dans le gouvernement du Dauphiné, et prit le titre de duc de Nemours, rétabli en sa faveur après la mort du duc de ce nom, de la maison d'Armagnac, tué à la défaite de Cérignoles.

3. C'était notre première infanterie régulière, et Louis l'avait levée pour affranchir son royaume du tribut onéreux qu'il payait aux Suisses ; la bande de du Molard devait être payée et entretenue sous les drapeaux, en




Georges d'Amboise sur son tombeau, à Rouen. (Musée de Versailles.

Le grand-maître de Chaumont alla mettre le siége devant Legnago que les Vénitiens tenaient encore, et pour leur enlever tout secours d'hommes et de vivres on y envoya le seigneur d'Alègre avec cinq cents hommes d'armes et quatre ou cinq mille lansquenets qui étaient sous le commandement du brave seigneur d'Anhalt à Vicence, et que commandait en second ce capitaine Jacob, qui depuis passa au service du roi de France. Cette place de Legnago se fit fort battre; du reste, il y avait bonne artillerie, notamment celle du duc de Ferrare qui entre autres avait une couleuvrine de vingt pieds de long que les aventuriers nommaient *le grand diable*. Enfin, la ville et le château furent pris, et tous ceux qui étaient dedans, ou la plupart, furent mis à mort.

Pendant ce siége de Legnago, le seigneur de Chaumont reçut la nouvelle de la mort de son oncle, le légat d'Amboise; ce fut pour lui une grande perte, car il lui devait tous les honneurs dont il jouissait. Le légat d'Amboise, qui gouvernait le roi Louis XII et tout le royaume, avait fait avoir de grands biens à tous ceux de sa maison, tant dans l'Église qu'ailleurs. C'était en son temps un très-sage prélat et un homme de bien; il n'avait jamais voulu avoir qu'un bénéfice : à sa mort, il était seulement archevêque de Rouen; il en eût possédé assez d'autres s'il eût voulu. Cette triste mort frappa au cœur le seigneur de Chaumont, car il ne vécut pas longtemps après; cependant il ne laissa pas voir sa tristesse à ceux qui l'entouraient, et n'en continua pas moins à conduire bien et sagement les affaires de son maître.

Lorsque les troupes, qui avaient assiégé et pris Le-

paix comme en guerre; auparavant les autres corps d'infanterie « rustres, gens de sac et de corde, » étaient licenciés à la fin de chaque campagne.

gnago, se retirèrent, il se passa une triste affaire près d'un village appelé Lougare. Plus de deux mille personnes, tant hommes que femmes, et des plus considérables du pays, s'étaient réfugiées, à cause de la guerre, dans une grotte de l'espace d'un mille au plus, située sous une montagne ; ces personnes avaient emporté beaucoup de vivres et quelques munitions de guerre avec des arquebuses pour en défendre l'entrée qui était imprenable, car il n'y pouvait passer qu'un homme de front. Les aventuriers qui ont l'habitude du pillage, vinrent jusqu'à l'entrée de cette grotte que les Italiens appellent la grotte de Lougare ou de Mousano, et comme ils voulaient y entrer, on les pria doucement de n'en rien faire, ajoutant qu'ils n'avaient rien à y gagner, parce que ceux qui s'y étaient réfugiés avaient laissé leurs biens à la maison. Ces coquins n'eurent aucun égard à cette prière, et s'efforcèrent d'entrer ; on ne le leur permit pas et on tira quelques coups d'arquebuse qui en firent tomber deux sur place. Les autres allèrent chercher leurs compagnons qui, plus prêts à mal faire qu'autrement, résolurent d'entrer de force. Quand ils furent arrivés, ils virent bien que la force ne leur servirait à rien. Alors ils imaginèrent un acte d'une grande lâcheté et d'une grande méchanceté ; ils amoncelèrent devant l'entrée une grande quantité de bois, de paille et de foin, et y mirent le feu ; la grotte fut en peu de temps remplie d'une horrible fumée ; et comme l'air ne pouvait y pénétrer que par cette ouverture, tous furent étouffés, sans avoir été atteints par le feu[1].

Quand on pénétra ensuite dans la grotte, on y trouva

1. On a peine à croire que ces barbaries se sont renouvelées de nos jours, et qu'elles ont été ordonnées par un officier français.

plusieurs hommes et plusieurs femmes qui, bien que morts, semblaient endormis : ce fut un horrible événement. Les aventuriers y firent un gros butin, mais le seigneur, grand-maître de Chaumont, et tous les capitaines en furent grandement irrités, surtout le Bon Chevalier sans peur et sans reproche, qui, pendant toute une journée, prit la peine de rechercher les coupables; il en saisit deux dont l'un n'avait pas d'oreilles, et l'autre n'en avait qu'une. Il fit une si bonne enquête sur leur vie qu'il les livra au prévôt du camp, lequel les fit conduire devant la grotte et pendre et étrangler par son bourreau ; le Bon Chevalier voulut être présent à cette exécution. A ce moment, on vit sortir de la cave, comme par miracle, un jeune garçon de l'âge de quinze ou seize ans qui, jaune de fumée, semblait plus mort que vif. Il fut amené devant Bayard qui lui demanda comment il s'était sauvé; il répondit que quand il avait vu la fumée si grande, il s'était retiré jusqu'au bout de la caverne où il disait qu'il existait une petite fente au-dessus de la montagne, par où il avait respiré l'air; il ajouta encore une triste chose, c'est que plusieurs gentilshommes et leurs femmes quand ils s'étaient aperçus qu'on allait mettre le feu, voulurent sortir, prévoyant bien qu'ils allaient mourir, mais d'autres qui étaient avec eux les en empêchèrent [1].

1. Bayart voulut que tout ce qu'on put sauver du pillage lui fut donné, comme au légitime héritier de tous ces malheureux.

# LIVRE IV.

## CHAPITRE I.

Le pape Jules II déclare la guerre au duc de Ferrare, allié de la France. — Bayart est envoyé à Ferrare. — Jules II s'établit à Saint-Félix et veut prendre la Mirandole. — Projet du Bon Chevalier. — Une bourrasque de neige l'empêche de réussir et sauve Jules II. — Prise de la Mirandole. — Jules II comme un soldat y entre par la brèche. — Le pape veut assiéger Ferrare. — Danger de la situation du duc. — Conseil sage et audacieux de Bayart. — Brillant combat de Bastia, un des beaux faits d'armes de Bayart. — Triste chapitre des mœurs italiennes au XVIe siècle. — Conduite honorable de Bayart dans cette affaire.

Sur ces entrefaites, on apprit que le pape Jules II était révolté et allait faire la guerre au duc de Ferrare, qui était allié du roi de France. Le duc demanda par écrit du secours au roi qui voulut bien lui en donner, et lui fit envoyer, par le grand-maître, son lieutenant-général, les seigneurs de Montoison, de Fontrailles, du Lude et le Bon Chevalier avec trois ou quatre mille hommes de pied français, et huit cents Suisses qu'avait tirés du pays com-

me aventuriers un capitaine nommé Jacob Zemberg. A leur arrivée à Ferrare, ils furent fort bien reçus du duc, de la duchesse et de tous les habitants. Le grand-maître se retira avec le reste de son armée au duché de Milan, parce qu'il fut averti que les Suisses qui, peu auparavant, avaient quitté l'alliance du roi, son maître, y faisaient une descente et étaient déjà au pont de la Trébie. Il ne séjourna point à Milan, mais avec sa gendarmerie, les deux cents gentilshommes et quelques gens de pied, il alla attendre les Suisses dans la plaine de Galezas; il fit détruire tous les moulins et enlever tous les vivres qui pouvaient se trouver sur leur chemin; et l'on disait même qu'il avait fait empoisonner tous les vins de Galezas; arrivés en cet endroit, les Suisses en burent tant qu'ils purent, mais ils n'en éprouvèrent aucun mal; cependant les vivres leur manquant, il leur fallut retourner dans leur pays [1]. Des aventuriers allèrent à Galezas et voulurent boire le vin qu'on avait empoisonné pour les Suisses, mais deux cents en moururent.

Le pape Jules qui désirait beaucoup de recouvrer le duché de Ferrare, qu'il prétendait appartenir à l'Église, dressa une grosse armée en Bolonais, et s'en vint de journée en journée en un gros village, appelé Saint-Félix, entre la Concorde et la Mirandole. Le duc de Ferrare et tous les Français qui l'accompagnaient, étaient venus se loger à douze milles de Ferrare, entre deux bras du Pô,

1. Cette imputation de vins empoisonnés serait grave contre la mémoire de Chaumont. Du reste, un de nos grands historiens, M. Henri Martin l'a bien remarqué : dans les rapports internationaux, le seizième siècle fut plus barbare que le treizième ; le sentiment chrétien était sorti de la politique et le sentiment humain n'y était pas encore entré. Louis XII, si bon, appliquait souvent le vieux droit de la guerre dans toute sa férocité. — On croit généralement que Chaumont acheta la retraite des Suisses.

en un lieu dit l'Hospitalet; le duc y fit dresser un pont de bateaux où il mit une bonne garde, par là les ennemis étaient bien souvent escarmouchés. Le pape, arrivé à Saint-Félix, manda à la comtesse de la Mirandole qui était fille du seigneur Jean-Jacques de Trivulce et veuve alors, qu'elle voulût mettre sa ville de la Mirandole entre ses mains, parce que cette place lui était nécessaire pour son entreprise de Ferrare. La comtesse, qui avait le cœur de son père, était toute Française et savait très-bien que le roi de France favorisait et secourait le duc de Ferrare; elle n'eût pas livré cette place au péril de sa vie. Elle avait auprès d'elle son cousin germain, le comte Alexandre Trivulce; ensemble ils répondirent à celui qui était venu de la part du Saint-Père, que quand il lui plairait il pourrait bien s'en retourner et dire à son maître que pour quelque prix que ce fût, la comtesse de la Mirandole ne livrerait sa ville; que Dieu aidant, elle la saurait bien garder contre quiconque la lui voudrait ôter. Le pape fut grandement courroucé de cette réponse, et jura par saint Pierre et saint Paul qu'il aurait cette ville de gré ou de force; et il commanda à son neveu, le duc d'Urbin, capitaine-général de son armée, d'aller l'assiéger le lendemain. Le comte Alexandre Trivulce qui ne s'attendait pas à moins, envoya vers le duc de Ferrare et les capitaines français à l'Hospitalet. Il les fit prier de lui envoyer une centaine de braves compagnons et deux canonniers, parce qu'il n'avait pas assez de gens pour le moment et que de jour en jour il pensait être assiégé. La chose lui fut aisément accordée, car la possession de la Mirandole était très-importante pour le duc de Ferrare. Ce duc était un excellent prince, sage et vaillant à la guerre; il connaissait presque tous les arts libéraux, et plusieurs autres

métiers ; ainsi il s'entendait à fondre l'artillerie ; il possédait autant de canons que prince de son rang, en pratiquait très-bien la manœuvre, faisait les affûts et les boulets. Il envoya à la Mirandole les deux canonniers et les compagnons que demandaient les capitaines français ; avec eux allèrent deux jeunes gentilshommes, l'un du Dauphiné, appelé Montchenu, neveu de Montoison, et l'autre de la Beauce, appelé Chantemerle, neveu du seigneur du Lude. A leur départ, le Bon Chevalier sans peur et sans reproche leur dit : « Mes enfants, vous allez au service des dames ; montrez-vous braves compagnons pour acquérir leurs bonnes grâces, et faites parler de vous ; la place où vous allez est bonne et forte, et si elle est assiégée, vous aurez de l'honneur à la garder. » Le Bon Chevalier leur disait plusieurs autres joyeux propos afin de les exciter à bien faire ; et il monta lui-même à cheval avec sa compagnie pour leur faire escorte. Trois jours après leur arrivée, la ville fut assiégée, et l'artillerie, plantée sur le bord du fossé, commença à tirer fort et roide ; les assiégés, sans paraître effrayés, rendaient la pareille du mieux qu'ils pouvaient. Le Bon Chevalier, qui ne regardait jamais à l'argent pour savoir ce que faisaient ses ennemis, avait ses espions qui lui rapportaient souvent des nouvelles du camp du pape, lequel était encore à Saint-Félix ; il avait su par eux que le pape avait résolu d'aller au siége de la Mirandole ; il renvoya encore un espion à Saint-Félix pour savoir au juste quand le pape partirait. L'espion fit si bonne inquisition, qu'il sut que le pape irait le lendemain en son camp ; il vint en avertir le Bon Chevalier qui en fut bien aise, car il avait dressé un plan au moyen duquel il espérait prendre le pape et ses cardinaux.

Le Bon Chevalier s'en vint trouver le duc de Ferrare et le seigneur de Montoison, auxquels il dit : « Messeigneurs, je suis averti que demain matin le pape veut déloger de Saint-Félix pour aller à la Mirandole. Il y a six grands milles d'une place à l'autre. J'ai avisé une chose; si vous la trouvez bonne, on en parlera encore dans cent ans. A deux milles de Saint-Félix, il y a deux ou trois beaux châteaux depuis longtemps abandonnés ; j'ai résolu d'aller me loger dans l'un cette nuit avec cent hommes d'armes, sans pages ni valets, et demain, quand le pape délogera, je sortirai de mon embuscade ; je suis informé qu'il n'a que ses cardinaux, quelques évêques et protonotaires et cent chevaux de sa garde ; je ne puis manquer de le prendre, car l'alarme ne saurait être au camp avant que je me sauve, vu qu'il n'y a que dix milles d'ici là. Et dans le cas où je serais poursuivi, vous, messeigneurs, passerez le pont le matin avec tout le reste de la gendarmerie, et vous me viendrez attendre à quatre ou cinq milles d'ici pour me soutenir, si par aventure il m'arrivait malheur. » Ce plan fut trouvé excellent ; il ne restait qu'à l'exécuter. Bayart se logea avant le jour dans un château, sans avoir été découvert par homme ni femme. Le pape, qui était assez matineux, était déjà levé, et quand il vit le jour, il monta dans sa litière ; les clercs, les protonotaires et les officiers de toutes sortes étaient partis avant lui pour aller préparer le logis ; ils s'étaient mis en chemin, sans penser qu'il pût leur arriver malheur. Quand le Bon Chevalier les entendit, il ne tarda pas à sortir de son embuscade et vint charger sur ces gens qui, fort effrayés de l'alarme, s'en retournèrent à bride abattue, criant : « *Alarme ! alarme !* » Mais cela n'eût pas empêché le pape, ses cardinaux et ses évêques, d'être pris,

sans un hasard, qui fut très-bon pour le Saint-Père et fort malheureux pour Bayart. A peine le pape était-il à un jet de boule de Saint-Félix, qu'il neigea avec tant d'abondance et de violence que l'on ne se voyait pas. Le cardinal de Pavie lui dit : « Il n'est pas possible de voyager par ce temps. Il faut nécessairement retourner sans plus tarder. » Ce que le pape accorda, sans rien savoir de l'embuscade. Par malheur, comme le Bon Chevalier, qui chassait les fuyards à pointe d'éperons, arrivait à Saint-Félix, le pape ne faisait que rentrer dans le château. Les cris qu'il entendait l'effrayèrent tellement qu'il sortit sans secours de sa litière et aida à lever le pont; ce fut le fait d'un homme d'esprit, car s'il était seulement demeuré le temps qu'on mettrait à dire un *Pater noster*, il était pris. Ce fut le Bon Chevalier qui fut bien marri, car, bien qu'il sût que le château n'était guère fort et qu'en un quart d'heure on pourrait le prendre, il n'y avait point d'artillerie ; et d'un autre côté, il pensait bien qu'on avertirait aussitôt ceux du camp de la Mirandole qui pourraient lui faire éprouver un échec. Il reprit le chemin de Ferrare après avoir pris tant de prisonniers qu'il voulut, entre autres deux évêques *in partibus* ; il y avait aussi un grand nombre de mulets de charge que ses gens d'armes emmenèrent. Jamais homme ne fut plus triste que le Bon Chevalier, d'avoir manqué une si belle prise, quoique ce ne fût pas par sa faute. Quand il fut arrivé près du duc de Ferrare, du seigneur de Montoison et de ses autres compagnons qu'il trouva à six milles de leur pont pour le secourir s'il en eût eu besoin, il leur rendit compte de son insuccès, dont ils furent bien marris ; toutefois ils le réconfortèrent du mieux qu'ils purent. Ils l'emmenèrent, en devisant joyeusement et en causant

avec les prisonniers; pendant qu'ils faisaient route, il en renvoya la plupart à pied. Les deux évêques payèrent quelque légère rançon et s'en retournèrent.

Le pape demeura dans le château de Saint-Félix ; sa peur avait été si grande, qu'il eut la fièvre toute la journée; la nuit, il manda son neveu, le duc d'Urbin, qui vint le chercher avec quatre cents hommes d'armes et le mena au siége de la Mirandole. Le pape y resta jusqu'à ce qu'elle fût prise, ce qui n'arriva qu'au bout de trois semaines, et il ne l'aurait jamais eue sans la mauvaise saison. Il neigea pendant six jours et six nuits sans discontinuer, de sorte que la neige couvrait le camp de la hauteur d'un homme. Après la neige, il gela si fort que les fossés de la Mirandole avaient plus de deux grands pieds de glace, et qu'un canon qui y tomba de dessus le bord, avec son affût, ne put la rompre. L'artillerie du pape avait fait deux bonnes et grandes brèches. Ceux qui étaient dans la place n'espéraient aucunement voir lever le siége : le seigneur de Chaumont, grand-maître de France et gouverneur de Milan, avec le reste de l'armée du roi son maître, se tenait à Reggio qu'il faisait fortifier, craignant que le pape ne l'attaquât après la prise de la Mirandole. C'était une bonne précaution, car le pape avait une grosse armée, les Espagnols étant avec lui, ainsi que les Vénitiens, qui déjà étaient entrés dans son alliance. Le comte Alexandre et la comtesse tinrent conseil pour rendre la ville, avec promesse que tous auraient la vie sauve ; mais le pape voulait tout avoir à sa merci. Toutefois, la capitulation se traita par le moyen du duc d'Urbin, qui avait toujours le cœur français, car Louis XII l'avait nourri dans sa jeunesse; et sans lui le Saint-Père n'eût pas été si gracieux. Quand on apprit au

camp du duc de Ferrare la prise de la Mirandole, toute la compagnie en eut un grand déplaisir. Le duc, se doutant qu'il serait bientôt assiégé dans Ferrare, rompit son pont et se retira avec toute son armée en sa ville, résolu de la garder jusqu'à la mort.

Le pape ne daigna pas entrer dans la ville de la Mirandole par la porte ; il fit faire un pont sur le fossé et entra par une des brèches. Il s'y tint quelques jours, cherchant tous les moyens de porter dommage au duc de Ferrare. La Mirandole prise, le pape Jules II se décida à attaquer Ferrare. Pour affamer cette ville, seul moyen facile de la prendre, sur les conseils d'un capitaine vénitien, Jean Fort, il envoya une partie de ses forces attaquer la petite place de Bastia de Genivolo qui commandait le cours du Pô.

Le capitaine de la place en fit aussitôt prévenir le duc de Ferrare. Le Bon Chevalier prenait l'air à la porte de Ferrare, lorsqu'il vit, vers midi, un messager accourir haletant. On le lui amène.

« D'où venez-vous? — Monseigneur, je viens de Bastia, qui est assiégée par sept ou huit mille hommes ; le gouverneur m'envoie dire au duc que, s'il n'est secouru, il ne saurait tenir demain tout le jour, au cas où on lui donnerait l'assaut. — Comment, mon ami, la place est-elle si mauvaise? — Non, c'est une des meilleures d'Italie ; mais il ne s'y trouve que vingt-cinq hommes de guerre, qui ne peuvent la défendre contre une armée. — Venez donc, mon ami ; je vous mènerai vers le duc. »

Alphonse d'Este et le seigneur de Montoison, sur leurs mulets, étaient sur la place de la ville, devisant des affaires ; ils crurent d'abord que Bayart avait surpris quelque espion : « Vous aimeriez mieux être mort, lui

dit le seigneur de Montoison que de ne pas faire tous les jours quelque prise sur nos ennemis; combien vous payera ce prisonnier pour sa rançon? — Sur ma foi, dit Bayart, cet homme est des nôtres et apporte d'étranges nouvelles. »

Le duc prit la lettre du capitaine de Bastia. A mesure qu'il lisait, on le voyait blémir, changer de couleur, puis, à la dernière ligne, il haussa les épaules et dit tristement :

« Si je perds Bastia, je puis abandonner Ferrare! Or, je ne vois pas moyen de secourir Bastia dans les délais que fixe cette lettre. Il faut y arriver demain; c'est impossible.

— Et pourquoi? dit Montoison. — Parce qu'il y a vingt-cinq milles d'ici là; de plus, dans cette saison, il faut passer par un chemin où, sur une longueur d'un demi-mille, on ne peut défiler que un à un. Encore, si nos ennemis savaient ce passage, vingt hommes le garderaient contre dix mille; mais je crois qu'ils l'ignorent.

— Monseigneur, dit Bayart, voyant le duc aussi effrayé, quand il est question de petits intérêts, on fait aisément son sacrifice; mais quand il y va de la ruine, on doit lutter par tous les moyens possibles. Les ennemis sont devant Bastia et s'y croient bien en sûreté, parce que l'armée du pape étant à nos portes, ils pensent que nous n'oserions jamais sortir d'ici pour aller leur faire lever le siége. J'ai pensé à une chose qui sera fort aisée à exécuter, et si le malheur n'est pas trop contre nous, nous nous en tirerons à notre honneur. Vous avez en cette ville quatre ou cinq mille hommes de pied, compagnons aguerris. Prenons-en deux mille avec les huit cents Suisses du capitaine Jacob, et, à la nuit tombante, embarquons-les sur

le fleuve. Le Pô vous appartient encore jusqu'à Argenta. Ils iront nous attendre au passage dont vous parlez. S'ils y arrivent les premiers, ils s'en rendront maîtres, et la gendarmerie que nous avons ici marchera par terre toute la nuit. Nous aurons de bons guides et ferons en sorte d'y être au point du jour; ainsi nous opérerons tous notre jonction. Jamais nos ennemis ne se douteront de cette entreprise. Du passage que vous dites à Bastia, il n'y a que trois milles ou moins encore. Avant qu'ils se soient mis en ordre de combattre, nous irons les attaquer vertement, et le cœur me dit que nous les déferons !

— Par ma foi, monseigneur de Bayart, dit en souriant le duc, qui n'eût pas été plus joyeux si on lui eût donné cent mille écus, il ne vous est rien d'impossible ! Sur mon honneur, je vous promets que, si messeigneurs vos compagnons trouvent votre opinion bonne, je ne doute pas que nous ne fassions de nos ennemis ce que vous dites, et je les en supplie tant que je puis, ajouta-t-il en se tournant vers les capitaines français, et en soulevant son bonnet.

— Monseigneur, répondit Montoison, nous ferons ce que vous commanderez; car tel est l'ordre du roi notre maître. » Autant en dirent les seigneurs du Lude, le capitaine Fontrailles, et les capitaines des gens de pied qu'on envoya chercher se crurent transportés en paradis.

Aussitôt et secrètement — car la ville ne manquait pas de fort bons papalins, — on prépare des barques, et, le soir, on y place les gens de pied sous la conduite de mariniers habiles et sûrs. Les gens de cheval, le duc en personne, prennent en même temps le chemin de terre, et, bien conduits par leurs guides, malgré le mauvais

temps, marchent si bien qu'ils sont au rendez-vous une demi-heure avant le jour. Moins d'une demi-heure après arrivent les barques portant les gens de pied. On descend sur la rive et l'on va sans bruit au dangereux passage, un méchant pont jeté sur un canal assez profond, entre le Pô et Bastia, et où on ne pouvait passer qu'un homme de front. Le défilé ne dure pas moins d'une heure; il fait grand jour! Le duc, qui n'entendait point tirer l'artillerie, croyait que sa place était perdue.

Pendant qu'il parlait ainsi, on entend trois coups de canon de suite; lui et toute la compagnie en tressaillent d'allégresse; il n'y avait plus qu'un mille pour atteindre les ennemis.

« Messeigneurs, dit Bayart, j'ai toujours ouï dire que celui-là est fol qui n'estime pas son ennemi. Les nôtres sont près d'ici, et sont trois contre un. S'ils se doutaient de notre entreprise, ils nous donneraient de rude et longue besogne! car ils ont de l'artillerie et nous n'en avons point. De plus, j'ai appris que ce qui assiége Bastia est toute la fleur de l'armée du pape. Il s'agit de les prendre au dépourvu. Je suis d'avis que du Fay, mon guidon, qui s'entend à telles affaires, prenne, avec quinze ou vingt chevaux, le chemin par où l'ennemi est venu et l'attaque par derrière. Le capitaine Pierrepont sera à un jet d'arc, avec cent hommes d'armes pour lui prêter main forte, s'il est repoussé. Nous leur adjoindrons le capitaine Jacob Zemberg et ses Suisses. Pour nous, monseigneur, nous irons droit au siége et je vous précéderai pour faire aussi une alarme. Si celle de du Fay devance la mienne et qu'elle attire tous les ennemis de son côté, nous les enfermerons entre nous et lui; en cas contraire, ce sera à Pierrepont et aux Suisses de venir à nous. Éton-

nées, les troupes du pape ne sauront quel parti prendre, car elles nous croiront trois fois plus nombreux que nous ne sommes. Surtout qu'au moment de l'attaque tous nos clairons sonnent ensemble! » On ne pouvait trouver meilleur avis que celui du Bon Chevalier, qui était un vrai registre de batailles; aussi, à cause de cette grande expérience, se rendait-on à tout ce qu'il disait.

L'affaire se passa comme Bayart l'avait prévu; surprise de trois côtés à la fois, l'armée pontificale, après une heure d'un rude combat, fut taillée en pièces, perdit de quatre à cinq mille hommes de pied, plus de soixante hommes d'armes, trois cents chevaux, bagage et artillerie; nos soldats avaient peine à emmener leur butin. « Je ne sais, dit avec raison notre biographe, comment les chroniqueurs et les historiens n'ont pas parlé de ce beau combat de Bastia. Depuis cent ans, il n'avait pas été livré de bataille dans des circonstances plus difficiles [1]. » On comprend que les Français, et surtout Bayart, furent bien accueillis à Ferrare. La duchesse, qui n'était autre que la célèbre Lucrèce Borgia[2], tous les jours leur faisait

1. Ce combat nous rappelle, par son audace et la nécessité impérieuse où l'on se trouvait, la bataille du Métaure, gagnée par Claudius Néron sur Asdrubal, frère d'Annibal, qui venait à son secours. A part la longue marche que durent exécuter les soldats romains à travers l'Italie, l'action de Bayart, si peu connue, ne nous semble pas inférieure à cette grande journée justement célébrée par Tite-Live et par la postérité. Quand donc saurons-nous rendre justice aux nôtres, qui valent bien les Grecs et les Romains?

2. Rien de plus controversé que la conduite de cette fille célèbre du pape Alexandre VI, cette sœur de César Borgia. Suivant les uns, — et c'est le plus grand nombre, — ce fut un monstre de débauche; Arioste et plusieurs autres la comparent pour l'honnêteté de ses mœurs, à la Lucrèce romaine. Quoi qu'il en soit, elle était très-belle, dit notre chroniqueur, et parlait espagnol, grec, italien, français, latin, et composait en toutes ces langues.

festins et banquets, à la mode d'Italie. Peu de jours après cette gaillarde bataille, mourut d'une fièvre lente le brave comte de Montoison. Bayart lui succéda au commandement des troupes françaises.

Jules II, à la Mirandole, en apprenant la défaite de Bastia, fut désespéré et jura Dieu qu'il se vengerait. Il voulait aller en personne faire le siége de Ferrare, et son neveu le duc d'Urbin, qui eût bien voulu que lui et le roi de France fussent amis, avait toutes les peines à le calmer, en lui montrant les difficultés de son projet. Cent fois le jour il disait : « Ferrare, Ferrare, je t'aurai, par le corps de Dieu. » La force ne pouvant lui réussir, il voulut avoir recours à la ruse et pratiquer des intelligences dans la ville ; mais le duc et Bayart faisaient si bonne garde, qu'il n'entrait pas un espion qui ne fût empoigné ; on en pendit six ou sept. Quand le pape vit qu'il ne pouvait pas arriver à ses fins par ce moyen, il s'avisa d'une terrible chose, et essaya de gagner le duc de Ferrare.

Jules II avait à son service un gentilhomme du duché de Milan, grand faiseur de menées et de trahisons, qui s'appelait Augustin Guerlo, mais il cachait son nom. Un jour le pape le fit appeler : « Viens çà, lui dit-il, il faut que tu me rendes un service. Tu t'en iras à Ferrare trouver le duc ; tu lui diras que, s'il veut se débarrasser des Français et redevenir mon allié, je lui donnerai une de mes nièces pour son fils aîné, le tiendrai quitte de toutes querelles, et, de plus, le ferai gonfalonier et capitaine général de l'Église. Je ne lui demande qu'une chose, qu'il dise aux Français : « Je n'ai plus que faire de vous, retirez-vous ! » Ils ne sauraient, pour s'en aller, passer en

lieu du monde où je ne les aie à ma merci, et il n'en échappera pas un ! »

Messire Agostino, qui ne demandait que de pareilles commissions, se chargea de l'affaire.

Le duc écouta très-bien le messager pontifical, ne parut même pas éloigné d'accéder à ses propositions, quoiqu'il eût mieux aimé être mort de cent mille morts, le traita avec bonne grâce et lui fit faire bonne chère. Puis, il le pria de l'attendre dans une chambre du palais dont il prit la clef, et courut, accompagné d'un de ses gentilshommes, au logis du Bon Chevalier, auquel il conta toute l'affaire.

En entendant ce récit, Bayart se signa plusieurs fois; il ne pouvait penser que le pape eût la mauvaise pensée d'exécuter ce vilain projet.

« Rien n'est si vrai pourtant, lui dit Alphonse d'Este, et, si vous le voulez, je vous placerai dans un cabinet où vous entendrez tout de vos oreilles. Mais croyez que j'aimerais mieux être écartelé à quatre chevaux que de m'être seulement arrêté à la pensée de consentir à une si grande lâcheté. Je sais ce que je dois à la maison de France et n'oublie pas le secours que le roi m'a prêté en mon grand besoin.

— Monseigneur, répondit Bayart, il est inutile de vous défendre d'un pareil soupçon ; je vous connais assez. Sur mon âme, je tiens mes compagnons et moi autant en sûreté dans cette ville que si nous étions dans Paris. Je n'ai pas peur, Dieu merci, qu'aucun malheur ici nous arrive.

— Monseigneur de Bayart, reprit le duc, si nous faisions une chose ! Le pape veut user ici d'un méchant moyen, il faut lui rendre la pareille. Je m'en vais reparler à son homme et voir si je ne pourrai pas l'attirer à mon hameçon et faire qu'il nous serve à quelque bon tour.

— C'est bien dit, » répliqua le Bon Chevalier.

Alphonse, sans s'expliquer autrement, retourna en son palais, et alla droit à la chambre où il avait laissé messire Agostino. Le duc entama des propos indifférents, parla de mille choses, fit cent détours et ne vint au fait que quand il fut temps.

« Messire Agostino, dit-il alors, j'ai pensé toute cette matinée à la proposition du pape, et elle ne me sourit guère, pour deux raisons : l'une, c'est que jamais je ne dois me fier à lui ; il a dit tant de fois que, s'il me tenait, il me ferait mourir et que j'étais l'homme vivant qu'il haïssait le plus; je sais parfaitement encore qu'il ne désire rien tant en ce monde que de mettre la main sur cette ville et mes terres. Le moyen, je vous prie, de me croire en sûreté avec lui ? L'autre, si je dis à présent au seigneur de Bayart que je n'ai plus besoin de lui ni de ses compagnons, que pourra-t-il penser ? Il est une fois plus puissant que moi dans cette ville. Peut-être il me répondra : « Fort bien, je vais apprendre cela au roi mon maître ou à son lieutenant général en deçà des monts, lequel m'a ici envoyé, et, selon leur réponse, je verrai ce que j'aurai à faire. » Dans l'intervalle, il serait difficile que les Français ne connussent mon dessein. Alors, ainsi que de raison, ils m'abandonneraient comme un méchant, et je demeurerais entre deux selles..... assis par terre ; je n'ai pas besoin de cela ! Mais, messire Agostino, le pape est un terrible homme, vous le savez, colère et vindicatif au possible, et, si avant que vous soyez dans ses secrets, un de ces matins il vous jouera un mauvais tour, croyez-m'en. Il y a plus, qu'il vienne à mourir, qu'adviendra-t-il de ses serviteurs ? L'autre pape n'en gardera pas un. Ce service, d'ailleurs, quand on ne veut

pas être d'église, est un triste métier! Vous savez que j'ai du bien, et beaucoup, grâce à Notre-Seigneur; tenez, si vous voulez me rendre un bon office et m'aider à me défaire de mon ennemi, je vous récompenserai de telle sorte que toute votre vie vous serez à l'aise, et vous pouvez compter hardiment sur ma parole. »

Ce lâche avaricieux, en entendant parler le duc, sentit son cœur changer subitement: il répondit presque gagné:

« Sur mon âme, vous avez raison, monseigneur. Aussi bien y a-t-il plus de six ans que j'avais le désir d'être à votre service. Soyez certain qu'il n'y a homme, dans l'entourage du pape, qui puisse mieux que moi faire ce que vous demandez : la nuit, le jour, je suis auprès de lui et bien souvent c'est de ma main qu'il reçoit sa collation; il n'y a que nous deux quand il m'entretient de ses affaires intimes. Si vous voulez me bien traiter, avant huit jours il ne sera plus en vie, et je ne veux rien que je n'aie fait ce que je vous promets; mais aussi, monseigneur, je voudrais bien n'être pas moqué après !

— Non, dit le duc, non, sur mon honneur. »

Avant de se séparer, on conclut le marché: deux mille ducats comptant et cinq cents de rente. Cela fait, le duc, toujours aimable, laissa Agostino dans la chambre, et retourna vers Bayart qui était allé respirer un peu sur les remparts, et s'amusait à faire nettoyer une canonnière. Voyant venir le duc, il s'avança à sa rencontre et, le prenant par le bras, ils se promenèrent à l'écart :

« Monseigneur de Bayart, les choses ne se passent jamais autrement: les trompeurs, à la fin, sont toujours trompés. Vous avez bien entendu le vilain complot où le pape a voulu m'entraîner contre vous et les Fran-

çais qui sont ici, et vous savez qu'il m'a envoyé un homme à cet effet. Eh bien! j'ai si bien endoctriné cet homme, et si bien retourné, qu'il fera du pape ce que le pape voulait faire de vous: dans huit jours au plus tard Sa Sainteté aura cessé de vivre; il me l'a affirmé!

— Comment cela? dit Bayart. Cet homme a donc parlé à Dieu! — Ne vous inquiétez pas! reprit le duc, il en sera ainsi. »

De parole en parole, il en vint à donner le mot de l'affaire, et dit qu'Agostino s'était engagé à empoisonner le pape.

A ce récit, le Bon Chevalier se signa plus de dix fois, et, regardant le duc : « Hé! monseigneur, dit-il, je ne croirai jamais qu'un noble prince comme vous consente jamais à une si grande trahison, et, si je le savais, en vérité, je vous jure sur mon âme qu'avant qu'il fût nuit j'avertirais le pape; car je crois que Dieu ne pardonnerait jamais un forfait si horrible!

— Comment? Il a bien voulu en faire autant à vous et à moi; oubliez-vous que nous avons fait pendre sept ou huit de ses espions.

— Il n'importe! C'est le lieutenant de Dieu sur la terre, et le faire mourir de la sorte!... Jamais je n'y consentirai. »

Alphonse haussa les épaules et cracha par terre: « Par le corps-Dieu, monseigneur de Bayart, je voudrais n'avoir que cela à faire pour tuer tous mes ennemis. Mais, puisque vous ne le trouvez pas bon, les choses en resteront là, et, si Dieu n'y met ordre, nous nous en repentirons, vous et moi.

— A la grâce de Dieu! Mais, je vous en prie, monseigneur, livrez-moi donc le galant qui veut faire ce

chef-d'œuvre, et, si je ne le fais pas pendre avant une heure, que je le sois à sa place!

— Non pas, monseigneur de Bayart, je lui ai garanti sa sûreté personnelle; je vais le renvoyer. »

Messire Agostino, aussitôt congédié, retourna vers le pape. Ce qu'il lui rapporta, on l'ignore; mais il resta, comme par le passé, au service personnel du Saint-Père, jusqu'à ce que, pris comme espion par d'Aubigny à Brescia, on lui trancha la tête.

A quelque temps de là, le duc d'Urbin, toujours favorable aux Français, parvint à se débarrasser du cardinal de Pavie, son ennemi, et qui conseillait à Jules II la guerre. Ce favori mort, le duc amena le pape à quitter la Mirandole et à se retirer à Bologne.

---

## CHAPITRE II.

Gaston de Foix remplace Chaumont d'Amboise. — Les affaires de la France se rétablissent en Italie.—Bayart préside à un duel entre deux Espagnols. — Misère des Français au service de Maximilien, en Tyrol. — Prouesses de Bayart. — Une soirée à la Mirandole. — Un astrologue italien. — Prédictions faites à la Palice, à Bayart et sur Gaston de Foix. — La guerre d'Italie devient « un vrai jeu de barres. » — Brescia reprise par les Vénitiens est assiégée par les Français. — Dévouement de Bayart. — Il est blessé dangereusement à l'assaut de Brescia. — Ses aventures dans une famille de cette ville. — Sa générosité habituelle se montre encore à l'égard de cette famille. — Adieux touchants de la dame et de ses deux filles.

[Sur ces entrefaites, l'incapable Chaumont d'Amboise mourut, à trente-huit ans, et fut heureusement remplacé par Trivulce et par Gaston de Foix. Sous leur habile direction, les affaires se rétablirent : le pape et les Vénitiens durent abandonner le duché de Ferrare, en abandonnant à nos soldats un immense butin ; ce jour-là, il y avait tel Français qui, à lui seul, menait cinq à six hommes prisonniers ; un nommé la Baume, qui avait une jambe de bois, à lui seul conduisait trois hommes d'armes liés ensemble. Bayart, comme toujours, eut grande part à l'affaire, menant les premiers coureurs.



**Gaston de Foix.**

**Par Ph. de Champagne (anc. collect. de Richelieu). Musée de Versailles.**

Aussi le soir, au souper, Trivulce dit qu' « après Dieu, le seigneur Bayart devait avoir l'honneur de la victoire, » et Lucrèce accorda à Gaston de Foix la faveur de porter ses couleurs mi-parties gris et noir, et de se déclarer son chevalier.

Parmi les divertissements, on eut le passe-temps d'un combat à outrance entre deux Espagnols, le capitaine Santa-Cruz et le seigneur Azevedo. Pour honorer Bayart, le duc de France « l'ordonna maître et garde du camp, comme l'homme qui le mieux s'entendait en de telles affaires. » Mais la guerre succédait promptement aux fêtes : Maximilien, pour arracher son Tyrol aux Vénitiens, réclama encore le secours de la France, et Louis XII lui accorda la Palice avec douze cents hommes d'armes et huit cents hommes de pied. Bayart fut encore de la partie. Il avait sous sa charge cent hommes d'armes, dont le roi de France avait fait don au duc Antoine de Lorraine, à condition que le Bon Chevalier les conduirait comme son lieutenant, et le prince ne demandait pas mieux, car en tout le monde n'eût pu en avoir un meilleur. Faute des choses nécessaires, l'expédition fut malheureuse : les équipages, les convois, les vivres promis par l'empereur ne vinrent pas, et l'armée de la Palice attendait sur la Piave. « Jamais pauvres gens de guerre n'eurent tant de mal ; ils furent même six jours sans manger pain ni boire vin. » Pour se dédommager, les Grisons, à la solde de la France, mangèrent force raisins. La dyssenterie les emporta ; de deux mille cinq cents qu'ils étaient à leur départ, deux seulement, le capitaine et l'enseigne rentrèrent dans leur pays.

Pendant ce temps Bayart, avec quelques autres, était allé faire une pointe hardie jusqu'à Gradeska et Goritz,

dont ils s'emparèrent pour les impériaux. Peu après leur retour, la Palice reçut l'ordre de ramener les débris de son armée dans le duché de Milan où, vers Noël 1511, était descendue une troupe de Suisses. Ne pouvant réunir que peu de ses forces dispersées dans diverses garnisons, le jeune Gaston de Nemours se contenta d'escarmoucher contre ces « vachers, » comme les appelait Louis XII. Comme à l'ordinaire, Bayart se signala dans ces rencontres et, en une seule fois, en tua cinq cents. Cet échec et le manque de vivres décidèrent les Suisses à abandonner le pape, qui les avait appelés ; ils rentrèrent dans leur pays en pillant tout sur leur passage.]

Délivrés d'un côté, les Français durent courir vers Bologne que menaçaient à la fois le pape, Venise et l'Espagne. Sur la route, on s'arrêta deux jours chez le comte Albert de la Mirandole, cousin du fameux Pic de la Mirandole. Le soir, à souper, on parla d'un astrologue ou devin de la ville : c'était merveilles ce qu'il disait des choses passées sans en avoir jamais eu connaissance, et, ce qui était encore plus fort, il parlait des choses à venir. Il n'y a rien de si certain que « tous vrais chétiens doivent tenir qu'il n'y a que Dieu qui sache les choses futures ; mais cet astrologue de Carpi a dit tant de choses, et à tant de sortes de gens, qui depuis sont advenues, qu'il a mis beaucoup de monde en rêverie. »

Quand Gaston en eut entendu parler, il pria le comte d'envoyer chercher le devin, qui vint incontinent. Il pouvait avoir une soixantaine d'années, était un homme sec et de moyenne taille. Gaston lui tendit la main et

lui demanda en italien comment il se portait. Après plusieurs propos, le jeune duc lui demanda :

« Le vice-roi de Naples et les Espagnols attendront-ils la bataille ? — Oui, et sur ma vie, elle se donnera le vendredi saint ou le jour de Pâques ; elle sera terrible. — Et qui la gagnera ? — Le camp demeurera aux Français, et les Espagnols y feront la plus grosse et lourde perte qu'ils aient faite depuis cent ans. Mais les Français n'y gagneront guère plus : car ils perdront beaucoup de gens de bien et d'honneur, dont ce sera dommage ! Y serai-je tué ? demanda la Palice. — Non, vous vivrez encore douze ans pour le moins, mais vous mourrez dans une autre bataille. »

Il en dit autant au seigneur d'Ymbercourt ; au capitaine Richebourg il annonça qu'il courait grand danger d'être tué par la foudre. Bref, presque tous les assistants s'enquirent de leur destinée. Bayart était présent et en riait.

« Monseigneur de Bayart, mon ami, lui dit le duc de Nemours, je vous en prie, demandez un peu à notre maître ce qu'il vous arrivera. — C'est inutile : je suis assuré d'avance que ce ne sera jamais grand' chose. Mais, puisqu'il vous plaît, je le veux bien. »

Et le Bon Chevalier, s'adressant à l'astrologue : « Monsieur notre maître, dites-moi, je vous prie, si je serai quelque jour un grand et riche homme ? — Tu seras riche d'honneur et de vertu, autant que capitaine le fut jamais en France. Mais des biens de fortune, tu n'en auras guère ; aussi ne les cherches-tu pas. Tu serviras un autre roi de France après celui qui règne. Il t'aimera et t'estimera beaucoup ; mais les envieux empêcheront qu'il ne te fasse jamais de grands biens et ne t'élève aux honneurs que tu auras mérités : toutefois, crois bien que

la faute ne viendra pas de lui. — Et cette bataille que vous annoncez si sanglante, en échapperai-je? — Oui; mais tu mourras en guerre avant douze ans, pour le plus tard. Tu seras tué d'artillerie; car autrement tu n'y finirais pas tes jours : ceux qui sont sous ta charge t'aiment trop pour ne pas te tirer d'affaire au péril de leur vie. »

Bref, il répondait ainsi aux propos que chacun lui demandait. Alors, voyant qu'entre tous ces capitaines, le duc de Nemours traitait plus familièrement le Bon Chevalier et la Palice, il les tira tous deux à part et leur dit :

« Messeigneurs, je vois bien que vous aimez fort ce gentil prince, votre chef, qui est ici : aussi le mérite-t-il bien; car ses traits font assez connaître sa bonne nature. Veillez sur lui le jour de la bataille; car il est pour y demeurer. S'il en échappe, ce sera un des plus grands et élevés personnages qu'ait jamais produits la France; mais il me paraît bien difficile qu'il en puisse échapper. Pensez bien à ce que je vous dis, car je veux que vous me tranchiez la tête, si jamais homme fut plus que lui en grand risque de mort.

— Qu'est-ce qu'il vous dit, messeigneurs! » demanda en souriant le duc de Nemours. Le Bon Chevalier changea de propos.

En ce moment survint un capitaine d'aventuriers, nommé Jacquin Caumont, porte-enseigne des bandes amenées par le seigneur du Molard, brave compagnon; il se voulut faire fête comme les autres, et tirant à part l'astrologue, il lui dit :

« Viens ça, b....., dis-moi ma bonne aventure. »

Celui-ci se sentit injurié et lui dit tout courroucée : « Va, va, je ne te dirai rien. »

On intervint, et les gentilshommes présents dirent: « Capitaine, vous avez tort; vous voulez qu'il vous fasse un plaisir et vous l'injuriez. »

Jacquin revint peu à peu et reprit sur un ton plus doux : « Maître, mon ami, si je t'ai dit quelque folle parole, je t'en prie, pardonne-moi. »

Il fit tant qu'il apaisa le vieillard, qui consentit à regarder sa main; mais à peine l'eut-il examinée : « Je t'en prie, ne me demande rien, car je ne te dirais rien de bon. »

L'assistance partit d'un éclat de rire; cette gaieté offensa Jacquin. « Ça m'est égal! dit-il d'un air bourru, parle toujours. — Tu veux absolument savoir ton affaire? — Oui! — Eh bien! pense donc à ton âme, et de bonne heure; car, avant qu'il soit trois mois, tu seras pendu et étranglé! »

La compagnie se mit à rire de plus belle, car la menace paraissait peu vraisemblable. Jacquin était en grand crédit parmi les gens de pied; le maître, évidemment, se vengeait de l'insolence de l'aventurier, mais rien ne fut plus vrai, et, comme dit un vieux proverbe : « *Qui a à pendre ne peut noyer*[1]. »

[La prompte marche de Gaston vers Bologne, à travers la pluie et la neige, effraya tellement les ennemis que, levant le siége, ils s'enfuirent vers Imola. Mais, vainqueurs d'un côté, les Français perdaient de l'autre Brescia, livrée

1. Qui doit être pendu ne saurait se noyer. — Deux ou trois jours après, Jacquin, après une orgie, faillit se noyer et n'échappa qu'avec peine, pour être pendu le mardi d'après Pâques. — Ce récit pourrait être rapproché sans trop de désavantage de la fameuse prédiction de Cazotte faite par la Harpe; tous deux, il est inutile de le dire, ont été composés après les événements.

au provéditeur Gritti par le comte Advogaro. Ces mouvements continuels ont inspiré à Pasquier, dans ses recherches de la France, une juste comparaison : « C'était un vrai jeu de barres que nos guerres d'Italie : tantôt villes prises par les uns, puis par les autres reprises. » Le gouverneur de Brescia, Jacques de Daillon, seigneur de Lude, avait pu avec peine retirer, lui, ses hommes d'armes et tous ceux qui tenaient pour la France dans le château ; le reste fut impitoyablement massacré. Comme, après Milan, c'était la place la plus importante que les Français eussent en Italie, il s'agissait de la secourir avant que le château, bien défendu, fût contraint à se rendre.

Gaston part donc, vers le milieu de février, de Bologne à marche forcée, et, en chemin, rencontre un gros corps de Vénitiens qui allaient de leur côté faire le siége du château. Cette fois encore Bayart était à son poste, à l'avant-garde. « Toute la nuit, le Bon Chevalier avait eu la fièvre, aussi n'était-il point sous les armes, mais chevauchant vêtu d'une robe de velours noir. Quant il vit qu'il fallait combattre, il emprunta à un aventurier un corselet de fer qu'il mit par-dessus sa robe, monta un vigoureux cheval, et avec le seigneur de Théligny marcha droit aux Vénitiens, » qui, après une rude rencontre d'un quart d'heure, tournèrent le dos et prirent la fuite.

La nouvelle de cette rencontre causa de la joie dans le château, mais effraya les habitants de la ville, qui fussent volontiers retournés aux Français, et prièrent messire Andrea Gritti de se retirer, mais il n'en voulut rien faire. Le lendemain, Gaston arrivait au château et on décidait l'assaut de la ville. L'ordre de bataille allait être arrêté, lorsque Bayart dit au duc de Nemours :

« [Monseigneur, sauf votre révérence et celle de messeigneurs, il me semble qu'il faut faire une chose dont nous ne parlons point. — Et laquelle? dit le duc. — La voici. Vous chargez Mgr du Molard de faire la première pointe; certes, je suis assuré qu'il ne reculera pas, lui, ni beaucoup de gens de bien qui l'accompagnent. Mais croyez aussi que, si nos ennemis ont des soldats solides et aguerris, et ils en ont, ils les mettront pareillement en tête d'attaque avec leurs arquebusiers. Or, en telles occasions, s'il est possible, il ne faut jamais faire un pas en arrière. Or, si d'aventure on repoussait nos gens de pied et qu'ils ne fussent pas soutenus par la gendarmerie, il pourrait y avoir là gros désordre. Aussi mon avis est-il qu'avec le seigneur du Molard on mette cent ou cent cinquante hommes d'armes; ils soutiendront beaucoup mieux le choc que les gens de pied qui ne sont pas armés comme eux.

— Vous dites vrai, monseigneur de Bayart, répondit Gaston; mais quel est le capitaine qui voudra se mettre à la merci des arquebuses? — Moi, monseigneur, s'il vous plaît, et croyez que la compagnie dont j'ai la charge fera aujourd'hui honneur au roi et à vous. »

Les capitaines s'entre-regardèrent; car, sans aucun doute, le poste était dangereux; Bayart le demanda et l'obtint. Quand tout fut arrêté, le duc de Nemours dit encore :

« Il faut, d'après les ordres de Dieu, que nous fassions attention à une chose. Vous voyez bien que si cette ville est prise d'assaut, elle sera ruinée et pillée, et tous ceux qui l'habitent périront, ce qui serait une grosse perte. Il faut encore savoir d'eux s'ils ne voudraient point se rendre. » Le lendemain, on envoya un trompette au pre-

mier rempart des ennemis ; mais le provéditeur le repoussa, en disant que la ville se garderait si bien que jamais Français n'y mettrait le pied.

Après cette réponse, il n'y eut plus de retard : « Marchons, dit le duc de Nemours, au nom de Dieu et de Mgr saint Denis. » Ces paroles ne furent pas plutôt prononcées, que tambourins, trompettes et clairons sonnèrent l'alarme et l'assaut si impétueusement que, aux couards, les cheveux leur dressaient en tête, et aux braves, leur courage s'en augmentait.

Marchaient en avant le seigneur du Molard et le capitaine Hérigoye avec leurs gens ; à leur aile le Bon Chevalier conduisait sa compagnie, troupe d'élite : la plupart de ses gens d'armes avaient en leur temps été capitaines ; mais ils aimaient mieux être de sa compagnie, avec moitié moins de solde, que de toute autre ; tant il se faisait aimer par ses vertus.

Ils approchèrent du premier rempart. L'artillerie et les arquebuses vénitiennes crachaient les projectiles dru comme mouches.

De la citadelle à la ville on descendait sur une pente très-rapide et détrempée par une pluie récente. On glissait un peu. Gaston de Foix, duc de Nemours, prince du sang et général en chef, pour montrer qu'il ne voulait pas rester en arrière, ôta ses bottines et marcha sur ses chausses. Plusieurs imitèrent son exemple, et, à vrai dire, s'en trouvèrent plus fermes sur leurs pieds. Cependant le Bon Chevalier et du Molard combattaient au rempart vigoureusement défendu.

Tandis que le reste de nos troupes criait : « *France ! France !* » la compagnie du Bon Chevalier s'écriait : « *Bayart ! Bayart !* »




**Bayart blessé à la prise de Brescia.** (Musée de Versailles.)

« Eh quoi ? dit Andrea Gritti, ce Bayart est donc partout ? Vraiment, les Bayarts en France croissent comme champignons, et, en toutes batailles, on n'entend parler que de Bayart ! Mes amis, jetez-vous sur celui qui marche le premier ; car si vous pouvez défaire ce Bayart, jamais les autres n'approcheront. »

Cependant les Français avaient tant de cœur à entrer dans la ville que les Vénitiens reculent de quelques pas.

« Dedans ! dedans ! s'écria alors Bayart. Compagnons, ils sont à nous, marchez, tout est défait ! »

Tout en parlant, il franchissait le rempart, et plus de mille après lui. Ainsi fut pris le premier ouvrage. Le Bon Chevalier, debout sur un monceau de cadavres, animait les siens, lorsqu'un furieux coup de pique l'atteignit au haut de la cuisse ; le fer entra si avant que l'arme se brisa dans les chairs. L'affreuse douleur qu'il ressentait était telle qu'il crut être mort. Cependant il coupa de son épée le bois de la pique. Le sang lui sortait en abondance, et force lui fut ou de mourir là sans confession ou de se retirer de la mêlée avec deux de ses archers, qui, du mieux qu'ils pouvaient, lui étanchaient la plaie avec leurs chemises qu'ils avaient déchirées pour le panser.

« Compagnon, dit-il à du Molard, faites marcher vos gens : la ville est gagnée. Pour moi, je ne puis passer outre, car je suis mort. »

Le pauvre seigneur du Molard, qui pleurait amèrement la perte de son ami et voisin (car il était aussi Dauphinois et de l'*écarlate des gentilshommes*), se jeta comme un lion sur les ennemis en les poussant rudement.

« Hé ! messeigneurs, mes amis, cria à son tour Gaston de Foix, quand il apprit la funeste nouvelle, ne ven-

gerons-nous point sur ces vilains la mort du plus accompli chèvalier qui fut jamais au monde? Je vous en prie, que chacun pense à bien faire ! »

Cependant le combat dura encore plus d'une demi-heure. Les habitants et les femmes de la ville jetaient de leurs fenêtres de gros carreaux, des pierres et de l'eau bouillante, qui firent plus de mal aux Français que les ennemis. Néanmoins les Vénitiens furent défaits, et il en demeura sur cette grande place sept à huit mille si bien endormis qu'ils ne se réveilleront de longtemps. Les autres prirent la fuite et parmi eux le comte Advogaro, et le provéditeur Andrea Gritti. Advogaro, quoique monté sur une jument coursière capable de courir cinquante milles sans repaître, fut atteint et jeté à terre; le provéditeur se retira dans une maison où il fut fait prisonnier. Bref, nul n'échappa, tout mourut ou fut pris. Ce fut un des plus cruels assauts qu'on eût jamais vus : il y eut plus de vingt mille morts, tant des gens de guerre de Venise que des habitants de Brescia; de Français, il ne s'en perdit que cinquante : ce qui fut grande fortune.

Lorsque le combat fut fini, chacun se mit au pillage, et il y eut de grandes pitiés; car, comme vous pouvez comprendre, en telles affaires, il y a toujours quelques méchants qui entrent dans les couvents, où ils firent beaucoup de désordre et pillèrent tellement qu'on estimait le butin de la ville à trois millions d'écus. Rien n'est aussi certain que la prise de Brescia fut la ruine des Français en Italie : les soldats y gagnèrent tant, que chacun s'en retourna et laissa la guerre, et ils eussent pu faire une bonne besogne à la journée de Ravenne, comme vous le verrez bientôt.

Cependant Bayart était resté à l'écart avec ses deux archers. Quand ces soldats virent que la journée était gagnée, ils arrachèrent une porte d'une maison et y couchant de leur mieux leur capitaine, le portèrent devant la maison la plus apparente qu'ils virent aux environs. C'était le logis d'un riche gentilhomme, qui s'était enfui dans un monastère; sa femme, se confiant à la garde de Dieu, s'était, avec ses deux filles, cachée dans un grenier sous un tas de foin. Quand elle entendit heurter à sa porte, résignée à son sort, elle alla ouvrir et vit le Bon Chevalier qu'on apportait faible et sanglant; il plaça aussitôt les deux archers en sentinelle sur le seuil et dit :

« Sur votre vie, gardez que personne autre que mes gens n'entre ici. Quand on saura que c'est mon logis, j'en suis sûr, personne ne tentera d'y pénétrer; et comme à cause de moi et pour me secourir, vous n'aurez pas été prendre votre part du butin, ne vous inquiétez pas, vous n'y perdrez rien. »]

La dame désigna elle-même une fort belle chambre, où le blessé fut déposé, et, se jetant à genoux :

« Noble seigneur, dit-elle en français, je vous offre cette maison et ce qui est dedans; car je sais bien que le tout vous appartient par le droit de la guerre; mais que votre plaisir soit de sauver l'honneur et la vie à moi et à deux jeunes filles, que nous avons, mon mari et moi, et qui sont prêtes à marier.

— Madame, répondit Bayart, je ne sais si je pourrai réchapper de la blessure que j'ai; mais tant que je vivrai, il ne sera, non plus qu'à moi-même, fait déplaisir à vous ni à vos filles. Gardez-les seulement en vos chambres, qu'on ne les voie pas, et je vous assure qu'il n'y a homme en ma maison qui s'avise d'entrer quelque part

sans votre permission. Au surplus, tenez pour certain que vous avez chez vous un gentilhomme qui ne vous pillera point; je vous ferai, au contraire, toute la courtoisie que je pourrai. »

La pauvre dame, à ces mots, se sentit rassurée. Bayart la pria de lui indiquer quelque bon médecin qui pût venir en toute hâte le soigner. Elle alla elle-même le chercher avec un des archers.

Le médecin visita la plaie qui était large et profonde; toutefois il l'assura qu'il n'y avait nul danger de mort. A peine pansé, Bayart fit venir son hôtesse et lui demanda où était son mari.

« Sur ma foi, monseigneur, répondit la pauvre dame éplorée, je ne sais s'il est mort ou vif. Je me figure que, s'il est en vie, il sera dans certain monastère, où il a les meilleures relations. — Dame, faites-le chercher, et je l'enverrai prendre, en sorte qu'il n'aura point de mal. »

On découvrit la retraite du gentilhomme. Bayart chargea son maître d'hôtel et deux archers de le ramener en sûreté, l'accueillit avec bonté et lui dit: « Ne vous chagrinez point; vous n'avez chez vous que des amis. »

Bayart ne tarda pas à recevoir la visite de maître Claude, chirurgien du duc de Nemours. Cet habile homme fit si bien son devoir, qu'en moins d'un mois le malade fut en état de monter à cheval. La première fureur du combat apaisée, Nemours, qui était le dieu de la guerre en personne, avant de boire et de manger, fit assembler un conseil de capitaines pour aviser aux premières nécessités : d'abord, il fit sortir les gens de guerre des couvents et des églises, rendre les femmes à leurs maris et rassura la ville; puis il fit enlever les corps morts, de peur d'infection; on en trouva plus de vingt mille et l'on fut trois

jours entiers sans faire autre chose. Advogaro eut la tête tranchée ainsi que deux de son parti.

Gaston de Foix ne resta guère que huit jours à Brescia, mais il n'en passa pas un sans venir consoler et encourager le Bon Chevalier.

« Hé! monseigneur de Bayart, mon ami, songez à vous guérir, car je vois bien que, d'ici à un mois, nous livrerons bataille aux Espagnols. En pareil cas, j'aimerais mieux avoir perdu tout ce que j'ai que de ne pas vous avoir avec moi ; tant j'ai grande fiance en vous !

— Croyez, Monseigneur, que si vous avez bataille, tant pour le service du roi, mon maître, que pour l'amour de vous et pour mon honneur qui marche avant tout, je m'y ferais plutôt porter en litière que de n'y être pas. »

Nemours lui fit force présents ; en une seule fois il envoya à Bayart cinq cents écus, qui passèrent aux mains des deux archers, ses fidèles serviteurs.

Louis XII fut très-joyeux de la belle victoire de son neveu Gaston, mais sa situation n'était guère meilleure pour cela : le Milanais était menacé par la puissante armée de la Ligue, commandée par Raymond de Cardonne, vice-roi de Naples, qui avait pour l'assister le fameux Pedro Navarro. De plus, l'Angleterre et les Suisses songeaient à nous attaquer en France, et dans cette conjecture, Louis sentait qu'il aurait besoin de rappeler quelques-unes de ses troupes d'Italie : aussi pressait-il dans toutes ses lettres le jeune héros d'en venir aux mains avec l'ennemi et de le rejeter définitivement de la Lombardie. Gaston cherchait toutes les occasions avec autant de soin que le rusé Espagnol en mettait à les éviter.

Bayart pendant ce temps était dans son lit à s'ennuyer ; il se désolait de voir que chaque jour l'armée

s'approchait davantage des Espagnols et que la bataille aurait lieu prochainement et peut-être sans lui. Un jour, il se leva et, ne sentant plus qu'une grande faiblesse, il envoya chercher son chirurgien et lui dit :

« Mon ami, dites-moi, je vous prie, s'il n'y a point de danger à me mettre en chemin. Il me semble que je suis guéri ou peu s'en faut. Et sur ma foi je vous promets qu'à mon jugement demeurer plus longtemps ici me pourra faire plus de mal que de bien, car je m'impatiente extrêmement. »

Le chirurgien savait déjà par les serviteurs du Bon Chevalier qu'il n'avait plus qu'un désir : être à la bataille ; que c'était sa préoccupation de chaque jour ; aussi connaissant ces dispositions :

— Monseigneur, dit-il, votre plaie n'est pas fermée encore ; néanmoins au dedans, elle est toute guérie. Que votre barbier assiste à votre pansement encore une fois. Tous les jours, matin et soir, il vous mettra un petit bandage et un onguent dont je lui donnerai la recette, et votre état n'empirera point ; comme la partie malade ne touchera pas à la selle de votre cheval, il n'y a pas de danger. »

Le chirurgien eut lieu de se retirer satisfait ; car qui eût donné dix mille écus au Bon Chevalier, ne lui aurait pas fait tant de plaisir. « Nous partirons dans deux jours, dit-il à ses gens, préparez-vous. »

Ses hôtes se considérant toujours comme prisonniers de guerre, femme, mari, enfants, savaient, par ce qui était advenu à leurs concitoyens que tous leurs biens meubles appartenaient au vainqueur. Ils possédaient environ deux mille écus de rente. Au cas où Bayart les traiterait avec rigueur, il les pouvait taxer à dix ou douze

mille écus. Mais la femme le savait homme de bien et plein de cœur : elle imagina de lui offrir quelque beau présent et se dit que, peut-être, on la tiendrait quitte à ce prix.

Le matin du jour fixé pour son départ, le Bon Chevalier, après s'être longtemps promené dans sa chambre, pour toujours essayer et raffermir sa jambe, venait de se mettre sur une chaise et se reposait, lorsqu'il vit paraître son hôtesse suivie d'un domestique portant un petit coffre d'acier. Elle se jette à ses genoux. Il la relève aussitôt et ne souffre pas qu'elle dise une parole avant de s'être assise auprès de lui.

« Monseigneur, dit-elle humblement, lors de la prise de cette ville, Dieu, en vous adressant à cette maison, qui est vôtre, ne me fit pas une moindre grâce qu'en sauvant la vie de mon mari et la mienne, la vie de mes deux filles et leur honneur qu'elles doivent tenir pour leur bien le plus précieux. Depuis que vous êtes entré ici, pas une insulte ni à moi, ni au moindre de mes serviteurs; je n'ai eu qu'à me louer de vos gens, ils n'ont pas pris la valeur d'un quatrin[1] sans payer. Monseigneur, je suis assez avertie que mon mari, moi, mes enfants et tous ceux de la maison, nous sommes vos prisonniers, que vous pouvez faire et disposer de nous à votre bon plaisir, ainsi que des biens qui sont ici; mais, connaissant la noblesse de votre cœur, à qui nul autre ne pourrait être comparé, je suis venue pour vous supplier très-humblement d'avoir pitié de nous et d'en user à notre égard avec votre libéralité accoutumée. Voici un petit présent que nous vous faisons; il vous plaira de l'agréer. »

Alors elle prit le coffre aux mains de son serviteur et

1. *Quattrino*, très-petite monnaie, liard, denier, obole.

l'ouvrit. Le Bon Chevalier le vit plein de beaux ducats. Le noble seigneur, qui jamais en sa vie ne fit cas d'argent, se mit à rire et dit : « Madame, combien de ducats y a-t-il dans cette boite ? »

La pauvre femme eut peur qu'il ne fût courroucé d'en voir si peu, et lui dit : « Monseigneur, il n'y a que deux mille cinq cents ducats ; mais, si vous n'êtes content, nous en trouverons d'autres.

— Par ma foi, madame, quand vous me donneriez cent mille écus, je ne vous serais pas si obligé que des bons traitements que j'ai reçus ici et de l'aimable compagnie que vous m'avez faite. Je vous assure qu'en quelque lieu que je me trouve, vous aurez en moi, tant que Dieu me donnera vie, un gentilhomme à vos ordres. Pour vos ducats, je n'en veux point et je vous en remercie ; reprenez-les. Toute ma vie j'ai toujours mieux aimé les gens que les écus, et tenez pour certain que je m'en vais aussi content de vous que si cette ville était à votre disposition et que vous me l'eussiez donnée. »

La bonne dame, stupéfaite de ce refus, se remit à genoux, et Bayart l'ayant encore promptement relevée, elle reprit :

« Monseigneur, je me sentirais à jamais la plus malheureuse femme du monde si vous n'emportiez le petit présent que je vous fais ; ce n'est rien au prix de la courtoisie dont vous m'avez donné par le passé et dont vous me donnez encore ici la preuve par votre grande bonté.
— Bien donc, madame, dit Bayart, la voyant insister d'un si grand cœur, je le prends pour l'amour de vous ; mais allez moi quérir vos deux filles, car je voudrais leur dire adieu. »

C'étaient de belles jeunes filles, bonnes et bien élevées ;

souvent elles avaient distrait le Bon Chevalier pendant sa maladie, soit en chantant ou en jouant du luth et de l'épinette; d'autres fois elles brodaient à côté de lui.

Pendant que la mère va chercher ses deux filles et que celles-ci s'habillent, Bayart fait diviser les ducats en trois parts, deux de mille et une de cinq cents.

Les jeunes personnes, en entrant, se jettent aux genoux du Bon Chevalier, qui les relève sur-le-champ.

« Monseigneur, dit l'aînée, voici devant vous ces deux pauvres jeunes filles, à qui vous avez fait tant d'honneur que de les préserver de toute injure; elles viennent prendre congé de vous, en remerciant très-humblement Votre Seigneurie de la grâce qu'elles ont reçue et dont à jamais elles prieront Dieu pour vous. »

A la vue de tant de grâce, de douceur et d'humilité, Pierre sentit des larmes dans ses yeux.

« Mesdemoiselles, répondit-il, vous faites ce que je devrais faire; c'est moi qui devrais vous remercier de la bonne compagnie que vous m'avez tenue; je vous en ai une obligation et une reconnaissance infinies. Vous savez que les gens de guerre ne sont pas trop chargés de belles choses à offrir aux dames; pour ma part, il me déplaît fort de n'en être pas bien garni pour vous en faire présent, comme je le devrais. Voici madame votre mère qui m'a offert deux mille cinq cents ducats que vous voyez sur cette table; je vous en donne à chacune mille pour aider à vous marier. Vous prierez, s'il vous plaît, Dieu pour moi. Je ne vous demande pas autre chose [1]. »

Bon gré, mal gré, il mit les ducats dans leurs tabliers, puis s'adressant à la mère :

1. *Musée du Louvre*. École française, n° 52, par Brenet : *Courtoisie de Bayart à Brescia*.

« Madame, quant à ces cinq cents ducats, je les retiens à mon profit, pour les partager aux pauvres couvents de dames qui ont été pillés. C'est une commission dont vous voudrez bien vous charger vous-même, car, mieux que toute autre, vous apprécierez où sera la nécessité. Sur cela, je prends congé de vous. »

Il leur toucha à toutes la main, selon la mode d'Italie; elles tombèrent à genoux et, à les voir pleurer à chaudes larmes, il semblait qu'on voulût les conduire à la mort.

« Fleur de chevalerie, à qui nul ne se doit comparer, s'écria la mère, que le benoît Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ, qui souffrit mort et passion pour tous les pécheurs, veuille vous récompenser en ce monde et en l'autre! »

Et elles se retirèrent en leurs chambres. C'était l'heure de dîner. Le Bon Chevalier fit appeler son maître d'hôtel et lui ordonna de tout préparer pour qu'on pût monter à cheval vers midi.

Pendant ce temps, le gentilhomme, maître du logis, apprenait de la bouche de sa femme la grande courtoisie de son hôte. Il accourut et, le genou en terre, le remercia mille fois, offrant sa personne et son bien :

« Disposez-en, disait-il, à votre plaisir et volonté. »

Bayart le remercia et le retint à dîner avec lui. Le repas achevé, il demanda ses chevaux. Il lui tardait étrangement de rejoindre sa compagnie et tremblait déjà que la bataille ne se donnât avant son arrivée.

Comme il sortait de sa chambre, il vit les deux belles filles du logis descendre et lui offrir chacune un présent. C'étaient de petits ouvrages qu'elles avaient faits pendant sa maladie, deux jolis et mignons bracelets, tissus de beaux *cheveux* de fil d'or et d'argent, travaillés merveil-

leusement, et une bourse, dont le satin cramoisi était rehaussé de broderies délicates. .

Le Bon Chevalier se confondit en remercîments, disant que, venu de si belles mains, ce cadeau valait pour lui dix mille écus ; et pour honorer celles qui le lui offraient, il se fit sur-le-champ mettre les bracelets aux bras et placer la bourse dans sa manche, affirmant que, tant que ces objets dureraient, il les porterait pour l'amour d'elles.

A ces mots, il monta à cheval. Il fut accompagné à deux ou trois milles de Brescia par son parfait ami, le seigneur d'Aubigny, que le duc de Nemours avait laissé pour la garde de la ville, et par d'autres gentilshommes, dont plusieurs se rendaient comme lui au camp français.

---

# CHAPITRE III.

Bayart au camp français devant Ravenne. — Situation critique. — Maximilien rappelle ses lansquenets. — Le capitaine Jacob dévoué à la France, à Gaston et à Bayart, supprime la dépêche. — Conseil de guerre pour la bataille. — Bayart appelé à donner son avis, conclut pour la bataille. — Bayart, chargé de faire une alerte au camp espagnol ; un lieutenant de Béarn le prévient et s'en serait fort mal trouvé sans la générosité de Bayart. — Merveilleuse escarmouche du Bon Chevalier. — Bataille de Ravenne, le jour de Pâques (1512). Pronostic sinistre. — Hommage rendu par un Espagnol à Bayart et à Gaston de Foix. — La victoire est aux Français. — Bayart prie Gaston de ne pas s'engager dans la poursuite. — Un mot imprudent rejette Gaston dans le combat. — Il est frappé à mort. — Douleur de Bayart et de toute l'armée.

Le 7 avril 1512, le mercredi soir avant Pâques, Bayart arriva au camp. Le duc de Nemours, tous les capitaines, hommes d'armes et aventuriers, manifestèrent une telle joie de le voir qu'il semblait que l'armée fût, par sa présence, devenue plus forte de dix mille hommes. On se trouvait, ce soir-là, à six milles de Ravenne, le lendemain, qui était le jeudi-saint, on s'en approcha de quatre milles encore.

[Notre position devenait difficile. Les Vénitiens d'un côté, les Espagnols de l'autre nous coupaient les vivres,

tout en évitant le combat; le pain, la viande et le vin commençaient à manquer; on n'en avait plus que par la force. Un autre grand malheur, c'est que Maximilien, qui venait de conclure une trêve avec Venise, expédia une lettre de rappel à tous les Allemands au service de la France, incontinent, *sous peine de la vie.*]

Il y avait deux principaux chefs allemands, l'un Philippe de Fribourg, l'autre Jacob de Empser. C'est à ce dernier que la missive impériale arriva. Cet Allemand avait, à la cour de Louis XII, reçu l'accueil le plus flatteur, ce qui lui avait rendu le cœur français; il était, comme tant de gens, prêt à mourir pour le jeune Gaston de Foix et, depuis Padoue, en 1509, il avait conçu pour le Bon Chevalier la plus vive affection.

Il avait à peine lu la lettre de l'empereur qu'il apprit l'arrivée de Bayart, il vint le trouver avec un truchement seul, car il ne savait de leur langue que ces deux mots: « *Bonjour, monseigneur!* »

Après s'être bien accueillis et avoir parlé de différents propos, Jacob aborda par son interprète le sujet de sa visite:

« L'empereur nous ordonne de nous retirer. Je suis le seul encore qui ait vu sa dépêche et je ne la veux montrer à aucun de mes compagnons; je sais trop bien que, si les lansquenets en avaient connaissance, la plupart refuseraient de combattre et se retireraient. Pour moi, j'ai prêté serment au roi de France et je reçois sa solde; dussé-je mourir de cent mille morts, je ne ferai jamais cette lâcheté d'éviter le combat. Seulement, il faut se hâter! Il est impossible que l'empereur n'envoie pas bientôt un autre message. Mes compagnons le pourraient recevoir,

et vous causer trop grand dommage. Car les lansquenets forment le tiers de vos forces, et sont environ cinq mille. »

Bayart qui connaissait la noblesse d'âme du capitaine Jacob, le loua merveilleusement, et lui dit par son interprète : « Mon compagnon, mon ami, jamais votre cœur ne pensa une lâcheté. Vous m'avez dit une fois qu'en Allemagne vous n'avez pas de grands biens. Notre maître est riche et puissant, vous le savez de reste, et, en un jour, il peut assez vous en faire pour que vous soyez riche et opulent toute votre vie. Il vous aime fort, je le sais sûrement. Son amitié deviendra plus forte quand il sera informé de *l'honnête tour* que vous lui faites à présent, et il le saura, Dieu aidant, quand moi-même je devrais le lui dire. Voilà, monseigneur de Nemours, notre chef, qui a mandé tous les capitaines au conseil; allons-y, vous et moi, et, le prenant à part, nous lui communiquerons ce que vous m'avez dit. — C'est bien avisé, dit le capitaine Jacob, allons-y. »

[Le conseil fut très-agité : Nemours pressé par les lettres de Louis XII et la communication secrète du capitaine Jacob, se décidait à la bataille ; il demanda toutefois l'opinion du Bon Chevalier.]

« Monseigneur, répondit Bayart, vous savez que, arrivé d'hier seulement, je ne sais rien de l'état des ennemis. Messeigneurs mes compagnons qui les ont vus et *escarmouchés* tous les jours, en savent plus long que moi. Je viens de les entendre, les uns approuver, les autres désapprouver la bataille, et puisqu'il vous plaît de m'en demander mon opinion, sauf votre révérence et celle de messeigneurs qui sont ici, je vous la dirai. A

voir en ce moment notre position et celle des ennemis, il semble difficile que nous nous en tirions sans bataille. Déjà vous avez fait vos approches devant cette ville de Ravenne ; demain matin vous la voulez canonner, et, la brèche faite, lui donner l'assaut. Vous êtes averti que le seigneur Marc-Antoine Colonna, qui est dedans depuis huit ou dix jours, y est entré sous la promesse et foi jurée de don Raimond de Cardonne, du seigneur Fabricio son oncle, du comte Pedro Navarro et de tous les capitaines ennemis, que, s'il peut tenir jusques à demain, ou, pour le plus tard, jusqu'au jour de Pâques, ils viendront le secourir. Et ils montrent bien qu'ils tiendront parole, car ils sont déjà proche de notre armée, D'autre part, plus vous séjournerez, plus malheureux nous deviendrons : nos gens n'ont point de vivres, il faut que nos chevaux mangent la première verdure des saules. Puis vous voyez le roi notre maître qui chaque jour vous écrit de donner la bataille, et qu'en vos mains repose non-seulement la sûreté de son duché de Milan, mais aussi le salut de tout son État de France, à cause de tous les ennemis qu'il a aujourd'hui. C'est pourquoi, quant à moi, je suis d'avis qu'on doit donner la bataille et y aller sagement ; car nous avons affaire à gens *cauteleux* et qui se battent bien. Qu'elle soit dangereuse, je le reconnais ; mais une chose me réconforte : les Espagnols, depuis un an dans cette Romagne, nourris comme le poisson dans l'eau, sont gras et replets. Nos gens, qui ont eu et ont encore grande faute de vivres, auront l'haleine plus longue. C'est l'important, car qui combattra le plus longtemps restera maître du camp. »

Ce propos plaisant fit rire un chacun. Lautrec, la Palice, Brézé, Crussol, presque tous les capitaines se ran-

gèrent à son avis de livrer la bataille, et sur l'heure, on en avertit cavaliers et fantassins.

Le lendemain, vendredi saint, l'artillerie ouvrit une brèche aux murs de Ravenne. Deux cents hommes d'armes et trois mille hommes de pied s'approchèrent pour donner l'assaut; mais comme la brèche était petite, repoussés après quatre heures de combat acharné, ils rentrèrent au camp. Le soir, après souper, chez le duc de Nemours, on causait de choses et d'autres, et même de la bataille.

« Monseigneur de Bayart, dit tout à coup Gaston, avant votre arrivée, les Espagnols demandaient toujours aux prisonniers qu'ils nous faisaient si vous n'étiez pas au camp. D'après ce qu'on m'a rapporté, ils font grosse estime de votre personne. Voici mon avis, s'il vous semble bon : dès longtemps vous connaissez leur manière de faire; vous devriez, demain matin, aller leur donner une alerte; vous tâcheriez de les faire mettre en bataille et jugeriez de leur contenance.

— Monseigneur, répondit Bayart qui ne demandait pas mieux, je vous donne ma parole que, Dieu aidant, avant qu'il soit midi, je les verrai demain de si près que je vous en rapporterai des nouvelles.

— Sur ma foi! se dit en lui-même un des assistants, l'aventureux Roger de Béarn, lieutenant du duc de Nemours, Mgr de Bayart se lèvera de bonne heure si je ne fais le coup avant lui. »

Il assembla ses amis, leur déclara son projet et leur dit de se tenir prêts au point du jour.

De son côté, Bayart rentra à son logis, appela son lieutenant Pierrepont, son enseigne, son guidon et plusieurs autres gens d'armes de sa compagnie :

« Messeigneurs, dit-il, j'ai promis à monseigneur d'aller demain voir les ennemis et de lui rapporter de leurs nouvelles bien exactes. Il faut aviser au moyen de nous tirer de là à notre honneur. J'ai résolu d'emmener toute la compagnie et de déployer demain les enseignes de Mgr de Lorraine, que l'on n'a pas vues encore. J'espère qu'elles nous porteront bonheur; elles réjouiront l'œil mieux que les cornettes. Vous, du Fay, vous prendrez cinquante archers, vous passerez le canal au-dessous de l'artillerie espagnole, et vous irez faire l'alarme dans leur camp le plus avant que vous pourrez. Quand vous verrez qu'il sera temps de vous retirer, vous le ferez jusqu'à ce que vous trouviez le capitaine Pierrepont, qui sera à votre queue avec trente hommes d'armes et le reste des archers; si tous deux vous êtes serrés de trop près, je serai derrière vous avec le reste de la compagnie pour vous secourir. »

Chacun, bien averti de ce qu'il y avait à faire, on alla se reposer jusqu'à ce que la trompette sonnât; alors on met au vent la bannière du noble duc de Lorraine, et tous les gentilshommes, dont cette vue réjouit le cœur, se partagent, suivant l'ordre, en trois bandes, à trois jets d'arc l'une de l'autre.

Le Bon Chevalier ne se doutait guère que le baron de Béarn avait déjà rudement éveillé les Espagnols. Tout leur camp avait pris les armes. Après trois ou quatre coups de canon tirés sur la petite troupe, une impétueuse charge de cent vingt hommes d'armes força Roger de Béarn à reculer au pas, puis au trot, enfin au galop. Il rencontra l'avant-garde de Bayart, commandée par du Fay. Celui-ci fit halte et avertit le Bon Chevalier, qui lui ordonnant de rallier Pierrepont se porta lui-même en

avant et réunit toute sa compagnie. Toujours poursuivi, le baron de Béarn franchit le canal, et Bayart se trouva en présence de l'ennemi. — « En avant, compagnons ! s'écria-t-il, secourons nos gens ! » — Et à ceux qui fuyaient : — « Demeurez, demeurez ! vous avez bon secours ! «

Le premier il s'élance, jette à terre cinq ou six de ses ennemis et oblige bientôt les Espagnols à tourner le dos et à repasser le canal. Il les poursuit jusqu'au milieu de leur camp, et là fait merveilles d'armes, avec sa compagnie qui l'a suivi, renversant tout ce qu'il trouve, hommes, chevaux, tentes et pavillons.

Mais le Bon Chevalier qui a toujours l'œil au bois, voit venir au grand trot, en bon ordre, deux ou trois cents hommes d'armes. « Pierrepont, dit-il, retirons-nous ; voici trop gros effort ! »

La trompette sonna la retraite et, sans perdre un homme, ils repassèrent le canal. Cinq ou six Espagnols, l'ayant traversé derrière eux, demandaient à rompre une lance. Bayart s'y opposa nettement, craignant bientôt un engagement général et jugeant que sa compagnie avait assez travaillé ce jour-là.

« C'est à vous, monseigneur de Bayart, lui dit en l'embrassant Gaston de Foix, c'est à vous et à vos semblables qu'il appartient d'aller aux escarmouches, car vous savez aller sagement et retourner de même. »

Tous ceux qui étaient en cette escarmouche disaient que jamais ils n'avaient vu homme faire tant de prouesses ni qui mieux entendît la guerre que le Bon Chevalier.

« Au sortir de cette chaude escarmouche, on tint conseil au logis du duc de Nemours, le passe-preux de tous ceux qui furent depuis deux mille ans : on ne lira point

dans aucune chronique ni histoire, empereur, roi, prince ni autre seigneur qui en si peu de temps ait fait de si belles choses que lui ; mais la cruelle mort le prit à l'âge de vingt-quatre ans et causa ainsi abaissement et irréparable dommage à toute noblesse. » Gaston de Foix résuma les motifs nombreux qui l'engageaient à livrer bataille, et jura qu'il ne s'y épargnerait pas. La Palice, Lautrec, Brézé, Crussol, Louis d'Ars, d'Alègre, la Cropte, du Molard, Maugiron, Bonnet, Grammont, Bardassan, Duras, Ymbercourt, approuvèrent cette résolution de leur chef, et, séance tenante, sur la proposition de Bayart, on fit l'ordonnance du combat.

Le lendemain, jour de Pâques, dès l'aube, Gaston, armé de toutes pièces, mais la tête nue, sortit de sa tente[1]. Sur sa pesante cuirasse il avait revêtu une cotte d'armes ornée de broderies éclatantes aux armes de Navarre et de Foix. Il regarda le soleil déjà levé. — « Messeigneurs, dit-il, voyez donc comme le soleil est rouge.

— Savez-vous bien, monseigneur, dit un gentilhomme nommé Hautbourdin, que cela signifie qu'il mourra aujourd'hui quelque prince ou grand capitaine. Il faut que ce soit vous ou le vice-roi de Naples. »

Le duc de Nemours, sachant que Hautbourdin aimait à rire, tourna la chose en plaisanterie et s'en alla jusqu'au pont voir le passage de ses troupes qui faisaient

1. Philippe de Champagne semble l'avoir peint d'après ce passage du Loyal serviteur. C'est bien celui qu'on appelait le *Foudre d'Italie*. Versailles, deuxième étage, salle 153, numéro 3105 ; on y trouve deux statues de marbre de Seurre, premier étage, galerie 150, numéro 2792, et galerie 96, numéro 1888, par Dieudonné. On peut encore y voir un beau tableau de Ary Scheffer : *La mort de Gaston de Foix à Ravenne* (salle n° 5, n° 52, rez-de-chaussée).

diligence; elles se rendaient au feu comme à la fête, et c'était à qui passerait le premier. Le seigneur du Molard, voyant que les lansquenets occupaient le pont, se piqua d'honneur:

« Comment, dit-il à ses gens de pied, ces Allemands aborderaient l'ennemi avant nous ! Plutôt que de le souffrir, je voudrais avoir perdu un œil ! »

Tout chaussé, tout vêtu, il se jette à l'eau et ses piétons à sa suite; ils en ont jusqu'à la ceinture, mais ils arrivent à l'autre bord avant les lansquenets.

Pendant ce défilé, Bayart aborde le duc de Nemours: « Monseigneur, allons nous ébattre un peu le long du canal, en attendant que tout ait passé. »

Le prince y consentit et emmena avec eux Lautrec, d'Alègre, une vingtaine de cavaliers; ils suivent le cours de l'eau. Arrivés sur une hauteur, ils aperçoivent tous les mouvements de l'ennemi s'apprêtant au combat.

« Monseigneur de Bayart, dit alors Gaston, nous sommes fort bien, mais s'il y avait par là quelques arquebusiers en embuscade, ils nous escarmoucheraient tout à l'aise. »

Comme il parlait, voici qu'une troupe de vingt ou trente cavaliers paraît sur l'autre rive. Parmi eux, était don Pedro de Paz, chef des genétaires[1] d'Espagne. « Messeigneurs, dit Bayart en s'avançant vers eux et les saluant, vous vous ébattez comme nous, en attendant que le beau jeu commence. Je vous en prie, qu'on ne tire point de votre côté; l'on ne tirera pas du nôtre. »

Don Pedro lui demanda: « Qui êtes-vous? » et se nomma. Quand à son tour il entendit le nom de Bayart:

« Sur ma foi, monseigneur de Bayart, reprit l'Espa-

1. *Genétaires*, cavaliers montés sur des *genets*, cavalerie légère.

gnol, je suis bien convaincu que nous n'avons rien gagné à votre arrivée ; tant s'en faut que je considère votre camp comme renforcé de deux mille hommes. Pourtant je suis bien aise de vous voir, et plût à Dieu qu'il y eût bonne paix entre votre maître et le mien et que nous pussions deviser quelque peu ensemble ; car toute ma vie je vous ai aimé pour votre grande prouesse. »

Bayart, qui était des plus courtois, lui rendit son éloge avec usure. La haute mine du jeune Gaston de Foix attira l'attention de don Pedro. « Seigneur de Bayart, reprit-il, quel est ce seigneur de si fière tournure et à qui vos gens portent tant d'honneur? — C'est notre chef, le duc de Nemours, neveu de notre roi et frère de votre reine. »

A peine Bayart eut-il parlé que don Pedro et ses compagnons mirent pied à terre. « Seigneur, dit l'Espagnol en s'adressant au prince, sauf l'honneur et le service du roi notre maître, nous sommes et voulons demeurer à jamais vos serviteurs. »

Gaston plein de courtoisie les remercia et dit :

« Messeigneurs, je vois bien qu'aujourd'hui on saura à qui de vous ou de nous demeurera la campagne ; c'est une question qui ne peut guère se démêler sans grande effusion de sang. Si votre vice-roi voulait vider le différend de sa personne à la mienne, voici les conditions que je me fais fort de faire agréer à tous mes amis et compagnons : si je suis vaincu, ils s'en retourneront dans le duché de Milan et vous laisseront tranquilles par deçà ; dans le cas contraire, vous retournerez tous au royaume de Naples.

— Seigneur, répondit aussitôt l'un des Espagnols, le marquis de la Palude, je crois que votre noble cœur vous

ferait volontiers faire ce que vous dites ; mais, si je ne me trompe, notre vice-roi ne se fiera point tant à sa personne que d'accepter votre proposition [1].

— Adieu donc, messeigneurs, dit le duc de Nemours, je m'en vais passer l'eau et je jure Dieu de ne la repasser de ma vie que le camp ne soit vôtre ou nôtre ! »

[Peu après le combat s'engageait, terrible, furieux : d'après les avis de Pedro Navarro, les Espagnols soutinrent longtemps les attaques des Français derrière leurs retranchements, pendant que leur artillerie faisait grand mal à notre infanterie ; enfin, ils se lassèrent de cette attente, et le choc fut terrible ; les gens de pied français sont d'abord repoussés, mais enfin l'artillerie française ébranle les bandes espagnoles pendant que nos gens d'armes mettent la cavalerie pontificale en déroute. La poursuite devint aussi meurtrière que l'avaient été l'attaque et la défense.]

En ce moment Bayart aperçut Gaston tout couvert du sang et de la cervelle d'un de ses hommes d'armes emporté par un boulet : « Monseigneur, êtes-vous blessé ?
— Non, Dieu merci, mais j'en ai blessé bien d'autres !

— Or, Dieu soit loué ! Vous avez gagné la bataille et vous restez aujourd'hui le plus honoré prince du monde. Mais, de grâce, ne passez pas outre ; rassemblez ici vos gens d'armes. Qu'on ne se mette pas au pillage encore ; il n'est pas temps. Le capitaine d'Ars et moi nous allons nous attacher aux trousses des fuyards, afin

1. La bravoure du vice-roi n'était pas des plus reconnues, si on en juge par ce mot et par le nom que lui donnait Jules II : « *la Signora Cardonna*. »



Mort de Gaston de Foix à Ravenne, par Ary Scheffer. (Musée de Versailles.)

16

qu'ils ne se rallient pas derrière leurs gens de pied. Vous, pour âme qui vive, ne bougez d'ici, que le capitaine d'Ars et moi ne venions vous quérir ! »

Gaston promit de suivre ce conseil, mais il ne tint pas parole.

Pendant ce temps, deux enseignes espagnoles étaient parvenues à percer notre infanterie ; voyant alors que la bataille était perdue pour leur nation, elles regagnaient en bon ordre Ravenne par une chaussée étroite, du Fay avait voulu les arrêter, mais ne se sentant pas en force, il les laissa aller ; elles n'étaient pas loin de l'endroit où se tenait Gaston et poussaient devant elles quelques Gascons débandés.

« Qu'est-ce ceci ? dit le duc de Nemours. — Monseigneur, cria un des aventuriers, ce sont les Espagnols qui nous ont défaits. »

[Gaston croit que c'est la troupe de nos gens de pied. Il part sans regarder qui le suit, et se jette, lui quinzième, au milieu de douze cents Espagnols. Bientôt son cheval a les jarrets coupés ; Nemours saute à terre et l'épée au poing, et, aidé de son cousin Lautrec, résiste comme autrefois Roland à Roncevaux. Celui-ci, voyant le grand danger où l'on était, criait aux Espagnols : « Ne le tuez pas ! ne le tuez pas ! C'est notre vice-roi, le frère de votre reine ! » Enfin Gaston, couvert de blessures, succomba. Entre le front et le menton seulement, quatorze ou quinze plaies béantes montraient qu'il n'avait pas tourné le dos ! Lautrec aussi fut laissé pour mort.

Pendant ce temps, le Bon Chevalier, aidé de Louis d'Ars, achevait la déroute des Espagnols. Il pouvait être quatre heures du soir et l'action s'était engagée vers

huit heures du matin. Avec trente ou quarante hommes d'armes épuisés de fatigue, Bayart revenait de la chasse. Il allait retrouver le duc de Nemours aux lieux où il l'avait laissé, lorsqu'il rencontra les deux enseignes espagnoles. Les attaquer fut sa première pensée, mais un de leurs capitaines sortit des rangs :]

« Seigneur, dit-il, que voulez-vous faire ? Vous devez bien voir que vous n'êtes pas en nombre pour avoir raison de nous. Mais vous avez gagné la bataille, vous avez tué tous nos gens ; contentez-vous de l'honneur que vous avez eu et laissez-nous aller la vie sauve ; car, si nous en sommes échappés, il faut que Dieu s'en soit mêlé ! » Bayart reconnut que l'Espagnol avait raison, d'ailleurs son cheval ne pouvait se soutenir, toutefois il demanda les enseignes, qui lui furent livrées, et il les laissa passer. Il ne se doutait pas que ces gens-là venaient de tuer Nemours ; s'il l'eût su, il serait mort de dix mille morts plutôt que de ne pas le revenger. La mort de ce prince causa dans le camp un deuil si universel que, s'il fût venu deux mille hommes de pied tout frais et deux cents hommes d'armes, je crois qu'ils eussent tout taillé en pièces.

La perte de ce héros, sans pareil en prouesse à son âge, fut cruelle pour la France[1]. Tant que le monde du-

1. « Plût à Dieu, s'écria Louis XII, que j'eusse perdu tous mes États d'Italie et que mon neveu et tant de braves capitaines fussent encore en vie ! Que le ciel en sa colère réserve de telles victoires à mes ennemis ! »

Dans une lettre qu'il écrivit du camp même de Ravenne à son oncle, Laurent Alleman, évêque de Grenoble, le Bon Chevalier exprime ainsi la douleur que lui causent la mort de Gaston de Foix et le résultat de cette journée à la fois si brillante et si malheureuse.

— « .... Monsieur, si le roi a gagné la bataille, je vous jure que les pau-

rera, on gardera la mémoire de Gaston. Il y avait quelque projet secret de le faire roi de Naples, s'il eût vécu, et le pape Jules II s'en fût trouvé mal. Mais il ne plut pas à Dieu de le laisser vivre plus longtemps. Je crois que les *neuf preux*[1] lui avaient fait cette requête, car s'il eût vécu un âge ordinaire, il les eût tous passés.

[Aux noms des d'Alègre, Viveroz, la Cropte, du Molard, Jacob de Empser, Maugiron, Grammont, Bardassan, Fabien de Schlaberstorf et de tant d'illustres et regrettés capitaines, faut-il joindre celui de Jacquin Caumont? Il mourut aussi, suivant la menace du devin.

Le lendemain de la bataille, la Palice avait pris le commandement des troupes. Or, pendant qu'on traitait de la capitulation de Ravenne, l'aventurier avisa une brèche, s'introduisit avec ses gens dans la ville et la livra au pillage ; ce qui fit entrer dans la citadelle le capitaine Colonna. Jacques de Chabannes indigné fit saisir Jacquin Caumont au milieu de ses soldats, et ordonna qu'il fût étranglé et pendu sur la grande place.

De retour à Milan, on fit enterrer sous le dôme le duc de Nemours, avec plus grand apparat que pour aucun prince : il y avait plus de dix mille personnes portant le deuil, la plupart à cheval ; quarante enseignes, prises sur

vres gentilshommes l'ont bien perdue.... le gentil prince de Nemours se trouva si mal accompagné qu'il y fut tué; de toutes les déplaisances et deuils, qui furent jamais faits, ne fut pareil que celui qu'on a demené et qu'on demène encore en nostre camp; car il semble que nous ayons perdu la bataille... S'il eût vécu âge d'homme, il eût fait des choses que oncques prince ne fit. Et peuvent bien dire ceux qui sont par deçà (les monts) qu'ils ont perdu leur père ; et de moi, monsieur, je ne saurois vivre qu'en mélancolie ; car j'ai tant perdu que je ne le saurois écrire. »

1. Voir la note, p. 165.

les ennemis, que l'on portait devant son corps, traînant à terre, et ses enseignes et ses guidons derrière, près de sa personne, pour montrer que c'étaient ceux-là qui avaient abattu l'orgueil des autres. En ces douloureux obsèques il y eut grands pleurs et gémissements, et les principaux prisonniers, Pedro Navarro, Colonna, le marquis de Pescaire, le cardinal de Médicis (depuis Léon X), furent contraints d'accompagner le cortége à pied, tête nue.

La victoire de Ravenne, dit M. de Terrebasse, aurait entraîné de grandes suites sans la mort du duc de Nemours, mais on eût dit que toute la vigueur de l'armée avait péri avec lui. Le pillage occasionna une grande désertion; les Allemands se retirèrent aux ordres de l'empereur, et bientôt l'armée victorieuse, au lieu de marcher à Rome, comme l'avait projeté Gaston, battit en retraite. Les intrigues du roi d'Aragon et du pape, plus heureuses que leurs armes, avaient créé au roi de France de nouveaux ennemis, et trente mille Suisses et Vénitiens se préparaient à fondre sur Milan.

Reculant toujours, sans être jamais battue, de Ravenne à Milan, de Milan à Pavie et de Pavie au delà des monts, l'armée française repassa les Alpes et ne garda plus en Italie que les citadelles de Milan, Crémone, Lugano et Brescia.

Au sortir de Pavie, qui fut livrée aux Suisses par trahison, Bayart étonna encore une fois ses ennemis par la résistance qu'à la tête de trente-six hommes d'armes il leur opposa, deux heures durant, lors du défilé de notre artillerie sur un pont du Tessin. Il eut là deux chevaux tués sous lui. Déjà, ne laissant en arrière qu'une grosse couleuvrine nommée *Madame de Forli* et deux ou trois cents pauvres lansquenets dont la plupart se noyèrent

dans le fleuve, il avait passé le pont et semblait hors de péril, lorsqu'un coup de fauconneau parti de Pavie l'atteignit entre le cou et l'épaule, emportant la chair jusqu'aux os. On le crut mort, mais lui, qui s'effrayait malaisément et jugeait d'ailleurs que ce n'était pas le moment de montrer du trouble, dit à ses compagnons : « Ce n'est rien, messeigneurs ! »

En l'absence de tout chirurgien, on chercha, du mieux qu'on put, à étancher le sang qui sortait de sa plaie avec de la mousse prise sur les arbres et du linge que les soldats arrachèrent à leurs chemises. Malgré sa blessure, le Bon Chevalier resta en selle, continua la route jusqu'en France et ne s'arrêta qu'à Grenoble [1].

1. H. d'Andigier : *Vie de Bayart.*

---

## CHAPITRE IV.

Bon accueil que l'évêque de Grenoble fait à son neveu Bayart. — Bayart très-malade de la fièvre. — Touchantes prières à Dieu et à saint Antoine. — Deuil public en Dauphiné. — Bayart, rétabli, mène joyeuse vie en Dauphiné. — Louis XII le charge d'aller en Navarre porter secours à la Palice. — Bayart chargé de prendre un château fort près de Pampelune. — Demande insolente des lansquenets. — Bayart se passe des lansquenets et prend le château d'assaut. — Prétention des lansquenets. — Plaisante histoire de Bayart et d'un lansqnenet qui veut le tuer. — Gaieté de Bayart au milieu des difficultés. — Mort de Jules II et élection de Léon. — Exploit du vaisseau français *la Cordelière*. — Henri VIII assiége Térouane. — Bayart veut prendre le roi d'Angleterre. — Journée de Guinegate ou des Éperons. — Bayart arrête presque seul un gros d'ennemis pour sauver l'armée. — Habile stratagème de Bayart pour ne pas être prisonnier. — Curieux démêlé devant l'empereur et le roi d'Angleterre. — Bayart rendu à la liberté, sous condition d'un voyage de six semaines en Flandre. — Mort d'Anne de Bretagne. — Mariage de Louis XII avec Marie d'Angleterre. — Fêtes. — Mort de Louis XII.

Son oncle l'évêque, qui ne l'avait pas vu depuis bien longtemps, le reçut avec la plus grande affection et le fit loger à l'évêché, où chaque jour il fut traité *comme la pierre en l'or*. Les dames de la ville et des alentours vinrent le voir en foule et ne pouvaient se rassasier de le louer, dont il avait grand'honte.

Par suite des grandes fatigues qu'il avait souffertes et du coup de fauconneau reçu à la retraite de Pavie, une grosse fièvre continue le prit pendant dix-sept jours, et l'on n'espérait plus rien de lui. Le pauvre gentilhomme qui se voyait ainsi abattu par la maladie, faisait les plus piteuses lamentations qu'on ouït jamais; à l'entendre gémir, il eût fallu un cœur bien dur pour que les larmes ne tombassent pas des yeux.

« Las! disait-il, mon Dieu, puisque c'était ton bon plaisir de m'ôter si tôt de ce monde, que ne m'accordais-tu cette grâce de me faire mourir en compagnie de ce noble prince, le duc de Nemours et de mes autres compagnons à la journée de Ravenne? Que ne m'as-tu laissé périr à l'assaut de Brescia, où je fus si grièvement blessé? Hélas! j'en fusse mort beaucoup plus joyeux! Ainsi du moins j'eusse ensuivi mes bons aïeux, qui sont tous demeurés aux batailles. Mon Dieu ! et j'ai traversé tant de grands dangers d'artillerie, en batailles, en assauts et rencontres ; tu m'as fait la grâce d'y échapper, et il faut maintenant que je meure en mon lit comme une jeune fille. Toutefois, bien que je désirasse une autre mort ! pourtant que ta sainte volonté soit faite ! Je suis un grand pécheur; mais j'espère en ton infinie miséricorde. Hélas ! je t'ai par le passé grandement offensé; mais si j'eusse vécu plus longtemps, j'avais bon espoir, avec ta grâce, de bientôt amender ma mauvaise vie. » Puis, comme il brûlait de chaleur à cause de sa grande fièvre, il s'adressait à saint Antoine :

« Très-glorieux confesseur, vrai ami de Dieu, saint Antoine, toute ma vie je t'ai tant aimé, j'ai eu tant de confiance en toi, et tu me laisses ici brûler en si extrême chaleur que j'en viens à souhaiter une prompte mort!

Hélas ! n'as-tu point souvenance que, durant la guerre contre le pape, en Italie, étant logé à Rubiera, dans une de tes maisons, je la préservai de l'incendie ? Sans moi, on y eût mis le feu; mais, en commémoration de ton saint nom, je m'y loge, bien qu'elle soit hors de la place forte, exposée aux attaques des ennemis qui nuit et jour pouvaient venir m'y visiter sans obstacle : malgré tout, j'aimai mieux rester un mois en cette position que de laisser détruire ta maison. Au moins, je t'en supplie, adoucis ces ardeurs qui me dévorent, et demande pour moi à Dieu qu'il m'ôte bientôt de ce misérable monde ou qu'il me donne la santé ! »

Tant piteusement se désolait le Bon Chevalier, que nul n'approchait du malade sans être attendri et fondre en larmes. Son oncle, toujours en oraison, n'était pas seul à implorer la clémence du ciel; à toute heure, en tous lieux, nobles, bourgeois, marchands, religieux et religieuses joignaient leurs prières à celles du vénérable prélat. Or, il ne pouvait se faire que, parmi tant de gens agenouillés, il n'y eût quelque bonne personne que Notre-Seigneur voulût ouïr. L'événement suffit bientôt à le prouver.

La fièvre quitta peu à peu le Bon Chevalier et commença à lui laisser quelque repos ; il reprit goût aux aliments et, grâce aux soins qui lui furent prodigués, il se trouva, au bout de quinze jours ou trois semaines, parfaitement guéri, aussi allègre qu'il avait jamais été.

Il se remit à chercher le grand air et les distractions ; il sortit de la ville et, de maison en maison alla visiter ses amis et saluer les dames, passant le temps en fêtes et banquets.

Bayart jouit encore quelque temps de cette bonne vie

en Dauphiné; pendant ce temps, le roi de France envoya une belle armée en Guyenne pour essayer de recouvrer le royaume de Navarre que depuis peu le roi d'Aragon avait usurpé par force sur Jean d'Albret. La campagne fut longue et sans résultat; une partie de l'armée passa les Pyrénées sous la conduite de la Palice, et, peu après, Louis XII chargea Bayart de lui conduire des renforts et quelques pièces de grosse artillerie.

[Pendant que la Palice et le monarque détrôné mettaient le siége devant Pampelune, Bayart fut chargé de prendre un château fort, situé à quatre lieues de là et d'où l'on pouvait inquiéter nos troupes. Il emmena sa compagnie et celle du capitaine Bonneval, quelques aventuriers, huit cents lansquenets et somma la place de se rendre au roi de Navarre.

La garnison refusant, Bayart fit avancer sans délai quatre grosses pièces d'artillerie, ouvrit un feu très-vif et, en moins d'une heure, pratiqua une brèche d'un accès fort malaisé encore, mais assez large pour qu'on tentât l'assaut. Alors il donna l'ordre aux lansquenets d'attaquer : mais ces Allemands, avertis par interprète, répondirent par la même voie que, selon les conditions de leur enrôlement, on leur devait double paye toutes les fois qu'on emportait une ville d'assaut, si on voulait le leur promettre, ils iraient, autrement non. Le Bon Chevalier, sans discuter une prétention qu'il entendait mal, leur fit réponse que, la place prise, on verrait à les satisfaire. Cette promesse ne suffit pas pour les mettre en mouvement. Alors les aventuriers français s'élancèrent bravement ; mais, par trois fois, malgré tous leurs efforts, ils furent repoussés.

Quand il vit qu'on avait affaire à des gens de cœur et qu'on n'enlèverait pas une position si forte et si bien défendue, Bayart fit sonner la retraite et recommença à battre la place à coups de canon, feignant de vouloir agrandir la brèche, mais occupé réellement d'une tout autre pensée.]

« La Vergne, dit-il à un de ses braves compagnons, si vous voulez, vous me rendrez bien service et vous n'y perdrez pas. Voyez-vous cette grosse tour à l'angle du château? Dès que je ferai recommencer l'assaut, prenez-moi deux ou trois échelles et, avec trente ou quarante hommes, essayez de monter de ce côté. Sur ma vie, vous n'y trouverez personne, et, si par là vous n'entrez dans la place, dites mal de moi. » Celui-ci comprit très-bien le commandement. Bientôt recommença l'assaut, plus rude qu'auparavant; pendant que les Espagnols s'efforcaient de défendre la brèche, la Vergne se glissa jusqu'à la grosse tour sans être aperçu, dressa ses échelles et se rua dans la citadelle en criant, avec cinquante compagnons : « *France! Navarre*[1] *!* »

Grâce à ce coup de main, la place fut prise et pillée. Ayant mis dans la place une garnison navarraise, Bayart songea à regagner le camp de Pampelune.

Au moment du départ, il vit venir à lui deux capitaines de lansquenets, qui, toujours par interprète, venaient

1. Cette confiance de la Vergne en Bayart rappelle le fameux dialogue de Chevert et du sergent français Pascal, à Prague : « Tu vas monter le premier sur l'échelle. — Oui, mon colonel. — La sentinelle criera : « Qui va là? » ne réponds rien. — Oui, mon colonel. — Elle tirera sur toi et te manquera. — Oui, mon colonel. — Tu la tueras. — Oui, mon colonel. — Et je suis là pour te soutenir. » Tout se passa comme l'avait annoncé Chevert.

réclamer l'exécution de la promesse : la ville était prise. ils demandaient double paye! Cette impudence irrita Bayart au plus haut degré :

« Dites à vos coquins de lansquenets que je leur donnerai plutôt à chacun un licou pour les pendre. Les drôles n'ont jamais voulu aller à l'assaut, et ils demandent double paye ! Certes, j'en parlerai à Mgr de la Palice et à Mgr de Suffolk, leur capitaine général; mais ce sera pour les faire casser. »

Cette réponse, fidèlement traduite, excita de vifs murmures. Alors Bayart fit sonner à l'étendard, assembla ses hommes d'armes et les aventuriers français, décidé à les mettre en pièces au moindre mouvement. Ils se calmèrent bien vite, et comme les autres reprirent le chemin de Pampelune.

Le soir, Bayart avait à souper nombre de capitaines, et parmi eux, le duc de Suffolk. Il leur contait la conduite des lansquenets, lorsqu'un d'eux fut introduit dans la salle. Il avait bu comme buvaient ses pareils, il savait dire seulement qu'il cherchait le capitaine Bayart et venait le tuer, parce que Bayart ne voulait pas leur donner d'argent. Pierrepont, le premier, comprit son baragouin. « Monseigneur, dit-il en riant, voici un lansquenet qui vous cherche pour vous tuer. »

Pierre, à l'aspect de ce grotesque personnage, se leva de table, l'épée au poing, et s'avança sur le lansquenet : « C'est vous, dit-il, qui voulez tuer le capitaine Bayart? Le voici, défendez-vous ! »

Tout ivre qu'il était, le pauvre soldat fut pris d'une belle peur, et répondit en assez mauvais langage :

« Ce n'est pas moi tout seul qui veux tuer le capitaine Bayart, ce sont tous les lansquenets. — Ah ! sur mon

âme, répondit Bayart, qui se pâmait de rire, je quitte la partie et n'ai pas envie de combattre, à moi tout seul, sept mille lansquenets. Grâce, compagnon, pour l'amour de Dieu ! »

Toute l'assistance riait aux éclats. Le Bon Chevalier prit alors poliment par la main son lansquenet, le fit asseoir à table, en face de lui, et acheva ce qui était si bien commencé. Il jurait que, sa vie durant, il défendrait envers et contre tous le capitaine Bayart, « un brave homme et qui a de bon vin ! »

Le lendemain du retour de Bayart, on commença le siége de Pampelune : deux assauts furent repoussés, et les Français qui, à leur arrivée dans la Navarre, avaient détruit les moulins, eurent bientôt à souffrir de la famine : tout leur manquait ; une méchante paire de souliers pour un laquais coûtait un écu. On fut enfin obligé de lever le siége, et pour comble de malheur, d'abandonner, à cause de la difficulté des routes, l'artillerie au pied des montagnes, après l'avoir mise hors de service. On était de plus chaque jour exposé aux attaques des bandes espagnoles.

Au milieu de toutes ces difficultés, Bayart qui, selon l'occasion, savait faire « *assaut de lévrier, défense de sanglier et fuite de loup,* » conservait une inaltérable gaieté[1]. Un jour que le duc de Suffolk, dit la Rose-

1. Villars a dit à ce sujet dans ses *Mémoires*, à propos de la guerre d'Espagne : « Je m'appliquai principalement à rappeler parmi les soldats la gaieté qui est l'âme de la nation. » Jeanne-Darc, avec son admirable bon sens, avait bien compris aussi quelle force elle donne au milieu des temps critiques. On remarque surtout cette qualité chez ceux qui unissent une véritable grandeur à une naïveté primitive : Bayart, Fabert, Lannes, Daumesnil *la jambe de bois*, dont le patriotisme et le désintéressement sont trop oubliés de nos jours.



**Combat de *la Cordelière* et de *la Régente*, d'après Gudin.** **(Musée de Versailles.)**

Blanche, rentrait tard, harassé d'une journée de combats, sans rien prendre, il vint trouver Bayart qu'il aimait, et lui dit : « Capitaine, mon ami, je meurs de faim ; donnez-moi aujourd'hui, je vous prie, à souper. — Oui, vraiment, monseigneur, et vous serez bien traité. » Il appelle son maître d'hôtel : « Milieu, lui dit-il, allez devant faire apprêter le souper, et que nous soyons servis comme à Paris. » Suffolk rit un bon quart d'heure de ce propos; car il y avait déjà deux jours qu'ils n'avaient qu'avec peine du pain de millet. Enfin on arriva à Bayonne, où nos Français mangèrent à leur aise ; plusieurs gens de pied affamés mangèrent tant qu'ils en moururent.

En cette année (1513) mourut le pape Jules II ; on élut à sa place le cardinal de Médicis, depuis Léon X. Il vint aussi sur la côte de Bretagne une armée anglaise qui ne fit pas grand'chose. Un jour, entre autres, un gros navire d'Angleterre, dit *la Régente*, et un vaisseau de la reine de France, duchesse de Bretagne, nommé *la Cordelière*, se rencontrèrent et s'accrochèrent pour combattre. Durant le combat, quelqu'un jeta du feu dans l'une des nefs, et à la fin toutes deux furent brûlées. Les Anglais y firent grosse perte : sur *la Régente*, il y avait grand nombre de gentilshommes qui moururent sans trouver moyen d'échapper.

Le 17 juin 1513, Henri VIII, allié au pape et à l'empereur, débarqua sur nos côtes, et vint assiéger Térouane. Dans la route de Calais à cette ville, ce monarque eut une grosse frayeur : il marchait accompagné de huit mille fantassins anglais et de quatre mille lansquenets, sans un cavalier. Au village de Tournehem, il rencontra

le seigneur de Piennes, gouverneur du pays, avec mille deux cents hommes d'armes français, sans un fantassin. Les deux armées étaient à une portée de canon l'une de l'autre.

« Chargeons-les ! disait Bayart, nous ne courons presque point de risques. Si à la première charge nous les ouvrons, ils sont en déroute; s'ils nous repoussent, nous nous retirerons toujours; ils sont à pied, nous à cheval. Tous les gens d'armes étaient du même avis. Piennes se retrancha derrière les ordres qu'il avait reçus et refusa d'agir. Si bien que Henri VIII et ses fantassins passèrent à notre nez. Bayart n'y put tenir; il tomba sur leur arrière-garde et les serra de si près qu'il leur enleva *Saint-Jean*, une de ces énormes pièces d'artillerie que le roi d'Angleterre appelait ses *douze apôtres*. Cette pièce fut conduite au camp des Français.

Quand Maximilien, trois ou quatre jours après, arriva à son tour devant Térouane, l'armée confédérée, forte de cinquante-cinq mille hommes, poussa vivement le siége. Les seigneurs de Téligny et de Pontdormy opposèrent tout un mois une courageuse résistance; mais alors, se voyant à bout de provisions, ils firent savoir à Louis XII, alors à Amiens, qu'ils ne pouvaient tenir plus de trois jours. Le roi ordonna qu'à tout prix on ravitaillât la place investie. Piennes assembla un conseil de guerre; l'on y décida que les Albanais du capitaine Fontrailles, portant chacun sur leurs fontes un quartier de lard et un sac de poudre, iraient jeter ces provisions dans les fossés de Térouane, où les assiégés viendraient les prendre; mille quatre cents hommes d'armes devaient les soutenir au besoin. Bayart déclara que l'entreprise

lui eût semblé facile, si l'on n'avait eu à faire qu'aux Anglais.

« Mais, ajouta-t-il, l'empereur Maximilien est au camp avec quelques vaillants hommes d'armes de Bourgogne et du Hainaut, qui ne dorment jamais que d'un œil. Je vous garantis qu'à cette heure même ils savent déjà ce que nous venons de résoudre. »

Les Albanais toutefois partirent, l'expédition fit arriver les vivres aux assiégés ; il semblait déjà que Bayart se fût trompé dans ses prévisions, lorsqu'elles furent tristement justifiées.

Nos gens revenaient gaiement, ôtant leur casque à cause de la chaleur, *riant et buvant à la bouteille*, lorsqu'ils rencontrèrent les troupes anglaises et allemandes averties trop tard pour empêcher l'expédition, mais qui attendaient le retour. Suivant leurs instructions, au lieu de combattre ils prirent le galop pour rejoindre nos gens d'armes postés sur les hauteurs de Guinegate ; mais ceux-ci, bientôt pris entre la cavalerie et l'infanterie ennemies, et croyant avoir affaire à toute l'armée, tournèrent le dos et jouèrent *des éperons* ; en vain le duc de Longueville et la Palice essayèrent de les rallier, et s'écrièrent :

« Tourne, homme d'armes, tourne, ce n'est rien. » Les *éperons* continuèrent leur jeu et donnèrent leur nom à cette journée.

Bayart cependant, avec quatorze ou quinze hommes d'armes serrés autour de lui, se retournait menu et souvent, et faisait tête aux poursuivants. Ils arrivèrent ainsi devant un petit pont fort étroit, jeté sur un large fossé qui menait l'eau à un moulin.

« Mes amis, dit alors Bayart, faisons halte ici; nous y pouvons tenir une heure. Vous, ajouta-t-il en s'adressant

à un de ses archers, allez vite au camp et dites à Mgr de la Palice que j'arrête ici l'ennemi au moins pour une bonne demi-heure; que pendant ce temps il fasse reformer la bataille, et qu'on ne s'épouvante point ainsi. »

L'archer partit, et Bayart combattit assez de temps pour que les Français pussent se rallier à Plangy et se mettre en défense. Les cavaliers bourguignons et du Hainaut irrités de la résistance de cette poignée d'hommes, criaient qu'on leur fît venir des arquebusiers; en même temps, deux cents d'entre eux, suivant le cours d'eau, venaient de le passer à la hauteur du moulin et accouraient pour prendre les nôtres par derrière. Ce mouvement n'échappa point à Bayart; se voyant cerné:

« Messieurs, dit-il, rendons-nous à ces gentilshommes, car notre prouesse ne nous servirait de rien; ils sont dix contre un, nos chevaux sont recrus, nos gens sont à trois lieues d'ici, et, si nous attendons encore un peu, que les archers anglais arrivent, ils nous mettront en pièces. »

Tandis que chacun suit ce conseil, le Bon Chevalier avise un gentilhomme, qui, haletant, accablé de chaleur et de fatigue, avait ôté son casque, et s'était assis à l'ombre sans daigner s'amuser aux prisonniers. Bayart pique droit à cet homme et, lui mettant l'épée sur la gorge : « Rends-toi ou tu es mort! »

L'autre, qui pensait qu'on en avait fini avec les Français, fut ébahi, mais, de peur de mourir, il répondit: « Je me rends donc, puisque je suis pris de la sorte. Qui êtes-vous? — Je suis le capitaine Bayart, et je me rends moi-même à vous. Tenez, voici mon épée; veuillez m'emmener; mais j'ai une courtoisie à vous demander; au cas où nous rencontrions en chemin des

Anglais qui voulussent nous tuer, vous me rendriez mon arme. »

Le gentilhomme s'y engagea. Il eut bientôt occasion de tenir parole; en effet, tout en gagnant le camp, ils trouvèrent des archers anglais, qui, suivant leur noble habitude, voulaient tuer les prisonniers désarmés. Bayart et le Bourguignon *jouèrent des couteaux* contre ces coquins. Bayart fut mené au camp anglais, et bien traité par son gentilhomme. Au cinquième jour de captivité, le Bon Chevalier lui tint ce langage :

« Mon gentilhomme, je voudrais que vous me fissiez mener en sûreté au camp du roi mon maître; car je commence à m'ennuyer ici. — Comment? dit l'autre, encore n'avons-nous pas traité de votre rançon? — De ma rançon? Mais la vôtre? vous êtes mon prisonnier. Si, depuis que j'ai eu votre parole, je me suis rendu à vous, ce fut pour sauver ma vie, et non autrement. »

L'étranger était au comble de la surprise, Bayart ajouta bientôt : « C'est ainsi, mon gentilhomme, ou vous manquerez à votre parole. Quoi qu'il arrive, je suis parfaitement sûr que je m'échapperai; mais croyez qu'ensuite vous aurez affaire à moi. »

Le gentilhomme ne savait que répondre; il avait assez ouï parler de Bayart, et ne voulait pas de combat; d'ailleurs c'était un homme assez courtois : « Monseigneur de Bayart, dit-il, je ne veux rien faire contre le droit; je m'en rapporterai aux capitaines. »

Cependant, on n'avait point tardé à savoir dans tout le camp des alliés que Bayart était prisonnier; il semblait, à les entendre, que sa capture valût pour eux le gain d'une bataille. L'empereur le voulut voir et lui fit merveilleuse chère :

« Capitaine Bayart mon ami, j'ai très-grand'joie de vous voir. Plût à Dieu que j'eusse beaucoup d'hommes tels que vous! Je crois qu'avant peu je saurais bien me venger des bons tours que le roi, votre maître, et les Français m'ont faits par le passé. — Sire, répliqua le Bon Chevalier, il vous a été si fidèle allié que de se mettre pour vous en détresse. Avez-vous oublié le siége de Padoue? — En effet, monseigneur de Bayart, il me semble que nous avons autrefois fait la guerre ensemble, et même, si je ne me trompe, en ce temps-là on disait que Bayart ne fuyait pas. — Sire, si j'eusse fui, je ne serais pas ici. »

L'arrivée du roi d'Angleterre interrompit la conversation, ou plutôt lui donna un autre tour. « Mon frère, dit Maximilien à Henri VIII, connaissez-vous ce gentilhomme français? — Ma foi, non. — Ce n'est certes pas faute d'en avoir entendu parler. C'est le Français le plus renommé qui fut jamais, la terreur des Italiens et des Espagnols. — Alors ce n'est ni un *rouan*, ni un *grison*, c'est le *Bayart* de France [1]. — Mon frère, vous êtes bon devin. »

Henri tendit la main à Bayart et alla même jusqu'à l'embrasser, sans souffrir qu'il mît le genou en terre.

Bientôt la conversation retomba sur la bataille de Guinegate : « Jamais, dit-il, je n'ai vu gens si bien fuir que les Français, ni en si grand nombre, devant quatre ou cinq cents chevaux; c'est tout ce qu'ils avaient à leurs trousses. »

1. Jeu de mots assez fade, mais alors fort à la mode; *rouan*, *grison*, ces mots désignaient des chevaux dont le poil était mêlé de blanc, de gris et de bai ou dont la robe était grise. *Bayart* était le nom d'un cheval fameux dans les romans de chevalerie; on le voit dans les *quatre fils Aymon*, dans le *Roland furieux* d'Arioste, etc.

Maximilien en parla aussi d'assez pauvre façon.

« Sur mon âme, répondit Bayart, la gendarmerie française ne mérite point de reproches! Elle avait l'ordre exprès de ne pas combattre; on se doutait bien que, si vous veniez à nous, vous amèneriez toutes vos forces, comme vous l'avez fait. Nous n'avions ni gens de pied, ni artillerie. Vous parlez de vos quatre ou cinq cents hommes; mais vous n'ajoutez pas qu'ils étaient soutenus par dix-huit mille gens de pied et du canon. Au reste, si c'était notre coutume de fuir, vous ne seriez pas si vains aujourd'hui, et — je ne parle pas de moi, — vous savez bien, hauts et puissants seigneurs, que la noblesse de France a sa réputation faite dans le monde entier.

— Il est vrai, monseigneur de Bayart, dit le roi d'Angleterre, si tous les gentilshommes de France vous ressemblaient, je serais bientôt contraint de lever le siége que j'ai mis devant cette ville. Mais, en attendant, vous êtes prisonnier.

— Sire, c'est là ce dont je ne conviens nullement et je m'en rapporterai à l'empereur et à vous. »

Alors, prenant à témoin, le gentilhomme qui l'avait amené au logis de Maximilien, Bayart raconta comment les faits s'étaient passés. — « Oui, dit le Bourguignon, le seigneur de Bayart dit la vérité. »

Les deux souverains échangèrent un regard où se manifestait autant d'embarras que d'étonnement. Maximilien, le premier, exprima son opinion : « A mon avis, monseigneur de Bayart, vous n'êtes point le prisonnier de ce gentilhomme; c'est plutôt lui qui est le vôtre. Toutefois, en considération de la façon courtoise dont il vous a traité, demeurez quittes l'un envers l'autre. Vous pourrez vous en aller quand bon semblera au roi mon

frère. — Sire, je suis de votre avis, dit à son tour Henri VIII. Je n'y mets qu'une condition : c'est que le seigneur de Bayart s'engagera sur sa foi à ne pas porter les armes pendant six semaines, et qu'il usera de sa liberté pour aller visiter les villes de Flandre. »

Le Bon Chevalier promit ce qu'on lui demandait, remercia les deux princes et se prépara au voyage qui lui était imposé. Henri VIII, avant qu'il partît, chercha à l'attirer à son service par les plus belles promesses. Ce fut peine perdue. Le Bon Chevalier avait le cœur tout français !

Bien qu'il ne fût guère riche, Bayart sut toujours s'arranger de façon à se faire grand honneur du peu qu'il avait, et personne de son époque ne tenait meilleure maison que lui. Tout le temps qu'il passa sur les terres de l'empire, il reçut magnifiquement les gentilshommes d'alentour. En ce pays-là, le vin était fort cher ; pourtant ses hôtes, Hennuyers et Bourguignons, en burent du meilleur, et *il ne fallait rien quand ils allaient se coucher*. Il y eut tel jour où il dépensa vingt écus en vin. Beaucoup eussent bien voulu qu'il ne fût jamais parti. Mais il s'en retourna en France quand son temps fut achevé, et il fut très-bien accompagné jusqu'à trois lieues de la frontière française.

[ Nos revers ne faisaient que commencer : Térouane avait été obligé de se rendre, Tournay eut bientôt le même sort. Heureusement, l'hiver mit fin à la campagne de nos ennemis. Pendant ce temps, Jacques IV, roi d'Écosse, notre allié, fut défait par Henri VIII à la sanglante bataille de Flodden. Les Suisses au nombre de trente mille hommes, entrèrent en Bourgogne et vinrent



**Anne de Bretagne entourée de ses patronnes.**
**(*Livre d'heures d'Anne*, au Musée des Souverains.)**

assiéger Dijon. Heureusement, le gouverneur, la Trémoille, parvint à les gagner à la cause de la France, et leur promit grosse somme de deniers pour acheter leur départ. Peu après, Louis XII, fit dans la personne d'Anne de Bretagne, âgée seulement de trente-huit ans, une perte qui lui navra le cœur. Aux obsèques de cette reine, qui furent pompeusement célébrées au château de Blois, Bayart suivit le corps dans la plus noble compagnie du royaume : MM. de Montmorency, de Vendôme, d'Ars, d'Aumont et de Gamaches. Elle fut menée à Saint-Denis où elle est enterrée [1].

Le bon roi, huit jours durant ne fit que larmoyer sur la mort de sa femme et demander au ciel la grâce de la suivre au tombeau. Pendant trois mois on lui fit, à Blois comme à Saint-Denis, des services solennels et partout le royaume; dans le duché de Bretagne, on n'eût pu entendre parler d'autre chose que de ce lamentable trépas. Au mois de mai suivant (1514), Mgr François, duc d'Angoulême et de Valois, épousa Claude, fille aînée de France et duchesse de Bretagne, à Saint-Germain-en-Laye. Environ le mois d'octobre de la même année, le duc de Longueville, prisonnier en Angleterre, traita du mariage de Louis XII et de madame Marie, sœur de Henri VIII, d'abord promise à l'archiduc, fils de Maximilien. Louis, « fort antique et débile, » n'avait pas grand besoin ni vouloir d'être marié, mais parce qu'il se voyait en guerre de tous côtés qu'il n'eût pu soutenir

1. Voir *Récit des funérailles d'Anne de Bretagne*, par L. Merlet et Max. de Gombert, et à la bibliothèque nationale (cab. des Estampes), une série de gravures sur les funérailles. — Voir aussi sur cette princesse et son influence artistique le savant livre de M. Leroux de Lincy : *Vie d'Anne de Bretagne*.

sans grandement fouler son peuple, il ressembla au pélican. Ajoutons, il est vrai, que la beauté de la jeune princesse vint puissamment en aide à la politique. Louis


Intérieur de Saint-Denis.

l'épousa à Abbeville, et l'entrée à Paris fut fort triomphante : pendant sept semaines, il n'y eut que joutes et

tournois. Un surtout, qui dura trois jours, avait pour lice l'espace compris entre le château des Tournelles et la rue Saint-Antoine, entouré d'échafauds et d'amphithéâtres, garnis de tapisseries et de fleurs. Bayart y brilla entre les premiers, et brisa pour sa part une quinzaine de lances.]



Tombeau de Louis XII et Anne de Bretagne, à Saint-Denis.

Cependant, le bon roi, à cause de sa femme, avait changé toute sa manière de vivre : où il avait coutume de dîner à huit heures, convenait qu'il dînât à midi ; où il avait l'habitude de se coucher à six heures, souvent se couchait à minuit ; il tomba malade à la fin de décembre,

et tout remède humain ne put le garantir de rendre son âme à Dieu le 1er janvier. Ce fut un prince sage et vertueux qui maintint son peuple en paix sans le fouler; sur la fin de ses jours fortune lui montra un vilain visage. Le bon prince fut plaint et pleuré, non sans cause, de tous ses sujets. Comme il les avait tenus en bonne justice, il fut appelé après sa mort *Père du peuple* [1], titre donné avec raison. Il n'avait pas encore cinquante-six ans quand il mourut. On le porta en terre à Saint-Denis.

1. Rappelons à propos de ce surnom justement mérité le mot si vif d'un moraliste : « Nommer un roi *père du peuple* est moins faire son éloge que l'appeler par son nom, » écrit la Bruyère, sous un roi (Louis, XIV) qui fit tout pour qu'on l'appelât autrement.

# LIVRE V

## CHAPITRE I.

Avénement de François Ier. — Fêtes et mariage. — Bayart nommé lieutenant général du roi en Dauphiné. — Bayart passe les Alpes. — Ses exploits en Lombardie. — Dédain de Colonna pour la petite troupe des Français. — Bayart le fait prisonnier. — Butin considérable. — Bataille de Marignan. — Grand danger que court Bayart entraîné par son cheval à travers les Suisses. — Son sang-froid le sauve, mais il perd cheval, casque et cuissards. — Le duc de Lorraine lui donne un excellent coursier, Carman, dont Bayart lui avait autrefois fait présent. — Comment Bayart se procure un casque. — Victoire des Français. — François Ier pour honorer Bayart reçoit de ses mains l'ordre de chevalerie.

Après lui succéda à la couronne François, premier de ce nom, à l'âge de vingt ans, beau prince autant qu'il en fût au monde. Jamais n'avait été vu roi de France de qui la noblesse se réjouit autant. On le conduisit à Reims pour le sacrer, accompagné de tous ses princes, gentilshommes et officiers, dont il y avait si grand nombre que c'était quasi chose incroyable. Les logis

étaient pressés, car il n'y avait grands, moyens et petits qui ne voulussent être de la fête. Son entrée à Paris fut la plus triomphante qu'on eût vue, avec force joutes et tournois. Il y avait plus de mille ou douze cents ducs, comtes, etc. François s'y tint jusqu'à Pâques et arrangea



François Ier. (Par le Titien. Musée du Louvre, salon carré.)

quatre ou cinq affaires d'importance : il maria Madame. Renée de France à l'archiduc; la veuve de Louis XII au duc de Suffolk; la sœur du prince d'Orange au duc de Nassau, et au duc de Lorraine Mlle de Bourbon, dont le frère fut fait connétable. Tandis qu'on dansait et folâ-

trait à la cour, des troupes levées de toutes parts prenaient sans bruit le chemin d'Italie.

[Cinq jours avant son sacre, il témoigna au Chevalier sans peur et sans reproche l'estime qu'il faisait de sa personne. Ce fut en qualité de lieutenant général du roi, en son gouvernement du Dauphiné, que Bayart reçut, au mois de juillet, l'ordre d'entrer avec sa compagnie de trois mille piétons sur les terres du marquis de Saluces, envahies par les Suisses, toujours à la solde du pape et par le chef des troupes alliées, le seigneur Prospero Colonna. Derrière Bayart, s'avançait, par Briançon, l'avant-garde de l'armée royale, sous les ordres du connétable Louis de Bourbon, et François lui-même vint attendre à Grenoble que ses lieutenants eussent forcé le passage des Alpes.

Impossible de prendre par le mont Genèvre ou le mont Cenis, ces deux routes aboutissant au Pas de Suze, bien gardé par les Suisses.

Tandis que Pedro Navarro, entré récemment au service du roi de France, s'engage, à la tête de trois mille pionniers, dans les montagnes du côté de Guillestre, et renouvelle les antiques prodiges d'Annibal, le seigneur de Morette, de la maison du Soliers, et un Piémontais son cousin, tous deux grands chasseurs d'ours et grimpeurs de rochers, conduisirent Bayart par un sentier connu d'eux seuls, au cœur du marquisat de Saluces, où Prospero Colonna, à la tête de trois cents hommes d'armes *montés comme saint Georges*, et de quelques chevau-légers, se croyaient bien à l'abri de toute surprise.

Sachant que le Bon Chevalier n'avait avec lui que sa compagnie d'hommes d'armes, Colonna ne prit pas au-

trement l'alarme. « Ce Bayart a passé les monts, disait-il en riant; je le prendrai comme un pigeon au trébuchet. »

Bayart, enfermé dans Savigliano, le laissa dire, et, bientôt, conduits par le seigneur de Morette, arrivèrent avec leurs bandes trois triomphants capitaines, la Palice, d'Aubigny et le vaillant d'Ymbercourt.

« Messeigneurs, leur dit aussitôt Bayart, il ne faut pas nous reposer ici. Si le seigneur Prosper sait votre arrivée, notre entreprise est ruinée, car il se retirera ou appellera à son secours les Suisses, qui sont en nombre à Pignerol et à Saluces. Je suis d'avis que nous fassions bien repaître nos chevaux cette nuit, et demain, au point du jour, achevons notre affaire! Nous avons un gros cours d'eau à passer, mais le seigneur de Morette connaît un gué par où il nous mènera sans danger. »

[Entre deux et trois heures après minuit, le 15 août 1515, la troupe monta à cheval sans bruit.

Prospero Colonna, presque à la même heure, quittait Carmagnola pour se rendre à Pignerol, ignorant l'approche des Français, d'ailleurs n'en ayant souci. Grand fut le désappointement des nôtres en apprenant que Colonna venait de déloger. L'avis de quelques-uns était de s'en retourner, mais la plupart demandaient qu'on donnât la chasse à l'ennemi.]

« Messeigneurs, dit Bayart, puisque nous sommes venus si avant, mon sentiment est de poursuivre. Pourvu que nous les rencontrions en campagne, ce sera bien le diable si nous n'en prenons quelqu'un.

— Par Dieu, s'écria d'Ymbercourt, jamais homme n'a mieux parlé! »

La Palice ni d'Aubigny ne virent aucune objection à faire, et l'on partit sans plus de délais. Morette, sous un déguisement, alla à la découverte et revint bientôt annoncer que Colonna était en train de dîner paisiblement dans la petite ville de Villafranca. Ses espions l'avaient bien informé de la présence de Bayart dans les environs, mais il affectait de le braver, croyant qu'il était seul avec ses gens de pied, si les autres n'ont pas volé par-dessus les montagnes. Comme il revenait de la messe :

« Seigneur, lui répéta un de ses émissaires, je vous préviens que j'ai laissé près d'ici plus de mille chevaux français; ils viennent vous trouver. »

L'inquiétude le prit, et, tout en se mettant à table, il envoya un gentilhomme, avec vingt cavaliers, reconnaître le chemin de Carmagnola et il commanda au maréchal des logis de ses bandes de faire sonner la trompette. Les vingt cavaliers, à un mille de Villafranca, sur la lisière d'un petit bois, se trouvèrent en face de notre avant-garde de cent archers, sous les ordres du seigneur d'Ymbercourt. Ils se sauvent bride abattue; d'Ymbercourt les poursuit et arrive avec eux aux portes de la ville. Bayart, averti, s'élance avec cent hommes d'armes et soutient nos archers. La première porte est prise; la Palice et d'Aubigny, survenant, vont garder la seconde, tandis que Bayart et d'Ymbercourt l'attaquent dans son logis où il dînait. Colonna voulut se défendre en homme de guerre; mais quand il connut l'inutilité de ses efforts et les noms des capitaines qui étaient rassemblés, il se rendit, mais en maudissant sa fortune et furieux de s'être ainsi laissé surprendre.

« Allons, seigneur Prosper, disait Bayart, que voulez-vous? C'est le hasard de la guerre; on perd une partie,

on gagne l'autre. » Et il ajoutait : « Seigneur Colonna, vous souhaitez nous avoir trouvés aux champs !.... Ma foi, c'est un vœu que vous ne devriez pas faire, pour la moitié de votre bien ; car, à la fureur, à l'entrain dont nos gens se portaient au combat, il était difficile que vous ni aucun des vôtres, pussiez vous en tirer la vie sauve. — C'est égal, dit froidement le prisonnier, s'il eût plu à Notre-Seigneur, j'aurais bien voulu en courir l'aventure. »

Le butin fut considérable : six ou sept cents chevaux, dont quatre cents bêtes de prix, fins coursiers et destriers d'Espagne, et plus de cinquante mille écus, tant en vaisselle plate qu'en argent monnayé et autres meubles. Les Français n'eurent pas le loisir de tout emporter. Vainement la Palice et d'Aubigny avaient-ils exercé une active surveillance aux abords de Villafranca ; deux Albanais étaient sortis d'une des portes, sur la planche fixe qui borde le tablier mobile du pont-levis, et, se mettant à courir comme si tous les diables les eussent emportés, avaient donné à Coni, où campaient quatre mille Suisses, la nouvelle du péril où se trouvait Colonna. L'approche de cette force imposante obligea les Français à se retirer en toute hâte, avec leur butin, et comme ils sortaient par une porte, les Suisses entraient par l'autre ; mais les uns étaient à cheval, les autres à pied, et cette belle entreprise réussit jusqu'à la fin. Colonna, qui se vantait de prendre Bayart comme dans une cage, eut au contraire ce mauvais destin, par la vigilance du Bon Chevalier. Cette prise empêcha au moins mille hommes d'armes d'Espagne et du pape de se trouver à la bataille de Marignan.

A la nouvelle de l'enlèvement de Colonna, les Suisses, qui défendaient les passages des Alpes, se replièrent sur Milan, tandis que François Ier, traversant le Piémont et la Lombardie, venait camper à Marignan. On fut sur le point de traiter avec les Suisses, effrayés de cette marche hardie; mais le cardinal de Sion, notre mortel ennemi, parvint à exciter leur fureur et leur cupidité, et, en sonnant les cornes d'Uri et d'Unterwalden, les entraîna sur le champ de bataille. On se battit le jeudi 13 et vendredi 14 septembre 1515. Les Suisses s'acharnaient contre notre artillerie, qui courut les plus grands risques et fut sauvée par Bourbon, Bayart, et une charge vigoureuse de la gendarmerie du roi, conduite par François en personne. Quatre heures après le coucher du soleil on se battait encore; François Ier resta, dit-on, vingt-huit heures en selle, sans manger ni boire, et coucha en plein air, sur l'affût d'un canon, pour laisser reposer son cheval, si près des ennemis ou plutôt si perdu parmi eux qu'il fallut éteindre les torches pour qu'on ne vît pas le petit nombre des braves qui l'entouraient.]

Dans la dernière charge sur les Suisses, entre onze heures et minuit, « au moment où la lune nous faillit, » comme le roi l'écrivait le lendemain à sa mère, le Bon Chevalier, qui ne s'était pas épargné depuis le matin et avait eu un cheval tué entre les jambes, avait remonté un gaillard coursier.

Dans la mêlée, un coup de pique avait rompu les rênes, et l'animal, ne sentant plus le frein, emporta son cavalier à travers les rangs serrés des Suisses. Il l'eût mené droit à un autre groupe d'ennemis, s'il ne se fût engagé dans un de ces beaux champs où la vigne, haute

et touffue, s'enlace au tronc des mûriers et court d'un arbre à l'autre. Là, par force, il s'arrêta. Bayart lui-même était effrayé: il était mort sans remède, s'il fût tombé aux mains des montagnards d'Uri et d'Unterwald, lui qu'on nommait *la terreur des Suisses*. Toutefois il ne perdit pas son sang-froid, il glissa doucement à terre et, sans bruit, derrière son rempart de verdure, ôta son casque et ses cuissards. Puis, ayant reconnu d'où venaient les cris de *France! France!* il se traîna sur les mains et sur les pieds, le long des fossés, jusqu'au camp français. Il y parvint sain et sauf, et, par bonheur, la première personne qu'il rencontra, fut son chef immédiat, le duc de Lorraine. A la vue de son lieutenant, sans casque, sans cuissards et à pied, le prince fut bien ébahi; mais, joyeux de sa délivrance, il lui fit aussitôt donner un cheval, ce gaillard Carman, dont jamais ne fut vu le pareil, fut-ce le *Bucéphale* d'Alexandre [1].

Bayart l'avait enlevé aux Vénitiens peu avant la prise de Brescia. Il le montait à Ravenne, et la noble bête y fut laissée pour morte; elle avait reçu deux coups de pique dans les flancs et, à la tête, plus de vingt coups d'épée. Le lendemain pourtant on la retrouva debout, se roidissant contre la souffrance et broutant l'herbe sanglante; elle fut reconnue et ramenée au logis de Bayart, qui la fit si bien soigner qu'elle guérit. C'était chose incroyable que son intelligence pour laisser facilement panser ses plaies: le Carman se couchait de lui-même et, tandis qu'on posait l'appareil, ne faisait pas un mouvement. Son courage était sans égal: voyait-il briller une épée, il courait l'empoigner à belles dents. Bayart l'avait, plus tard, offert au duc de Lorraine.

1. Célèbre cheval du roi de Macédoine.

Voilà donc Bayart bien joyeux d'être échappé d'un si gros danger et remonté sur un cheval incomparable; mais il lui manque encore un casque. Il était fort dangereux d'aller tête nue aux affaires de ce temps-là! Il avise un gentilhomme de ses amis qui fait porter le sien par son page:

« Compagnon, dit-il, cette longue trotte à pied m'a mis tout en sueur; j'ai peur de me morfondre. Je vous prie, faites-moi donner votre armet pour une heure ou deux. »

Le gentilhomme le lui prêta sans défiance et, Bayart s'en arrangea, car il ne le rendit que le lendemain, vers dix ou onze heures, après la bataille.]

[Au point du jour la bataille interrompue avait recommencé plus acharnée encore et plus meurtrière que la veille, et ce qui décida de notre immortelle victoire fut une dernière charge que Bayart, Fleurange, Bussy d'Amboise et autres poussèrent avec une vigueur qui valut à cette bataille le nom de *combat de géants, auprès duquel tous les autres ne furent que jeux d'enfants*, suivant l'expression du maréchal Trivulzio, qui avait assisté à dix-sept batailles rangées! Six mille Français restèrent sur le sol, et à côté d'eux environ quinze mille Suisses.

Le soir, sous la tente du roi, il y eut grande joie au camp: on parla de bataille; tous furent jugés s'être bien conduits. Les pertes subies et les bons coups donnés, on plaignit entre tous les morts le brave d'Ymbercourt, le comte de Sancerre et le seigneur de Mouy; mais nul ne fut plus loué que le Bon Chevalier. François Ier, qui l'avait vu à l'œuvre, l'honora d'une marque d'estime éclatante et nouvelle.]

Revenant aux vieux principes de la chevalerie, selon lesquels un chevalier seul peut faire un chevalier, le jeune prince, qui ne l'était pas encore, choisit pour le devenir cette occasion solennelle, où certes il avait noblement gagné ses éperons, et c'est à Bayart qu'il demanda l'accolade. Autour de lui pourtant il voyait les plus grands personnages de France et d'Italie, le connétable de Bourbon, les ducs de Savoie, de Ferrare et de Lorraine, les maréchaux de la Trémouille, d'Aubigny, la Palice et Trivulzio ; il préféra le simple capitaine, et il avait bien raison, car de meilleur n'eût su le prendre.

« Nul, dit-il, ne doit porter envie au seigneur de Bayart, puisque nul n'a eu l'heur de se trouver en tant de batailles, assauts et rencontres à pied et à cheval, et de donner plus de preuves de sa vaillance, expérience et bonne conduite. Bayart, mon ami, je veux être aujourd'hui fait chevalier de votre main, parce que je ne connais personne qui, plus dignement que vous, ait porté les éperons d'or. — Sire, répondit Bayart, celui qui est couronné, sacré, oint de l'huile sainte, et qui est roi d'un si noble royaume, est chevalier sur tous les chevaliers. — Allons, Bayart, hâtez-vous ! Il ne faut alléguer ni lois ni *canons* [1] *d'acier, de fer ou de cuivre* ; faites mon vouloir et commandement, si vous voulez être de mes bons serviteurs et fidèles sujets. — Sire, quoique indigne, j'obéirai. »

Il tira son épée, en frappa trois coups sur l'épaule du roi incliné, et répéta l'antique formule : « Sire, autant vaille que si c'était Roland ou Ollivier, Godefroy ou son frère Baudouin. Certes, vous êtes le premier prince que

1. Encore un calembour. — *Canon* signifiait *règle* avant de signifier *pièce d'artillerie.*



**Bayart arme François Ier chevalier.**
**(Par Fragonard, Musée du Louvre et de Versailles.)**

jamais on fit chevalier. Dieu veuille qu'en guerre vous ne preniez la fuite. »

Puis, parlant à son épée qu'il tenait dans sa main droite : « Tu es bien heureuse d'avoir aujourd'hui à si beau et si puissant roi donné l'ordre de chevalerie ! Certes, ma bonne épée, vous serez, avec honneur, comme relique, gardée et honorée[1], et jamais je ne vous porterai, sinon contre les Turcs, Sarrazins ou Maures. » Alors, embrassant son épée, Bayart sauta deux fois joyeusement et la remit au fourreau.

Le roi, à son tour, conféra aussitôt l'ordre à un grand nombre de ses gentilshommes, et le duc de Lorraine, à son exemple, accorda la même faveur à la plupart des siens.

Peu de temps après, maître du Milanais, ayant eu une conférence avec le pape à Bologne et conclu la paix avec les Suisses, François Ier revint en France, laissant son duché à la garde du connétable de Bourbon[2].

1. On dit que cette épée est aujourd'hui en la possession d'un Anglais, dans le palais de Carlton-house.

2. Symphorien Champier, Terrebasse et H. d'Audigier.

## CHAPITRE II.

Expéditions peu importantes de Bayart. — Il fait chevalier le fils aîné du connétable. — Fêtes pour la naissance du Dauphin. — Le seigneur de Sedan attaque les terres de l'empereur Charles-Quint. — Celui-ci sans déclaration de guerre s'empare de Mouzon et menace la Champagne. — Le conseil de guerre décide que Mézières doit être défendue. — Bayart est chargé de cette défense difficile. — Mauvais état de la ville. — On travaille nuit et jour aux fortifications. — Exhortations aux habitants. — Le siége commence. — Réponse de Bayart aux généraux ennemis. — Le capitaine Grand-Jean loue Bayart devant les ennemis. — Le siége est mené vigoureusement. — La garnison est épuisée. Ruse de Bayart. — Elle réussit à souhait. — Autre ruse de Bayart. — Les tonneaux pleins d'eau. — L'aigle a défendu le pigeonnier. — Levée du siége. — Joie universelle. — Honneurs rendus à Bayart.

Pendant les quatre ou cinq années (1516-1521) qui suivirent la bataille de Marignan, la vie de Bayart n'offre plus ces actions d'éclat que nous avons rencontrées jusqu'ici : il seconde d'abord le connétable de Bourbon à Milan, et l'aide à repousser une invasion nouvelle de Maximilien. Un instant, la situation fut critique, et Bourbon, sur les conseils de Bayart, se retira dans la citadelle de Milan, décidé à se défendre en désespéré. Heureusement l'inconstant Maximilien, craignant la tra-

hison de ses Suisses, quitte le camp et abandonne l'expédition.

Le Milanais pacifié, Bayart revient en Dauphiné exercer sa charge de lieutenant général, fait le voyage de Paris, appelé par le roi, et en chemin fait chevalier le fils aîné du connétable à Moulins. Bayart ne séjourna guère à la cour: se sentant né pour servir son prince, non pour le flatter, il retourne en Dauphiné remplir les devoirs de sa charge de lieutenant général. Le dernier jour de février 1517, la bonne reine Claude de France mit au monde son fils aîné en la ville d'Amboise; il fut baptisé dans la même ville et furent parrains le pape Léon X, le duc de Lorraine et la duchesse d'Alençon marraine. Il y eut grande réjouissance par tout le royaume. La ville d'Orléans fit merveille: durant un jour entier il y eut devant la maison de ville deux fontaines qui jetaient du vin blanc et clairet, et par un petit tuyau sortait de l'hypocras, auquel beaucoup de gens après en avoir goûté, se tenaient. L'an 1519, alla de vie à trépas l'empereur Maximilien.

Peu de temps après l'élection de Charles Ier, roi des Espagnes, au trône impérial, sous le nom de Charles-Quint, le seigneur de Sedan, Robert de la Marck, « le sanglier des Ardennes, » qui pour lors était au service de la France, fit quelques courses — on ne sait qui lui en donna le conseil — (Charles-Quint crut que c'était François Ier son ancien rival à la couronne d'Allemagne) sur les terres de l'empereur. Celui-ci lève une grosse armée de quarante mille hommes et la confie au comte de Nassau et à un célèbre capitaine de lansquenets, Francisque de Sickingen, et attaque les terres du sei-

gneur de Sedan. François, inquiet de voir cette grosse armée sur les frontières de la Champagne, envoie son beau-frère le duc d'Alençon pourvoir à la défense des places de la province, et s'avance lui-même jusqu'à Reims. Henri d'Angleterre interpose alors ses bons offices pour arrêter les deux adversaires, prêts à en venir aux mains; pendant les négociations Charles, qui a hérité la mauvaise foi de Ferdinand le Catholique aussi bien que ses États, s'empare, par son lieutenant Nassau, de l'importante place de Mouzon. Cette conquête ouvrait la Champagne aux impériaux. Un instant l'effroi se répandit dans la France, et François convoqua le ban et l'arrière-ban de sa noblesse: au conseil de guerre présidé par le roi, on décida que Mézières était la première place après Mouzon, qu'il fallait la défendre et la garder; elle prise, la Champagne était perdue. Quelques capitaines, la regardant comme hors d'état de résister, voulaient la ruiner et ravager au loin tout le pays pour affamer l'ennemi. Bayart eut horreur de ces dévastations, et, disant qu'il n'y avait point de place faible là où il y avait des gens de cœur, offrit de se charger de la défense; le roi la lui confia « ne connaissant homme de son royaume en qui il se fiât plus. »

Aussitôt, investi de pouvoirs étendus, il part avec sa compagnie de Lorraine, deux ou trois mille hommes de pied, et une foule de gentilshommes volontaires, Reffuge, Montmoreau, ses deux cousins, Alleman-Laval et Gaspard Terrail de Bernin, Annebaut, Villeclair, Montmorency, Lucé, Clermont-Tallard, Sassenage, Guiffrey, Eynard, Milieu, Philippe de Ville et Balthasar de Beaumont, la plupart Dauphinois et personnellement dévoués *au paragon d'honneur* de leur province.

Mézière était fort mal préparée pour soutenir un siége dont elle était menacée d'heure en heure. Bayart commence par faire sortir les bouches inutiles et briser le pont sur la Meuse; il assemble soldats et bourgeois, et leur fait jurer de se défendre jusqu'à la mort: « Si les vivres nous manquent, dit-il en terminant sa harangue par une de ses saillies ordinaires, nous commencerons par manger nos chevaux, puis nous salerons et mangerons.... nos valets! »

Philippe de Ville, son compatriote, homme solide et vieux routier, est chargé de la sévère économie des provisions de toute sorte, et jour et nuit on se met à la besogne pour réparer les fortifications. Hommes d'armes, hommes de pied, Bayart à leur tête, travaillant aux remparts:

« Compagnons, dit le Bon Chevalier, nous sera-t-il reproché que, par notre faute, cette ville soit perdue, nous qui sommes ensemble si belle compagnie et si gens de bien? Il me semble que, fussions-nous au milieu d'un pré, avec un fossé de quatre pieds seulement devant nous, nous combattrions encore un jour entier avant d'être défaits. Or, Dieu merci, nous avons ici fossé, muraille et rempart; avant que les ennemis y mettent le pied, je me trompe fort ou nombre des leurs dormiront dans les fossés. »

Le deuxième jour, on vit approcher les impériaux. Ils formèrent deux siéges, l'un en deçà de la Meuse, commandé par Francisque de Sickingen, avec quatorze ou seize mille hommes; l'autre au delà de la rivière, sous les ordres du comte de Nassau, à la tête de plus de vingt mille soldats. Ces deux chefs, dès le lendemain de leur arrivée, envoyèrent un héraut d'armes à Bayart, le som-

mant de rendre la place, lui remontrant qu'elle n'était point tenable, ajoutant qu'à cause de sa grande et merveilleuse chevalerie, ils seraient très-fâchés qu'elle fût prise d'assaut, que son honneur en serait grandement amoindri, et que par aventure sa vie pourrait être exposée. Bayart, souriant, répondit à ce messager :

« Mon ami, je m'ébahis de la gracieuseté que me font Mgrs de Nassau et Francisque, que je n'ai jamais ni pratiqués ni beaucoup connus, et qui montrent une si grande sollicitude pour ma personne. Vous vous en retournerez, héraut, mon ami, et leur direz ceci : « Le roi mon maitre ne manquait point de personnages plus considérables que moi, à qui confier la garde de cette ville frontière ; mais puisqu'il m'a fait cet honneur de s'en reposer sur moi, j'espère, avec l'aide de Notre-Seigneur, la lui conserver si longuement, que vos maîtres s'ennuieront à faire ce siége plus que moi à le soutenir; enfin je ne suis plus un enfant qu'on effraye par des paroles. »

Le héraut, après avoir été festoyé, alla reporter aux lieutenants de Charles-Quint cette réponse, qui ne fut guère agréable aux deux chefs. Avec eux se trouvait en ce moment un Franc-Comtois, récemment passé du service de France à celui de l'empire, ce Grand-Jean le Picard, qui avait combattu dans les guerres d'Italie sous le Bon Chevalier.

« Messeigneurs, dit-il, tant que vivra Mgr de Bayart, ne vous attendez pas à entrer dans Mézières. Je le connais, il m'a plus d'une fois mené à la guerre. C'est un homme qui, n'eût-il autour de lui que des couards, en ferait des braves, et sachez que tous ceux qui sont avec lui mourront sur la brèche, et lui le premier, avant que nous mettions le pied dans la ville. Pour moi, je voudrais qu'il

y eût là-dedans deux mille hommes de plus, et qu'il n'y fût pas.

— Allons donc, répliqua Nassau, capitaine Grand-Jean, le seigneur de Bayart n'est de fer ni d'acier pas plus qu'un autre. S'il est gentil compagnon, hé! qu'il le montre! car, avant qu'il soit quatre jours, je lui ferai donner tant de coups de canon qu'il ne saura de quel côté se tourner.

— Nous verrons, murmura le vieil aventurier; mais vous ne l'aurez pas comme vous le supposez. »

Peu d'instants après, les deux chefs allemands faisaient ouvrir le feu sur Mézières, et, en moins de quatre jours, leurs cent pièces d'artillerie tirèrent plus de cinq mille coups. La place rispostait de son mieux, mais avec artillerie inférieure. Tout d'abord affaiblie par la désertion des nouvelles levées, qui avaient naguère trahi à Mouzon le courage de leur chef, le baron de Montmoreau, la petite garnison voyait arriver près de leur fin vivres et munitions, et la dyssenterie décimait ses rangs. Enfin les batteries de Sickingen, placées très-près de la ville et sur une éminence, avaient ouvert une brèche énorme, et on avait à peine assez de monde pour suffire à la gardo de cette brèche.

Un mois s'était écoulé, et si l'ennemi avait un peu souffert, c'était surtout des fréquentes sorties que Bayart dirigeait toujours avec un succès digne de son courage.

Le voisinage de Sickingen était bien incommode; Bayart, qui était un des plus subtils guerriers de son temps, s'avisa d'un stratagème que lui suggéra la més-intelligence habituelle entre les deux chefs des impériaux. Il dicta la lettre suivante à l'adresse de Robert do

Lamark, alors à Sedan, la seule ville de son domaine que les Allemands lui eussent laissée :

« Monseigneur mon capitaine,

« Vous devez avoir appris comment je suis assiégé en cette ville par deux endroits : j'ai d'un côté le comte de Nassau, et de l'autre, en deçà de la rivière, le seigneur Francisque. Il y a six mois, ne m'avez-vous pas dit, ce me semble, que vous cherchiez un moyen de le faire venir au service du roi notre maître, et qu'il était votre ami et allié ? Comme il est réputé très-gentil galant, je le souhaiterais de tout mon cœur. Mais si vous reconnaissez que cela se puisse faire, vous ferez bien de le savoir de lui, et plutôt aujourd'hui que demain. S'il y consent, j'en serais très-aise, sinon je vous avertis qu'avant qu'il soit vingt-quatre heures, avec lui, tout ce qui est en son camp sera mis en pièces. Car à trois petites lieues d'ici viennent coucher ce soir douze mille Suisses et huit cents hommes d'armes, conduits par Mgr d'Alençon, et demain, à la pointe du jour, ils doivent donner sur son camp, tandis que je ferai moi-même une sortie, de façon qu'il sera bien habile homme s'il se sauve. J'ai voulu vous en avertir, mais, je vous en prie, tenez la chose secrète. »

La lettre écrite et scellée, Bayart fait venir un paysan, et lui donnant un écu : « Va-t'en, dit-il, à Sedan (il n'y a que trois lieues d'ici) porter cette lettre à messire Robert, et dis-lui que c'est le capitaine Bayart qui la lui envoie. »

Le bonhomme partit incontinent. Ainsi que Bayart l'avait bien prévu, il n'était pas à un jet d'arc de la ville qu'il fut pris et amené devant Sickingen qui lui demanda où il allait. « Monseigneur, dit l'infortuné, trem-

blant et se voyant déjà mort, le grand capitaine qui est dedans notre ville m'envoie à Sedan porter une lettre à messire Robert. »

Et il tira la lettre d'une boursette où il l'avait mise. L'ayant lue, Sickingen devint pensif. Il crut que Nassau lui avait fait passer la rivière pour qu'il fût défait, et dit tout haut : « Je connais bien à cette heure que Mgr de Nassau ne tâche qu'à me perdre ; mais, par le sang Dieu, il n'en sera pas ainsi ! » Et soudain, il fait battre le tambour, sonner à l'étendard, plier bagages et franchit la Meuse.

A ce bruit, Nassau s'étonne et envoie savoir ce qui se passe. On lui rapporte que Sickingen veut venir de son côté ; ce mouvement équivalait à la levée du camp. Il fait dire à Sickingen de ne point bouger avant de s'être entendu avec lui ; qu'autrement il trahirait le service de son maître.

« Retournez, réplique brusquement Sickingen, retournez dire au comte de Nassau que je n'en ferai rien, et que, pour lui plaire, je ne resterai pas à la boucherie. Et s'il veut empêcher que je me loge auprès de lui, nous verrons par le combat à qui de lui ou de moi demeurera le camp. »

Nassau n'y comprenait rien, et, de crainte de surprise, il fit mettre ses gens en bataille. Ceux de Sickingen, ayant passé l'eau, se rangèrent de même, et, à les voir s'agiter et battre le tambour, on eût dit qu'ils allaient en venir aux mains.

A la faveur d'un désordre si subit, le pauvre messager, auteur de ce grand émoi, prit sa course vers Mézières, et, se jetant aux pieds de Bayart, lui conta, en s'excusant, ce qui était arrivé.

Le Bon Chevalier, riant à gorge déployée, courut sur le rempart avec quelques gentilshommes et aperçut les deux camps en présence : « Par ma foi, dit-il au bout d'un instant, puisqu'ils ne veulent pas commencer, je m'en vais le faire moi-même. »

Cinq ou six coups de canon au travers des ennemis réussirent à les calmer et les disposèrent à se rapprocher. Mais, la nuit même, par le passage que Sickingen avait laissé libre, sur l'ordre de Bayart, on courut jusqu'à Troyes demander à François I[er] des secours.

En toute hâte, mille hommes de pied, avec quelques chariots de vivres et de munitions, et escortés par quatre cents hommes d'armes, pénètrent dans Mézières. Ce secours servit à ranimer le feu de leurs batteries, et les impériaux commencèrent à perdre courage. Deux autres ruses de guerre les décidèrent au départ. Voulant savoir si le convoi qui était entré dans Mézières était vraiment considérable, Grand-Jean le Picard fit par un tambour demander une bouteille de vin à son ancien compagnon d'armes, le seigneur de Lorges : « Suis-moi, » dit le capitaine français.

Il descendit avec le soldat dans un magnifique cellier garni de deux rangs de tonneaux tous pleins, mais d'eau pour la plupart, et lui donna deux bouteilles, l'une de vin vieux, l'autre de vin nouveau.

Dès lors les ennemis, perdant l'espoir de prendre la ville par la disette, fatigués d'une si courageuse résistance et craignant l'arrivée du roi, se décidèrent à partir après cinq semaines de siége : ils se dirigèrent vers la pauvre Picardie, mettant le feu partout. « Eh quoi ! disait-on au comte de Nassau, revenu dans les Pays-Bas, vous aviez quarante mille hommes et cent pièces d'artil-

lerie, et vous n'avez pu prendre Mézières, un *pigeonnier?*

— Ah ! répondit-il assez piteusement, c'est que le pigeonnier était gardé par un aigle et par des aiglons autrement becqués et membrés que toutes les aigles de l'empire[1] ! »

Bayart avait sauvé la France autant par son esprit que par sa bravoure. Ce fut un chant d'allégresse de l'une à l'autre extrémité du royaume et, s'il faut en croire un contemporain (Rivail), quand les prêtres à la messe se tournant vers le peuple, avaient dit : *Priez pour le roi*, ils ajoutaient alors : *Et pour Bayart, qui a sauvé le royaume de France*

Quand le Bon Chevalier quitta Mézières, les habitants l'accompagnèrent en lui manifestant leur enthousiasme et leur affection par les marques les plus vives[2].

1. Terrebasse. Le roi annonça cette nouvelle à sa mère dans une lettre où il disait que « en cette occasion Dieu avait montré qu'il était bon Français, » et Louise de Savoie disait de Bayart « un personnage qui vaut et mérite tant et tant que pour lui on ne saurait trop faire. » Pendant longtemps on fêta le 27 septembre l'anniversaire de la délivrance de la ville : cette cérémonie civique consistait en une procession solennelle à laquelle assistaient les autorités civiles, la garnison et la garde nationale en armes. A l'église après l'évangile, un ecclésiastique prononçait l'éloge de Bayart. Nous voyons dans la *Revue des Ardennes* de M. E. Senemaud que cette cérémonie avait lieu encore en 1806 ; M. de Terrebasse dit qu'elle existait aussi sous la Restauration. Pourquoi l'a-t-on laissée tomber en désuétude?

2. M. Vallerant-Payon, chanoine de Reims, petit-fils de Georges, l'un des maîtres de ville de Mézières en 1521, pendant le siége, légua à la ville une grande coupe destinée à perpétuer le souvenir de ce glorieux événement : elle est en vermeil et richement ciselée.

La lettre d'envoi des exécuteurs testamentaires, en date du 22 octobre 1626, annonce que cette coupe pèse quatre onces, trois tierceaux, et qu'elle a coûté 218 livres 5 sols.

Inscription gravée sur le bord :

« En cette coupe est le plan du siége de Maizières par le comte de Nassau, lieutenant de l'empereur Charles-Quint, l'an 1521, défendue par le

Lorsqu'à travers la foule, partout accourue sur son passage, Bayart rejoignit François Ier à Fervacques, il




Coupe de Bayart, en vermeil. (*Dans les archives de Mézières.*)

chevalier Bayart, étant maître de ville Nicolas Georges : M. Vallerant-Payon a ordonné, en l'an 1624, m'être donnée à la chambre de MM. les

reçut accueil merveilleux. Le roi, qui ne pouvait se fatiguer de le louer devant tout le monde, lui donna le collier de l'ordre de Saint-Michel et le commandement en chef d'une compagnie de cent hommes d'armes, avec les appointements annuels de cinq mille écus : pareille dignité était d'ordinaire réservée aux princes du sang. C'est alors aussi que ses deux frères devinrent, Philippe, évêque de Glandèves, et Jacques, abbé de Josaphat-lès-Chartres.

De Fervacques à Mouzon, que l'on reprit, de Mouzon à Valenciennes, Bayart, faisant partie de l'avant-garde commandée par le duc d'Alençon, poussa vivement les impériaux, l'épée dans les reins. S'il eût été cru, ainsi que le connétable de Bourbon, la Trémoille et la Palice, c'en était fait à Valenciennes de l'armée de Charles-Quint. François Ier tourna ce jour-là le dos à la fortune qui lui souriait ; il lui en coûta cher depuis : car elle lui garda rancune le reste de sa vie.

Lorsque Bayart, après avoir encore guerroyé tout l'hiver à Guise et sur la frontière française, revint à la cour, les Parisiens voulurent sortir de leur ville pour aller à sa

eschevins de Maizières par les mains de MM. Serval et Pierre Meslier, chanoines dudit Rheims, et exécuteurs dudit testament dudit sieur Payon.

Sur le pourtour de la coupe, au bas de l'inscription, sont représentés en relief la ville, les environs et l'armée assiégeante : elle est garnie d'un couvercle également ciselé et surmonté d'une petite figure de la Vierge.

Cette coupe, connue aujourd'hui sous le nom de coupe de Bayart, est conservée aux archives de Mézières.

Elle sortait autrefois le jour anniversaire du 27 septembre. La ville était dans l'usage de donner ce jour-là un dîner : la coupe était placée devant le premier échevin, et depuis devant le maire, qui portait un toast à la mémoire des braves et fidèles défenseurs de la ville sous les ordres de Bayart. — (Nous devons cette note et le dessin inédit de cette coupe à l'obligeance de M. Senemaud, archiviste des Ardennes, et ancien professeur d'histoire connu par de curieux travaux.)

rencontre ; instruit de leur dessein, il arriva seul et entra secrètement. Le parlement de Paris voulut le saluer en corps et l'honorer par une manifestation officielle, il s'esquiva ; l'on ne put le retrouver. Il aimait à vaincre, il n'aimait pas à triompher ; un compliment lui faisait plus de peur que dix coups d'épée[1].

1. Terrebasse et H. d'Audigier. C'est à eux que nous empruntons les pages très-intéressantes qui manquent dans le Loyal Serviteur jusqu'à la mort de Bayart. M. Terrebasse a comblé habilement ces lacunes avec tous les écrits des contemporains et M. d'Audigier l'a abrégé avec beaucoup d'art et de goût.

---

# CHAPITRE III.

Bayart repart pour l'Italie. — Il rassure Gênes. — La défaite de la Bicoque nous fait perdre l'Italie. — Bayart retourne dans son gouvernement du Dauphiné, désolé par la peste et les brigands. — Son dévouement contre le fléau. — Sa lutte contre les bandits. — Ses services ne l'empêchent pas d'être oublié au fond de sa province. — Nouvelle campagne d'Italie en 1523. — Bayart est enfin nommé capitaine d'une compagnie de cent lances et de deux cents archers. — Il va au secours des huit braves défenseurs du château de Crémone. — Bonnivet l'envoie à Robecco. — Attaqué par les forces supérieures de Pescaire et de Médicis, il fait une belle retraite. — Vif démêlé avec Bonnivet, le favori. — Bonnivet, blessé, confie la retraite à Bayart. — Bayart est frappé à mort. Douleur générale. — Son entrevue avec Pescaire et Charles de Bourbon. — Mort de Bayart.

A peine revenu du Hainaut, Bayart partit pour l'Italie, toujours soulevée contre nous par Léon X. Gênes, menacée, demandait « quelque sage, hardi et avisé chevalier, » pour commander ses troupes. Bayart, que François I[er] pria de faire ce voyage pour l'amour de lui, se mit aussitôt en route; mais il ne put traverser le Dauphiné sans y faire une courte halte ; toute la province accourut pour le voir.

Un accueil non moins empressé l'attendait à Gênes,

où sa présence valut une armée. En quelques jours il y avait ramené l'ordre et la sécurité, il s'y était concilié tous les cœurs et acquis une popularité égale à celle du regretté maréchal de Boucicault. Gênes rassurée, Bayart rejoignit dans le Milanais les troupes que le maréchal de Foix et le comte Pedro Navarro amenaient de France au secours de Lautrec, vaincu par Prospero Colonna et le marquis de Pescaire, qu'on avait eu le tort de rendre à la liberté pour une grosse rançon. Peu après, Lautrec était encore battu à la Bicoque, et sauf les citadelles de Crémone et de Milan, nous perdions toute l'Italie.

Après être resté le dernier dans cette retraite et s'être tenu deux mois en observation sur la frontière avec sa seule compagnie de gens de pied, Bayart rentra en Dauphiné, où le malheur des temps lui fournit une occasion de montrer qu'il possédait au même degré tous les genres de courage.

La famine et la peste désolaient Grenoble. Bayart n'hésita pas plus en face de la contagion qu'en présence de l'ennemi. Il s'éleva sans effort à cette charité sublime qui devait plus tard immortaliser les Borromée, les Vincent de Paul, les Belzunce, les Roze et les Estelle [1]. Il allait de maison en maison dans la ville et les villages, suivi de médecins, les mains chargées d'aumônes, la bouche pleine de consolations et d'encouragements. Il

1. Saint Charles Borromée, archevêque de Milan, célèbre par son dévouement pendant la terrible peste de 1630 (voir les *Fiancées* de Manzoni); saint Vincent de Paul, dont l'ardente charité sauva la France pendant la malheureuse époque de la Fronde et lui valut le glorieux surnom de : *Aumônier de la France et Père de la patrie* (voir notre volume *La misère au temps de la Fronde et saint Vincent de Paul*); enfin l'évêque Belzunce, le chevalier Roze et l'échevin Estelle, s'illustrèrent par leur courage lors de la peste de Marseille, en 1721. (Voir Michelet, Henri Martin, Duruy, *Histoire de France.*)

distribuait aux malades des médicaments, aux pauvres du pain, et tira en quelques mois de sa bourse plus de sept cents écus d'or.

Ayant vaincu la peste, il dut aussitôt se tourner contre un autre fléau, le brigandage. Des bandes, sorties du Poitou et du Bourbonnais, et grossissant toujours sur leur passage, parcouraient alors le royaume sous la conduite de leur roi, Mocton. Quinze cents de ces plus hardis, après de longues tergiversations, osèrent pénétrer dans le Viennois et s'y livrer à tous les excès ; mais au seul bruit de l'approche de Bayart, de ses vingt hommes d'armes et de quelques milices dauphinoises, ils prirent la fuite et se jetèrent dans les montagnes. Poursuivis de rocher en rocher, ils repassèrent le Rhône et tombèrent sous les coups du connétable de Bourbon.

Cependant, selon la prédiction de l'astrologue de Carpi, estimé de son roi, le Bon Chevalier n'arrivait pas aux honneurs qu'il avait mérités ; les envieux lui barraient la route. On ne lui pardonnait à la cour ni la gloire acquise à Mézières, ni la franchise de son langage, ni l'indépendance de son caractère. Sa place était aux armées de Flandre et de Picardie ; on l'oubliait dans sa lieutenance du Dauphiné. Il en écrivit au roi, et se plaignit noblement de l'oisiveté où il était délaissé. François Ier, dans la lettre qu'il répondit, le 19 décembre 1522, affirma que « l'homme d'armes fait chevalier de la main de Bayart » gardait la mémoire de Marignan et n'attendait qu'une occasion pour payer sa dette de reconnaissance.

François Ier avait résolu d'abord de repasser les Alpes en personne vers la fin de 1523, pour reconquérir le Milanais ; mais il ne crut pas devoir abandonner la France au moment que le connétable de Bourbon poussé

à bout par les plus justes outrages, venait d'en sortir frémissant de colère et n'aspirant qu'à la vengeance.

L'armée française entra donc en Italie sous les ordres de l'amiral Guillaume de Gouffier, seigneur de Bonnivet, et, le 24 octobre, Bayart, placé à l'avant-garde, campait à Cassano, sur les bords de l'Adda, avec sa belle compagnie de cent lances fournies et de deux cents archers[1], plus que doublée par l'affluence des volontaires, presque tous Dauphinois, qui suivaient partout la bannière de leur illustre compatriote. C'était la première campagne qu'il faisait sous ses propres enseignes.

Dans cette campagne, Bayart fit de son mieux pour réparer les fautes et retarder la défaite du déplorable général que la faveur avait mis à la tête de nos troupes. Il prit Lodi sur le duc de Mantoue, ravitailla le château de Crémone, où *huit* soldats, *huit* héros inconnus, demeurés seuls vivants sur quarante défenseurs, tenaient encore après dix-huit mois d'une lutte sans exemple[2]!

Posté ensuite à Monza, il surveillait les routes de Bergame et de Brescia. Il eût affamé Milan ; mais Bonnivet jugea à propos de l'envoyer à Vigevano, et les vivres purent entrer librement dans la capitale lombarde. Le même Bonnivet, ayant établi ses quartiers d'hiver à Abbiategrasso, au delà du Tessin, joua encore un vilain tour au Bon Chevalier :

« Monseigneur de Bayart, lui dit-il, il faut que vous

1. M. Terrebasse a retrouvé le rôle d'un payement (montre) de cette compagnie de Bayart.

2. Nous pouvons rapprocher de cette glorieuse défense celle non moins héroïque de Mazagran (1840) en Algérie. Là 123 hommes résistèrent à une armée entière dans un petit fortin. Heureusement les noms des trois braves chefs Lelièvre, Magnien et Dubarail, ont été conservés à l'admiration de la postérité.

alliez loger à Robecco avec vos cent hommes d'armes et les gens de pied du seigneur de Lorges. »

Cette position, à son gré, était excellente pour observer ceux de Milan et leur couper les vivres: mais Bayart, qui connaissait mieux son métier, répondit:

« Monseigneur, je ne sais comme vous l'entendez; mais pour se maintenir à Robecco, il faudrait y être avec la moitié de nos troupes. Je connais nos ennemis; ils sont vigilants et il me paraît difficile que je n'y reçoive de la honte: car s'ils y étaient eux-mêmes quelque nuit, je me chargerais, moi, de les aller réveiller à leur désavantage. Voyez donc bien, monseigneur, la mission que vous me donnez. »

L'amiral lui dit qu'il ne s'en souciait point, car il ne sortirait pas une souris de Milan sans en être averti. Bonnivet lui en dit tant que, bien à regret, Bayart s'en alla à Robecco; mais, prévoyant que tout était perdu, il n'emmena avec lui que deux grands chevaux et envoya six mulets et le reste de son train à Novare. Une fois à Robecco, méchant village absolument dépourvu de tout moyen de défense, il demanda des gens de pied et du canon; Bonnivet ne daigna même pas répondre. Ce mauvais vouloir, ou plutôt cette trahison, ne peut s'expliquer que par la haine jalouse dont les courtisans poursuivaient le libérateur de la France.

Instruit par des espions de la situation périlleuse de notre détachement faible et éloigné de tout secours, Charles de Lannoy, chef des armées confédérées, chargea les marquis de Pescaire et Jean de Médicis, avec cinq mille fantassins et cinq mille cavaliers, d'aller à Robecco surprendre nos gens, mais surtout se saisir de Bayart.

Ils vinrent par une nuit froide et noire, conduits par des paysans et revêtus de chemises blanches par-dessus leurs armures, pour se reconnaître dans les ténèbres. Grande fut leur surprise d'être parvenus à l'entrée du village sans rencontrer aucun obstacle, sans entendre le moindre bruit ; déjà ils pensaient être arrivés trop tard, lorsque leurs premiers rangs buttèrent en quelque sorte contre deux ou trois archers tombant de sommeil et engourdis par le froid. C'étaient les seules sentinelles qu'on eût laissées en plein air pendant cette nuit glaciale et pluvieuse. Bayart, qui avait passé deux ou trois nuits précédentes à veiller, atteint d'un de ses violents accès de fièvre, et ne pouvant sortir de sa chambre, avait bien donné ses ordres ; mais on les avait négligés. Les trois pauvres archers, ainsi surpris par l'ennemi, et incapables de résistance, n'en crièrent pas moins de toutes leurs forces : *Alarme ! alarme !* en fuyant.

Tout malade qu'il fût, Bayart, depuis son arrivée à Robecco, ne dépouillait de son armure que le casque et la cuirasse, et se couchait tout vêtu, avec ses cuissards et ses brassards ; son cheval demeurait sellé jour et nuit. Le soir même, le Bon Chevalier avait pris médecine et souffrait cruellement. Mais, au premier cri des sentinelles, il saute en selle, il court à l'entrée du village, avec son cousin Gaspard Terrail, Michel de Poisieu et trois ou quatre hommes d'armes, suivis de près par le capitaine de Lorges et quelques gens de pied. Il comprit bientôt que la lutte était impossible, et, tout en faisant tête aux assaillants :

« Lorges, mon ami, dit-il, la partie n'est pas égale; s'ils forcent cette barrière, nous sommes fricassés. Retirez vos gens, serrez-vous le plus que vous pourrez et

marchez droit à Abbiategrasso, pendant qu'avec mes hommes d'armes je tiendrai ferme sur le derrière. Il faut laisser notre bagage aux ennemis ; cela est sans remède ; mais sauvons les personnes, s'il est possible.

Cette retraite s'opéra avec un tel succès, qu'à part les bagages, les valets et quelques chevaux dont la perte était inévitable, nous ne laissâmes en arrière qu'une dizaine d'hommes d'armes. Pescaire et Jean de Médicis avaient manqué le but de leur expédition. Bayart, que seul ils voulaient prendre, était déjà hors d'atteinte et songeait bien moins à eux qu'au perfide Bonnivet.

Celui-ci quittait à peine Abbiategrasso, quand Bayart le rejoignit.

Il ne paraît pas que le Chevalier sans peur se mît souvent en colère; mais, selon l'expression de Brantôme « il était haut la main quand il le fallait. » Cette fois, il venait de se tirer d'affaire à son honneur, certes, et comme par miracle; mais il n'en avait pas moins subi un échec et par la faute d'autrui.

Il aborda rudement son général, qui n'avait d'autre mérite que d'être le compagnon de plaisirs du roi.

« Tôt ou tard, monseigneur, vous m'en ferez raison, lui dit-il; mais ce n'est pas aujourd'hui le moment de songer à nos affaires particulières ; le service du roi me réclame, et il y va de bon. »

Tout orgueilleux qu'il fût et infatué de sa faveur, Bonnivet courba le front et reconnut ses torts. Il n'en eût certes pas été quitte à si bon marché, si, la guerre terminée, Bayart avait trouvé l'heure et le lieu de lui demander satisfaction.

« Bonnivet achèvera bien lui-même la ruine de son ar-

mée sans qu'on lui aide ! » avait répondu Colonna aux impériaux qui le pressaient d'attaquer nos troupes.

Peu de jours après l'affaire de Robecco, l'amiral quitta Abbiategrasso pour se renfermer dans Novare. La disette, la maladie, la désertion l'affaiblissaient de jour en jour. Non-seulement il attendit en vain un renfort de douze mille Suisses et Grisons envoyés par le roi; mais encore les Suisses qu'il avait sous ses drapeaux l'abandonnèrent en masse sur les bords de la Sésia. Il dut lui-même passer cette rivière, vivement pourchassé par Pescaire, surtout par le connétable de Bourbon, son ennemi particulier qui était passé aux impériaux.

Près de Ravisinno, un engagement terrible eut lieu à l'aube du jour. Le digne frère du maréchal de la Palice, le seigneur de Vandenesse, commis au soin de l'artillerie, y fut frappé à mort d'un coup d'arquebuse. L'amiral, lui-même, grièvement blessé au bras, fit aussitôt appeler le Bon Chevalier et lui dit :

« Monseigneur de Bayart, je vous remets le commandement comme au plus digne que je connaisse dans toute l'armée du roi. Pour l'honneur de la France, je vous en conjure, sauvez l'artillerie et les enseignes.

— Monseigneur, répondit Bayart, moins touché sans doute de cette tardive réparation que de l'extrême péril où se trouvait notre armée, j'aurais bien voulu, si Dieu l'eût permis, que vous m'eussiez donné cette charge honorable à une heure où la fortune nous eût été plus favorable qu'en ce moment. Toutefois, quoiqu'il doive arriver, je ferai en sorte que, tant que je vivrai, rien ne tombe entre les mains de l'ennemi que je ne le défende valeureusement. »

Bonnivet n'avait plus qu'un souci, échapper aux pour-



Mort de Bayart. (Cabinet des estampes, Bibl. nat.)

suites du connétable de Bourbon : il se fit porter en litière à l'avant-garde, et Bayart prit le commandement de cette armée en déroute. Soudain les choses changèrent de face. Aux cris de *France ! Bayart ! Fête-Dieu Bayart* [1] ! ces pauvres fantassins, exténués de fatigue et de faim, ces hommes d'armes montés sur des courtauds maigres et fourbus, tout le monde reprit force et courage. Les Espagnols, qui déjà ne croyaient plus avoir affaire qu'à des fuyards épouvantés, retrouvèrent et reconnurent aux coups la gendarmerie française et son redoutable chef : les plus impétueux de leurs cavaliers mordirent la poussière, et, rendus plus prudents, leurs piétons ne nous attaquèrent plus qu'à distance à coups d'arquebuse.

Pendant ce temps, notre artillerie et nos bagages passaient la Sésia ; le défilé ne dura pas moins de deux heures. Aussi assuré que s'il eût été dans sa maison, Bayart surveillait tous les mouvements, faisait marcher ses gens d'armes et se retirait au petit pas, l'épée au poing.

On combattait depuis l'aube ; il pouvait être dix heures du matin. Bayart venait de rembarrer les Espagnols par une de ces charges furieuses qu'il renouvelait « menu et souvent ; » il rejoignait le gros de sa troupe, lorsqu'une pierre, lancée par une arquebuse à croc, le frappa dans les reins et lui brisa l'épine dorsale. Il jeta ce cri : « Jésus ! » puis ajoutant : « Hélas ! mon Dieu, je suis mort ! »

Il prit son épée par la poignée, l'éleva en forme de croix, la baisa et prononça tout haut les paroles du Psalmiste : *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam.....*

1. *Fête-Dieu Bayart !* était, nous ne pouvons dire le juron, mais le cri du Bon Chevalier aux heures critiques.

Il devint pâle comme perdant connaissance, et faillit tomber de cheval ; mais il eut encore l'énergie de saisir l'arçon de sa selle, et demeura ainsi, jusqu'à ce que son maître d'hôtel, Jacques Joffrey, vint l'aider à descendre. « Appuyez-moi contre cet arbre, dit-il au jeune gentilhomme, et placez-moi de telle sorte que j'aie le visage tourné vers les ennemis. Jamais je ne leur ai montré le dos ; je ne veux pas commencer en mourant, car c'est fait de moi. »

Voyant Joffrey fondre en larmes : « Jacques, mon ami, reprit-il doucement, laisse ton deuil ; c'est le vouloir de Dieu de m'ôter de ce monde. Par sa grâce j'y suis longuement demeuré et y ai reçu de biens et d'honneurs plus que je ne mérite. Tout le regret que j'ai à mourir, c'est que je n'ai pas aussi bien fait mon devoir que je le devais. C'était bien mon espérance, si j'eusse plus longuement vécu, d'amender les fautes passées; mais puisqu'il en est ainsi, je supplie mon Créateur d'avoir, par son infinie miséricorde, pitié de ma pauvre âme. J'ai confiance qu'il le fera, et que, par sa grande et incompréhensible bonté, il n'usera pas envers moi de rigoureuse justice. Je te prie, Jacques, mon ami, qu'on ne m'enlève point de ce lieu ; car, quand je me remue, je sens toutes les douleurs qu'il est possible de sentir, hors la mort, laquelle me prendra bientôt. »

Il se tourna vers le seigneur d'Alègre, prévôt de Paris, l'entretint quelques instants et lui fit connaître ses dernières volontés. Par ce testament oral il désignait pour son héritier universel son frère Georges Terrail, et lui substituait, au cas où il n'aurait pas de postérité masculine, son cousin Gaspard, que nous avons vu combattre à ses côtés à Robecco.

En ce moment reparurent les Espagnols. Un capitaine suisse, Jean de Diesbach, voulait faire croiser la pique à cinq ou six de ses hommes et emporter le Bon Chevalier, pensant le sauver. Mais le blessé, connaissant bien son état, pria qu'on le laissât un peu penser à sa conscience; l'ôter d'où il était ne serait qu'abréger sa vie.

Les Espagnols approchaient.

« Messeigneurs, dit-il, je vous en supplie, allez vous-en; autrement vous tomberiez entre les mains des ennemis, et cela ne me serait d'aucun profit; car c'est fait de moi. Adieu, mes bons seigneurs et amis, je vous recommande ma pauvre âme. Je vous supplie en outre, monseigneur d'Alègre, de saluer pour moi le roi notre maître; dites-lui combien je regrette n'avoir pu le servir plus longuement, et que j'en avais bien le désir. Saluez aussi messeigneurs les princes du sang, tous messeigneurs mes compagnons, et généralement tous les gentilshommes du très-honoré royaume de France, quand vous les verrez. »

D'Alègre s'éloigna en pleurant à chaudes larmes; il fallut un ordre formel de Bayart pour que ses serviteurs et hommes d'armes consentissent à se séparer de lui. Ils s'en allèrent rejoindre l'armée en marche, et là, avec tous les capitaines, gendarmes et gens de pied, ils exprimaient ainsi leur désespoir:

« Las! O mort, déloyale furie, que t'avait méfait ce tant parfait et vertueux chevalier! Tu ne t'es pas vengée de lui tout seul, mais nous as tous mis en douleur... Sous quel pasteur irons-nous désormais aux champs? Quel guide Dieu nous pourra-t-il donner, qui ait comme lui toute notre confiance? Pas un de nous qui, en sa

présence, ne se sentit aussi assuré qu'en la plus forte place du monde. Où trouverons-nous dorénavant capitaine qui nous rachète quand nous serons prisonniers, qui nous monte quand nous serons démontés, et qui nous nourrisse comme il le faisait? C'est impossible. O cruelle mort! C'est toujours ta façon; plus un homme est parfait, et plus tu prends de plaisir à le détruire et à le défaire! Mais tu as beau faire, en dépit de toi, qui lui as ôté la vie en ce monde, il aura renommée et gloire immortelle; car sa vie a été si vertueuse qu'elle laissera souvenir à tous les preux à venir. »

Les Espagnols eux-mêmes, soldats et gentilshommes, apprenant que Bayart était frappé à mort, témoignèrent une réelle affliction. Il les avait toujours traités avec humanité et courtoisie; toujours il s'était montré accommodant pour la rançon des prisonniers.

A peine le blessé était-il demeuré seul avec Jacques Joffrey, qui ne voulut à aucun prix se retirer, que le marquis de Pescaire, accourant à cheval, reconnut le Bon Chevalier; il mit pied à terre et: « Plût à Dieu, dit-il, gentil seigneur de Bayart, qu'il m'en eût coûté une carte de mon sang, et que, sans mourir, je ne dusse manger chair de deux ans, mais que je vous tinsse en bonne santé mon prisonnier! Car par le traitement que je vous ferais, vous apprendriez combien j'ai estimé la haute prouesse qui était en vous. La première louange que vous donnèrent ceux de ma nation, disant : *Muchos Grisones y pocos Bayardos*[1], ils ne vous l'ont pas donnée à tort. Car, depuis que j'ai connaissance des armes, je n'ai entendu parler de chevalier qui en toutes vertus ait ap-

1. *Beaucoup de grisons et peu de Bayarts.* Toujours le même jeu de mots sur le nom du Bon Chevalier.

proché de vous. Je devrais être fort aise de vous voir comme je vous vois, sachant bien qu'en ses guerres l'empereur, mon maître, n'avait point de plus grand ni plus rude ennemi. Cependant, quand je considère la grosse perte que fait aujourd'hui toute chevalerie, Dieu ne me soit jamais en aide s'il n'est vrai que je voudrais avoir donné la moitié de ce que je possède et qu'il en fût autrement! Mais, puisqu'à la mort il n'y a point de remède, je demande à Celui qui nous a tous créés à sa ressemblance de vouloir retirer votre âme auprès de lui! »

Il voulait faire transporter Bayart en quelque logis voisin. « Non, dit Bayart, laissez-moi sur le champ même où j'ai combattu, afin que je meure ici en homme de guerre et comme je l'ai toujours désiré. »

On lui offrit les soins des chirurgiens; il demanda un prêtre et se confessa à lui dévotement.

Ayant fait tendre un pavillon au-dessus du blessé, que l'on coucha sur un lit de camp, le généreux Espagnol le laissa sous la garde de deux de ses gentilshommes et se remit à la tête de ses cavaliers, disant: « La France ne sait pas tout ce qu'elle a perdu aujourd'hui en ce Bon Chevalier! »

A mesure que l'armée espagnole passait, courant à la poursuite des nôtres, « il n'y eut galant homme » qui ne s'arrêtât pour voir et saluer le glorieux moribond.

Charles de Bourbon y vint comme les autres.

« Hé! capitaine Bayart, dit-il en s'approchant de son ancien frère d'armes, vous que j'ai toujours aimé pour votre grande prouesse et loyauté, que j'ai grand pitié de vous voir en cet état!

— Ah! pour Dieu, monseigneur, n'ayez point pitié de moi, mais plutôt de vous-même, qui combattez contre

votre foi et votre roi. Moi, c'est pour mon roi et ma foi que je meurs. »

Si jamais le connétable, dont la faute était fort loin d'avoir, de son temps, la gravité qu'elle aurait dans le nôtre, si jamais Charles de Bourbon se sentit coupable et connut le remords, ce dut être en entendant cette sévère leçon de patriotisme sortir de la bouche la plus loyale et du cœur le plus droit qui fût alors. La voix de Bayart était à coup sûr autrement faite pour toucher une conscience rebelle que l'arrêt solennel de François Ier séant en lit de justice. Le malheureux pouvait en appeler naguère d'un roi irrité, à la fois juge et partie; mais, cette fois, sous la sentence désintéressée d'un homme expirant, il n'avait plus qu'à courber la tête. C'est, assure-t-on, ce qu'il fit. Dévorant sa honte, il remonta à cheval et partit au galop, sans proférer une parole....

Cependant la vie abandonnait Bayart, et sa lente agonie de trois heures touchait à sa fin. Recueilli en lui-même au milieu du tumulte extérieur, et déjà détaché de la terre, il adressait au ciel cette fervente prière :

« Mon Dieu, tu l'as dit, je le sais, quiconque de bon cœur retournera vers toi, quelque pécheur qu'il ait été, tu es toujours prêt à le recevoir en grâce et à lui pardonner. Hélas ! mon Dieu, créateur et rédempteur, je t'ai offensé grièvement durant ma vie; je m'en repens de tout mon cœur. Je reconnais bien que, fussé-je aux déserts mille ans, au pain et à l'eau, encore ne serait-ce pas assez pour avoir entrée en ton royaume de paradis, si par ta grande et infinie bonté tu ne daignais m'y recevoir; car nulle créature ne peut mériter en ce monde si haute récompense. Mon père et sauveur, je te supplie qu'il te plaise ne point considérer les fautes que j'ai com-

mises. Juge-moi selon ta grande miséricorde et non selon la rigueur de ta justice !... »

La voix expira sur ses lèvres : il était mort.

Ainsi trépassa le Chevalier sans peur et sans reproche, le 30 avril 1524, sur les six heures après midi. Il était âgé de quarante-huit ans.

---

# CHAPITRE IV

Le corps de Bayart est ramené en France. — Deuil public le long de la route. — Consternation générale en Dauphiné. — Un oubli officiel de trois siècles est tout ce que rois et gouverneurs donnent à Bayart. — Tombeau. — Portrait. — Ruines du château. — Éloge funèbre par le Loyal serviteur.

Les deux gentilshommes espagnols, chargés sur leur vie de le défendre contre toute insulte, le firent porter à l'église la plus voisine, où un service solennel fut célébré pendant deux jours.

Après cette cérémonie, le corps fut remis à Jacques Jeffrey, le fidèle maître d'hôtel, qui prit tristement le chemin de la France. Lorsqu'on fut sur les terres du duc de Savoie, ce prince, en tous les lieux où s'arrêta la glorieuse dépouille, lui fit rendre les mêmes honneurs que si Bayart eût été son frère.

Mais comment décrire la consternation qui se répandit en Dauphiné ? Prélats, gens d'église, nobles et populaire, toute la province avait pris le deuil. Quand le funèbre cortége approcha de la frontière, parents et amis s'avancèrent à la rencontre du corps jusqu'au pied des Alpes, et, d'église en église, le ramenèrent jusqu'à une demi-lieue de Grenoble. Là s'étaient rendus les membres du parlement

et de la cour des comptes, les gentilshommes du pays, les bourgeois et manants de Grenoble, et tous, fondant en pleurs, escortèrent le cercueil jusqu'à l'église Notre-Dame. Il y demeura tout le jour et toute la nuit, entouré d'un appareil aussi pompeux que si le défunt eût été, non le lieutenant général, mais le roi du Dauphiné.

Le lendemain, avec les mêmes honneurs qui avaient marqué son entrée à Grenoble, il fut conduit à une demi-lieue de la ville, dans un couvent de minimes, fondé par l'évêque Laurent Alleman.

Là, sous une simple pierre, sans ornements, sans inscription, furent déposés les restes du héros, regretté des braves, mais des veuves surtout et des orphelins, « à qui secrètement il donnait et départait de ses biens. »

« On eût dit, durant un mois, que le peuple du Dauphiné n'attendait que ruine prochaine ; on ne faisait que pleurer et larmoyer, et cessèrent fêtes, danses, banquets et autres passe-temps. »

Les moines de Saint-Bruno inscrivirent le nom de Bayart dans leur rituel. Le prieur général de l'ordre institua, dans toutes les chartreuses du monde, pour le repos de l'âme du Bon Chevalier, un *obit* perpétuel et anniversaire, au mois de mai.

Et le roi, que fit-il pour la mémoire de cet illustre serviteur ? Il ne fit rien. A peine cite-t-on de lui quelques paroles. Elles montrent peu d'attendrissement, peu de véritable douleur, tout au plus un chagrin de prince qui, rapportant tout à soi, mesure les malheurs au dommage qu'ils portent à ses affaires, et dans un mort regrette, non l'homme, mais l'instrument utile :

« J'ai perdu, dit-il, un grand capitaine, dont le nom faisait honorer et craindre *mes armes*, et, véritablement, il méritait de plus hautes charges et bienfaits qu'il n'en a possédé. — Hé ! capitaine Bayart, murmurait-il encore aux heures difficiles, que vous me faites grand'faute[1] ! »

Parmi les successeurs de François Ier, un seul, Henri IV, passant à Grenoble en 1601, se souvint du Bon Chevalier, et s'étonna qu'aucun monument ne consacrât en pareil lieu une gloire si pure. Il parla d'ériger un tombeau, mais des paroles ne passa point aux effets. Même projet conçu en 1619 par les états de la province, également avorté. Ils avaient voté *mille livres !* Quel effort ! L'on trouva quelque emploi plus urgent pour ces mille livres. Ils auraient pu, ce semble, fournir à eux seuls cet appoint, les descendants de ces cent pauvres filles orphelines, gentilles femmes (femmes nobles) ou autres, que le Bon Chevalier dota de ses deniers, sans en faire bruit !

Vers le milieu du dix-septième siècle, un particulier fit à la France et au Dauphiné cette honte de dresser, à ses frais, dans l'église des Minimes[2], un tombeau surmonté d'un buste en marbre blanc et orné d'une épitaphe latine. Ce gentilhomme, qui n'était ni parent ni allié de

1. C'est presque le mot de Louis XV sur Choiseul à l'occasion du premier partage de la Pologne.

2. Aujourd'hui, dans l'église de Saint-André : le bas-relief est orné de deux figures d'anges et d'une tête de mort. Le buste représente Bayart dans sa jeunesse. Voir une notice sur l'église de Saint-André de Grenoble, in-8° (Bibl. nat. LK7. 3038). — On voit à Versailles un buste en plâtre d'après le buste original de l'église des Minimes de la Plaine, près de Grenoble, n° 558, escalier et vestibule n° 26. — Il y a au musée de Versailles, 2e étage, n° 3140, une peinture du dix-septième siècle. Bayart est à genoux devant un prie-Dieu orné de ses armoiries qu'entoure le collier de Saint Michel. Ce panneau provenant de la collection Colbert paraît copié d'après un vitrail.

Bayart, se nommait Scipion de Polloud, seigneur de Saint-Agnin.

Les dix-septième et dix-huitième siècles ont été plus justes envers la mémoire de Bayart : son souvenir, effacé depuis les Brantôme et les Pasquier, semble être rajeuni et revient sous la plume des meilleurs et des plus dignes



Tombeau de Bayart. (*D'après une photographie inédite.*)

citoyens. On publie des histoires du Bon Chevalier, assez mauvaises, il est vrai ; la Bruyère le nomme dans ses *Caractères*, comme un type d'honneur et de bravoure ; Saint-Simon, en parlant d'un grand d'Espagne, dit : « Il était la vertu, l'honneur, la probité, la foi, la loyauté,

l'ancienne chevalerie même, je dis celle de l'illustre Bayart, non pas celle des romans et des romanesques. » Ces mentions ont leur importance venant d'écrivains si sobres de louanges, si sévères appréciateurs du vrai patriotisme. A en croire Macaulay, qui ne rapporte pas cependant son autorité, Frédéric le Grand, encore prince royal, fonde une sorte d'ordre chevaleresque sous l'honorable invocation de Bayart. La tradition rapporte qu'à la solennelle distribution des croix de la *Légion d'honneur* au camp de Boulogne, ces étoiles du mérite et de la valeur étaient placées dans les casques de Duguesclin et de Bayart, les vrais preux de l'ancienne monarchie.

Enfin, le 9 juin 1823, — trois cents ans plus tard, — une statue du Chevalier sans peur et sans reproche fut élevée à Grenoble, sur la place Saint-André [1]. L'artiste qui eut à représenter ses traits ne put guère exécuter qu'une œuvre de fantaisie ; car nous n'avons de Pierre Terrail aucun portrait authentique, et l'histoire n'y supplée que par des renseignements un peu vagues pour qui chercherait une exacte ressemblance. Il avait, dit Champier, la taille haute, le teint blanc, le corps maigre, les yeux noirs et pleins de vie : on ajoute qu'il avait le nez aquilin, les cheveux châtains, une belle prestance, un air doux et gracieux. Tout cela se sculpte assez malaisément, et le seul signe distinctif qui soit facile à reproduire, c'est qu'il ne portait point de barbe [2] !

1. Nous empruntons presque tous ces détails à MM. Terrebasse et H. d'Audigier, en les complétant cependant un peu.

2. Le Dauphiné s'occupe en ce moment d'une souscription pour un monument convenable à élever à Bayart, près des tristes restes de son château natal, dont nous avons fait photographier les ruines. — Le portrait que nous avons donné a été également photographié par les soins de M. Gariel, bibliothécaire de Grenoble, le savant auteur des *Delphinalia*.



**Ruines actuelles du château de Bayart.** (*D'après une photographie inédite.*)

Le Loyal Serviteur, à la fin de la vie de son héros, a mis un dernier chapitre : *Des vertus qui étaient au Bon Chevalier sans peur et sans reproche.* Nous ne le reproduirons pas en entier, parce que l'auteur anonyme de ce petit chef-d'œuvre a placé sans ordre et presque sous forme de litanies, des qualités tout à fait secondaires, comme celle-ci : « Il ne jurait jamais, » à côté des plus grands mérites d'un homme et d'un citoyen. Nous l'abrégerons et ne donnerons que les côtés vraiment humains de Bayart.

« Toute noblesse se devait bien vêtir de deuil le jour du trépas du Bon Chevalier sans peur et sans reproche ; car je crois que, depuis la création, tant en la loi chrétienne que païenne, ne s'est trouvé un seul homme qui lui ait fait moins de déshonneur et plus d'honneur [1]. Jamais il n'eut un écu qui ne fût au service du premier qui en eût besoin, et sans qu'il le demandât. Bien souvent, en secret, il a fait bailler à de pauvres gentilshommes, qui en avaient nécessité, selon sa puissance. Jamais soudard qu'il eut sous sa charge ne fut démonté sans qu'il le remontât, et, pour plus honnêtement donner ces choses, bien souvent changeait un coursier ou un cheval d'Espagne, qui valait deux ou trois cents écus, à un de ses hommes d'armes, contre un courtaud de six écus, et il donnait à entendre au gentilhomme que le cheval que celui-ci lui baillait lui était merveilleusement propre. Une robe de velours de salon ou de damas changeait à tous coups contre une petite cape, afin que, plus

L'original se trouve à la bibliothèque publique de la ville et est regardé comme un des plus authentiques que l'on possède.

1. A nul, selon nous, ne convient mieux ce mot de Thomas sur Turenne : « Sa vie est un hymne à l'honneur de l'humanité. »

gracieusement et au contentement d'un chacun, il pût faire des dons. On pourrait dire : il ne pouvait pas donner grand'chose, car il était pauvre; autant était-il honoré d'être parfaitement libéral, selon sa puissance, que le plus grand prince du monde, et il a gagné, durant les trente-quatre ans de guerre de sa vie, cent mille francs en prisonniers qu'il a départis à tous ceux qui en avaient besoin. Il était grand aumônier et faisait ses aumônes secrètement. Il n'y a rien de si certain qu'il a marié en sa vie, sans en faire bruit, cent pauvres filles orphelines, nobles femmes ou autres. Toujours, avant de sortir de sa chambre, se recommandait à Dieu, disait ses prières, à deux genoux, en grande humilité, et en ce moment avait toujours soin d'être seul. Jamais en pays conquis, s'il lui était possible de trouver homme ou femme de la maison où il logeait, ne s'en alla sans payer ce qu'il croyait avoir dépensé. Et plusieurs fois on lui dit : « Monseigneur, c'est argent perdu que vous baillez, car, au sortir d'ici, un autre mettra le feu céans et ôtera ce que vous avez donné. » Il répondait : « Messeigneurs, je fais ce que je dois. Dieu ne m'a point mis en ce monde pour vivre de pillage ni de rapine; de plus, ce pauvre homme pourra aller cacher son argent au pied de quelque arbre, et, quand la guerre sera hors de ce pays, il s'en pourra aider et priera Dieu pour moi. » Il alla en plusieurs guerres où se trouvaient des Allemands qui, en partant, mettent volontiers le feu en leur logis, le Bon Chevalier ne partit jamais du sien qu'il ne sût que tout le monde fût passé ou qu'il n'y mît garde, afin d'empêcher qu'on y mît le feu.

Entre toutes manières de gens, il était la plus gracieuse personne du monde qui honorait gens de vertu et




Statue de Bayart sur la place Saint-André, à Grenoble.

moins parlait des vicieux. Il était fort mauvais flatteur et adulateur. Toute sa conduite était basée sur la vérité, et, à quelque personne que ce fût, grand prince ou autre, ne fléchissait jamais pour dire autre chose que la raison. Des biens, il n'y pensa en sa vie, et bien l'a montré : à sa mort, il n'était guère plus riche que quand il naquit[1]. Quand on lui parlait de gens puissants et riches où il pensait qu'il n'y eût pas grande vertu, faisait le sourd et répondait peu, et, au contraire, ne se pouvait rassasier de parler des vertueux. Il estimait en son cœur un gentilhomme parfait, qui n'avait que cent francs de rente, autant qu'un prince qui en avait cent mille, pensant que les biens n'ennoblissent point le cœur. Le capitaine Louis d'Ars le nourrit en sa jeunesse, et, sous lui, il apprit le commandement des armes. Aussi, toute sa vie lui a-t-il porté autant d'honneur que s'il eût été le plus grand roi du monde; quand on parlait de lui, le Bon Chevalier y prenait plaisir merveilleux et n'était jamais las d'en bien dire. C'était le plus assuré en guerre qu'on ait jamais connu, et à ses paroles eût fait combattre le plus couard homme du monde. Il a remporté de belles victoires en son temps, mais jamais on ne l'en ouït vanter, et s'il convenait qu'il en parlât, en donnait toujours la louange à quelque autre. Jamais il ne voulut servir que son prince, sous lequel n'avait pas de grands avantages, et on lui en a présenté de beaucoup plus considérables; mais toujours il disait qu'il mourrait pour soutenir le bien public de son pays. Jamais on ne put lui donner commission qu'il refusât et on lui en a donné de bien étranges, parce que toujours il a eu Dieu devant les yeux;

1. Tout ce qu'il avait, dit M. de Terrebasse, ne valut pas quatre cents livres de rentes.

il l'a aidé à maintenir son honneur, et, jusque au jour de son trépas, n'en avait ôté le fer d'une aiguillette. Il fut lieutenant pour le roi son maître, en Dauphiné, et il y gagna si bien le cœur, tant des nobles que des roturiers, qu'ils fussent tous morts pour lui [1].

S'il a été prisé et honoré en son pays, il ne faut pas s'en émerveiller, car bien plus l'a été pour toutes les autres nations, et cela n'a pas duré un an ou deux, mais tant qu'il a vécu, et dure encore après sa mort : la bonne et vertueuse vie qu'il a menée lui rend louange immortelle. Jamais on ne vit qu'il ait voulu soutenir le plus grand ami qu'il eût au monde contre la raison, et toujours disait : « Que tous empires, royaumes et provinces sans ustice sont forêts pleines de brigands. » En guerre, a toujours eu trois excellentes choses qui s'allient à parfait chevalier : « Assaut de lévrier, défense de sanglier et fuite de loup. » Bref, à qui voudrait décrire toutes ses vertus, bien nécessaire serait la vie d'un bon orateur. Moi qui suis débile et peu garni de science n'y saurai atteindre; mais, de ce que j'en ai dit, supplie humblement tous les lecteurs de la présente histoire, le vouloir prendre en gré; j'ai fait ce que j'ai pu, mais non pas ce qui était bien dû pour la louange d'un si parfait et vertueux personnage que le Bon Chevalier sans peur et sans reproche, le gentil seigneur de Bayart, duquel Dieu, par sa grâce, veuille avoir l'âme en paradis. Amen.

1. Voici quelques fragments de la prière qu'on récita longtemps dans les églises de Grenoble ; c'est un témoignage touchant des sentiments qu'inspirait le Bon Chevalier : — « Notre Seigneur Jésus-Christ.... nous, pauvre peuple du Dauphiné, te prions par ta sainte Passion, te prions par ta sainte Résurrection, veuillez ressusciter du sépulcre de ce misérable monde le noble esprit de notre gouverneur, le noble chevalier Bayart.... »

FIN

DE LA TRÈS-JOYEUSE, PLAISANTE ET RÉCRÉATIVE HISTOIRE

DES FAITS, GESTES, TRIOMPHES ET PROUESSES

DU BON CHEVALIER SANS PEUR ET SANS REPROCHE

LE GENTIL SEIGNEUR DE BAYART

COMPOSÉE PAR LE LOYAL SERVITEUR.

# TABLE DES VIGNETTES.

FIN DE LA TABLE DES VIGNETTES.

# TABLE DES MATIÈRES.

## LIVRE V.

FIN DE LA TABLE DES MATIERES.

271[illegible]-77 Corbeil. — Typ. et stér. de Crété

EXTRAIT DES MATIÈRES CONTENUES DANS LES HUIT PREMIERS VOLUMES

DU

# JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVELLES, CONTES, RÉCITS. — Les braves gens, Nous autres, la Toute Petite, l'Oncle Placide, par J. Girardin; Une sœur, par Mme de Witt; la Dette de Ben-Aïssa, par Marie Maréchal; En congé, le Jeune chef de famille, la Petite Duchesse, par Mlle Fleuriot; Tom Brown, par J. Girardin; la Fille aux pieds nus, par Auerbach; Deux Mères, le Violoneux de la Sapinière, la Fille de Carilès, le Bonheur de Françoise, par Mme Colomb; la Terre de servitude, par H. Stanley; les Aventures du capitaine Magon, la Bannière bleue, par L. Cahun, etc.

CAUSERIES. — La Botanique de Georges, les Oranges, le Stéréoscope, une Croisade d'enfants, Copernic, la Monnaie, les Jeux floraux, l'Hôtel de Ville, les Ecoliers soldats, par l'Oncle Anselme; le Parapluie, le Jeux d'échecs, Organisation militaire des Romains et des Gaulois, par P. Vincent; le Bal costumé, par J. Levoisin; l'Hôtel des Invalides, par Louis Rousselet; les Tuileries, par L. Bepp; la Maison romaine, les Peintres grecs, par de Raymond, etc.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES, AVENTURES. — Une Croisière autour du monde, par Kingstone; Livingstone, Henry Stanley, les Pays slaves de la Turquie, les Colonies françaises, les Sources du Nil, Sir S. Baker, le Turkestan, la Guinée, l'Indo-Chine, l'Afrique centrale, les Pygmées, par Louis Rousselet; le Sahara algérien, les Modocs, le Creusot, par Et. Leroux; les Explorateurs des régions arctiques, l'Expédition du capitaine Hall au Pôle Nord, l'Equipage du *Polaris*, les Naufragés au Spitzberg, le Royaume de Dahomey, par Lucien d'Elne; la Grotte d'Adelsberg, par Louis Enault; le Colisée, l'Alhambra, par R. du Coudray; Promenades aux Etats-Unis, par Léon Dives; les Villes de France, par A. Saint-Paul et H. Norval.

HISTOIRE NATURELLE, ZOOLOGIE, BOTANIQUE. — Les Fourmis nourrices, par E. Menault; l'Hippopotame, le Hamster, l'Autruche, l'Eléphant, l'Orang-Outang, les Oiseaux de paradis, les lions marins, la Girafe, le Calmar, par Th. Lally; le Mégathérium, par H. Norval; le Jardinage de la jeunesse, par L. Châtenay; les Oiseaux gigantesques, par Marcel Devic; les Orchidées, les Plantes d'appartement, la Pêche à la ligne, l'Aquarium d'eau douce, par H. de la Blanchère; le Phylloxéra, par Albert Lévy; les Arbres géants, par P. Vincent; les Œufs des insectes, les Méduses, les Anémones de mer, par Mme Demoulin, etc.

ASTRONOMIE. — La Planète Vénus, la Lune, la Comète, l'Histoire ancienne du ciel, la distance du Soleil à la Terre, par A. Guillemin; la Lune rousse, par H. Norval.

INVENTIONS, DÉCOUVERTES. — Les Bateaux à vapeur de la Manche, par A. Guillemin; les Destructeurs des câbles, Impressions de voyage en ballon, le Professeur Charles, par G. Tissandier; le Pyrophone, le Gallium, par A. Lévy; un Fanal inextinguible, les Omnibus, le Chemin de fer du Pacifique, la Pendule mystérieuse, par P. Vincent; les Navires cuirassés, par Léon Renard; le Scaphandre, par H. Norval; le Tunnel de la Manche, par Et. Leroux.

CAUSERIES INDUSTRIELLES. — La Laine, le Coton, la Soie, le Lait, le Papier, le Télégraphe, la Photographie, le Tissage, par Eug. Muller; les Huiles de

pétrole, par G. Tissandier; Comment se fait une aiguille, les Vendanges, Emploi de l'air comprimé, les Eaux de Paris, les Marbres de Carrare, par P. Vincent; les Fourrures, par Mme Loreau; les Bonbons, le Sel, le Café, le Cacao, le Houblon et la Bière, le Thé, par H. Norval, etc.

ACTUALITÉS, CONTEMPORAINS, VARIÉTÉS. — Le Naufrage du *Northfleet*, Verguin, par Eug. Muller; Andersen, Dupuytren, par Ch. Joliet; les Ascensions du *Zénith*, par G. Tissandier; les Bohémiens, par L. Rousselet; Horace Greeley, par P. Vincent; l'Ouverture de la chasse, l'Exposition des races canines, par Th. Lally; Agassiz, Latour-d'Auvergne, Kaméhaméha V, le capitaine Boyton, par Ét. Leroux; l'Arc, l'Arbalète, par H. de la Blanchère; Paganini, Nélaton, Coste, par H. Norval; Boïeldieu, Mozart, Beethoven, par N. Mouzin; Tourville, Chateaubriand, par R. du Coudray.

## CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE paraît le samedi de chaque semaine. Le prix du numéro est de 40 centimes.

Chaque année de la publication forme deux beaux volumes in-8° richement illustrés.

Prix de chaque volume : broché, 10 fr.; cartonné en percaline rouge, tranches dorées, 13 fr.

### PRIX DE L'ABONNEMENT

## POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

| | |
|---|---|
| UN AN (2 volumes)........... | 20 FRANCS |
| SIX MOIS (1 volume).......... | 10 — |

NOTA. — Ces prix augmentent de 2 fr. pour l'année et de 1 fr. pour six mois pour les pays étrangers faisant partie de l'Union générale des postes.

*Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois, du 1er décembre et du 1er juin.*

# BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

**Format in-18 jésus, à 2 fr. 25 le volume**

**La reliure en percaline rouge se paye en sus : tranches jaspées, 1 fr. tranches dorées, 1 fr. 25.**

## 1re SÉRIE. — POUR LES ENFANTS DE 4 A 8 ANS.

**Anonyme** : *Chien et chat;* 3e édit. 1 vol. traduit de l'anglais par Mme A. Dibarrart, avec 45 vignettes par E. Bayard.

— *Douze histoires pour les enfants de quatre à huit ans*, par une mère de famille; 3e édit. 1 vol. avec 18 vignettes par Bertall.

— *Les enfants d'aujourd'hui*, par la même; 3e édit. 1 vol. avec 40 vignettes par Bertall.

**Carraud** (Mme Z.) : *Historiettes véritables;* 3e édit. 1 vol. avec 94 vignettes par Fath.

**Fath** (G.) : *La sagesse des enfants*, proverbes, avec 100 vignettes par l'auteur. 1 vol.

**Laroque** (Mme) : *Grands et petits.* 1 vol. avec 61 vignettes par Bertall.

**Marcel** (Mme J.) : *Histoire d'un cheval de bois;* 2e édit. 1 vol. avec 20 vignettes par E. Bayard.

**Pape-Carpentier** (Mme) : *Histoires et leçons de choses pour les enfants;* 7e édit. 1 vol. avec 85 vignettes.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

**Perrault**, Mmes **d'Aulnoy** et **Leprince de Beaumont** : *Contes de fées.* 1 vol. avec 65 vignettes par Bertall, Forest, etc.

**Porchat** (L.) : *Contes merveilleux;* 3e édit. 1 vol. avec 21 vignettes par Bertall.

**Schmidt** (le chanoine Ch. von) : 190 *Contes pour les enfants*, traduits de l'allemand par Van Hasselt; 2e édition. 1 vol. avec 29 vignettes par Bertall.

**Ségur** (Mme la comtesse de) : *Nouveaux contes de fées;* 4e édit. 1 vol. avec 46 vignettes par Gustave Doré et H. Didier.

## 2e SÉRIE. — POUR LES ENFANTS DE 8 A 14 ANS.

**Achard** (Amédée) : *Histoire de mes amis.* 1 vol. avec 20 vignettes par E. Bellecroix, A. Mesnel, etc.

**Andersen** : *Contes choisis*, traduit du danois par Soldi; 4e édit. 1 vol. avec 40 vignettes par Bertall.

**Anonyme** : *Les fêtes d'enfants*, scènes et dialogues; 4e édit. 1 vol. avec 41 vignettes par Foulquier.

**Assollant** (A.) : *Les aventures merveilleuses, mais authentiques du capitaine Corcoran;* 3e édit. 2 vol. avec 50 vignettes par A. de Neuville.

**Barrau** (Th. H.) : *Amour filial;* 4e édit. 1 vol. avec 41 vignettes par Ferogio.

**Bawr** (Mme de) : *Nouveaux contes;* 4e édit. 1 vol. avec 40 vignettes par Bertall.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

**Belèze** : *Jeux des adolescents;* 4e édit 1 vol. avec 140 vignettes.

**Berquin** : *Choix de petits drames et de contes;* 2e édit. 1 vol. avec 36 vignettes par Foulquier, etc.

**Berthet** (Élie) : *L'enfant des bois;* 4e édit. 1 vol. avec 61 vignettes.

**Blanchère** (de la) : *Les aventures de La Ramée et de ses trois Compagnons;* 2e édit. 1 vol. avec 36 vignettes par E. Forest.

— *Oncle Tobie le pécheur;* 2e édition. 1 vol. avec 80 vignettes.

**Boiteau** (P.) : *Légendes* recueillies ou composées pour les enfants; 2e édit. 1 vol. avec 42 vignettes par Bertall.

**Carraud** (Mme Z.) : *La petite Jeanne* ou le Devoir; 6e édit. 1 vol. avec 21 vignettes par Forest.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

— *Les métamorphoses d'une goutte d'eau,* suivies des *Aventures d'une fourmi, des Guêpes,* etc.; 4e édit. 1 vol. avec 50 vign. par E. Bayard.

— *Les goûters de la grand'mère;* 3e édit. 1 vol. avec 18 vignettes par Bayard.

**Castillon** (A.) : *Les récréations physiques;* 3e édit. 1 vol. avec 36 vignettes par Castelli.

— *Les récréations chimiques,* 3e édit. 1 vol. avec 34 vignettes par Castelli.

**Chabreul** (Mme de) : *Jeux et exercices des jeunes filles;* 4e édit. 1 vol. contenant la musique des rondes et 50 vignettes par Fath.

**Colet** (Mme L.) : *Enfances célèbres;* 8e édit. 1 vol. avec 57 vignettes par Foulquier.

**Contes anglais,** traduits par Mme de Witt 1 vol. avec 43 vignettes par Morin.

**Edgeworth** (Miss) : *Contes de l'adolescence,* traduits par Le François; 2e édition. 1 vol. 42 vignettes par Morin.

— *Contes de l'enfance,* traduits par le même. 1 vol. avec 27 vignettes par Foulquier.

**Fénelon** : *Fables.* 1 vol. avec 22 vignettes par Forest et E. Bayard.

**Fleuriot** (Mlle Zénaïde) : *Le petit chef de famille;* 2e édition. 1 vol. avec 51 vignettes par Castelli.

— *Plus tard, ou le jeune chef de famille;* 2e édit. 1 vol. avec 74 vignettes par Bayard.

— *En congé;* 2e édit. 1 vol. avec 61 vignettes par A. Marie.

— *Bigarrette.* 1 vol. avec 55 vignettes par A. Marie.

**Foë** (de) : *La vie et les aventures de Robinson Crusoé,* traduites de l'anglais, édition abrégée. 1 vol. avec 40 vignettes.

**Genlis** (Mme de) : *Contes moraux.* 1 vol. avec 40 vignettes par Foulquier, etc.

**Gouraud** (Mlle Julie) : *Les enfants de la femme;* 3e édit. 1 vol. avec 50 vignettes par E. Bayard.

— *Le Livre de maman;* 2e édit. 1 vol. avec 68 vignettes par E. Bayard.

— *Cécile ou la petite sœur;* 3e édit. 1 vol. avec 23 vignettes par Desandré.

— *Lettres de deux poupées;* 4e édit. 1 vol. avec 59 vignettes par Olivier.

— *Le petit colporteur;* 3e édit. 1 vol. avec 27 vignettes par A. de Neuville.

— *Les mémoires d'un petit garçon;* 5e édit. 1 vol. avec 86 vignettes par E. Bayard.

— *Les mémoires d'un caniche;* 4e édit. 1 vol. avec 75 vignettes par E. Bayard.

— *L'enfant du guide;* 3e édit. 1 vol. avec 60 vignettes par F. Bayard.

— *Petite et grande;* 2e édition. 1 vol. avec 48 vignettes par E. Bayard.

— *Les quatre pièces d'or;* 2e édit. 1 vol. avec 51 vignettes par E. Bayard.

— *Les deux enfants de Saint-Domingue.* 1 vol. avec 54 vignettes par F. Bayard.

— *La petite maîtresse de maison.* 1 vol. avec 27 vignettes par A. Marie.

— *Les filles du professeur.* 1 vol. avec 36 vignettes par Bertall.

**Grimm** (les frères) : *Contes choisis,* traduits de l'allemand par Fr. Baudry. 1 vol. avec 40 vignettes par Bertall.

**Hauff** : *La caravane,* traduit de l'allemand, par le même; 3e édit. 1 vol. avec 40 vignettes par Bertall.

— *L'auberge du Spessart,* traduit de l'allemand par le même; 3e édit. 1 vol. avec 61 vignettes par Bertall.

**Hawthorne** : *Le livre des merveilles,* traduit de l'anglais par L. Rabillon.

1re série, avec 20 vign. par Bertall. 1 vol.
2e série, avec 20 vign. par Bertall. 1 vol.
Chaque série se vend séparément.

**Hébel et Karl Simrock** : *Contes allemands,* imités de Hébel et Karl Simrock, par N. Martin, 3e édit. 1 vol. avec 25 vignettes par Bertall.

**Jonshon** (R. L.) : *Dans l'extrême Far West.* Aventures d'un émigrant dans la Colombie anglaise, traduites de l'anglais par A. Talandier; 2e édit. 1 vol. avec 20 vignettes par A. Marie.

**Marcel** (Mme Jeanne) : *L'école buissonnière;* 2e édit. 1 vol. avec 28 vignettes par A. Marie.
— *Le bon frère;* 2e édit. 1 vol. avec 21 vignettes par E. Bayard.
— *Les petits vagabonds;* 2e édit. 1 vol. avec 25 vignettes par E. Bayard.

**Maréchal** (Mlle). *La dette de Ben-Aïssa;* 2e édition. 1 vol. avec 20 vign. par Bertall.
— *Nos petits camarades,* 1 vol. avec 18 vign. par Bayard, Castelli, etc.

**Marmier** : *L'arbre de Noël;* 2e édit. 1 vol. avec 60 vignettes par Bertall.

**Mayne-Reid** (le capitaine). Ouvrages traduits de l'anglais :
— *Les chasseurs de girafes,* traduit par H. Vattemare; 3e édit. 1 vol. avec 10 vignettes par A. de Neuville.
— *A fond de cale,* traduit par Mme H. Loreau; 3e édit. 1 vol. avec 12 vignettes.
— *A la mer!* traduit par Mme H. Loreau; 5e édit. 1 vol. avec 12 vignettes.
— *Bruin,* ou *les chasseurs d'ours,* traduit par A. Letellier. 1 vol. avec 8 vignettes.
— *Le chasseur de plantes,* traduit par Mme H. Loreau. 1 vol. avec 12 vignettes.
— *Les exilés dans la forêt,* traduit par Mme H. Loreau; 4e édit. 1 vol. avec 12 vignettes.
— *Les grimpeurs de rochers,* traduit par Mme H. Loreau. 1 vol. avec 20 vignettes.
— *Les peuples étranges,* traduit par Mme H. Loreau. 1 vol. avec 8 vignettes.
— *Les vacances des jeunes Boërs,* traduit par Mme H. Lorau. 1 vol. avec 12 vignettes.
— *Les veillées de chasse,* traduit par H. B. Révoil. 1 vol. avec 43 vignettes par Freemann.
— *L'habitation du désert,* ou Aventures d'une famille perdue dans les solitudes de l'Amérique. Traduit par Le François. 1 vol. avec 24 vignettes par G. Doré.

**Muller** (Eugène). *Robinsonette;* 2e éd. 1 vol. avec 22 vignettes par Lix.

**Peyronny** (Mme de), née d'Isle : *Deux cœurs dévoués;* 3e édit. 1 vol. avec 53 vignettes par J. Devaux.

Les deux premières éditions ont paru sous le titre de : *Histoire de deux âmes.*

**Pitray** (Mme la vicomtesse de) : *Les enfants des Tuileries;* 3e édit. 1 vol. avec 57 vignettes par Bayard.
— *Les débuts du gros Philéas;* 2e édit. 1 vol. avec 57 vignettes par Castelli.

**Rendu** (V.) : *Mœurs pittoresques des insectes.* 1 vol. avec 49 vignettes.

Ouvrage couronné par la Société pour l'instruction élémentaire.

**Sandras** (Mme) : *Mémoires d'un lapin blanc;* 3e édit. 1 vol. avec 20 vignettes par E. Bayard.

Ouvrage couronné par la Société pour l'instruction élémentaire.

**Sannois** (Mme la comtesse de) : *Les soirées à la maison;* 2e édit. 1 vol. avec 42 vignettes par E. Bayard.

**Ségur** (Mme la comtesse de) : *Après la pluie le beau temps;* 2e édit. 1 vol. avec 128 vignettes par E. Bayard.
— *Le mauvais génie;* 3e édit. 1 vol. avec 90 vignettes par E. Bayard.
— *Comédies et proverbes;* 4e édit. 1 vol. avec 60 vignettes par E. Bayard.
— *Diloy le chemineau;* 3e édit. 1 vol. avec 90 vignettes par H. Castelli.
— *François le bossu;* 5e édit. 1 vol. avec 114 vignettes par E. Bayard.
— *Jean qui grogne et Jean qui rit;* 5e édit. 1 vol. avec 70 vignettes par Castelli.
— *La fortune de Gaspard;* 4e édit. 1 vol. avec 32 vignettes par Gerlier.
— *La sœur de Gribouille;* 5e édit. 1 vol. avec 72 vignettes par Castelli.
— *L'auberge de l'ange gardien;* 8e édition. 2 vol. avec 75 vignettes par Foulquier.
— *Le général Dourakine;* 7e édit. 1 vol. avec 100 vign. par E. Bayard.
— *Les bons enfants;* 6e édit. 1 vol. avec 70 vignettes par Ferogio.
— *Les deux nigauds;* 6e édit. 1 vol. avec 76 vignettes par Castelli.
— *Les malheurs de Sophie;* 10e édit. 1 vol. avec 48 vignettes par Castelli.
— *Les petites filles modèles;* 8e édit. 1 vol. avec 21 grandes vignettes par Bertall.
— *Les vacances;* 4e édit. 1 vol. avec 36 vignettes par Bertall.
— *Mémoires d'un âne;* 8e édit. 1 vol. avec 75 vignettes par Castelli.
— *Pauvre Blaise;* 3e édit. 1 vol. avec 63 vignettes par Castelli.
— *Quel amour d'enfant!* 5e édit. 1 vol. avec 79 vignettes par E. Bayard.

— *Un bon petit diable* : 6e édit. 1 vol. avec 100 vignettes par Castelli.

**Stolz** (Mme de) : *La maison roulante;* 3e édit. 1 vol. avec 20 vignettes sur bois par E. Bayard.

— *Le trésor de Nanette;* 3e édition. 1 vol. avec 25 vignettes par E. Bayard.

— *Blanche et noire;* 2e édit. 1 vol. avec 54 vignettes par E. Bayard.

— *Par-dessus la haie;* 2e édit. 1 vol. avec 6 vignettes par A. Marie.

— *Les poches de mon oncle;* 2e édit. 1 vol. avec 20 vignettes par Bertall.

— *Les vacances d'un grand-père* 1 vol. avec 40 vignettes par J. Delafosse.

— *Quatorze jours de bonheur.* 1 vol. avec 55 vignettes par Bertall.

**Swift** : *Voyages de Gulliver à Lilliput, à Brobdingnay et au pays des Hanyhnhums;* traduits de l'anglais et abrégés à l'usage des enfants. 1 vol. avec 57 vignettes.

**Taulier** (Jules) : *Les deux petits Robinsons de la Grande-Chartreuse;* 4e édit. 1 vol. avec 69 vignettes par E. Bayard et Hubert Clerget.

**Tournier** : *Les premiers chants;* poésies à l'usage de la jeunesse, avec 20 vignettes par Gustave Roux.

**Vimont** (Ch) : *Histoire d'un navire;* 6e édit. 1 vol. avec 40 vignettes par Alex. Vimont.

**Witt**, née Guizot (Mme de) : *Enfants et parents;* 2e édit. un vol. avec 34 vignettes par A. de Neuville.

—*La petite fille aux grand'mères;* 2e édition. 1 vol. avec 36 vign. par Beau.

## 3e SÉRIE. — POUR LES ADOLESCENTS.

ET POUVANT FORMER UNE BIBLIOTHÈQUE POUR LES JEUNES FILLES DE 14 A 18 ANS.

### VOYAGES

**Agassiz** (M. et Mme) : *Voyage au Brésil;* traduit de l'anglais par Vogell et abrégé par J. Belin de Launay. 1 vol. avec 10 gravures et une carte.

**Aunet** Mme L, d') : *Voyage d'une femme au Spitzberg;* 4e édit. 1 vol. avec 34 gravures.

**Baines** (Th.) : *Voyage dans le sud-ouest de l'Afrique;* traduits et abrégés par J. Belin de Launay; 2e édit. 1 vol. avec 1 carte et 22 gravures.

**Baker** (S.W.) : *Le lac Albert;* 2e édit. Nouveau voyage aux sources du Nil. 1 vol. abrégé sur la traduction de Gustave Masson par J. Belin de Launay, avec 16 vignettes et 1 carte.

**Baldwin** : *Du Natal au Zambèze,* 1851-1866. Récits de chasse. Traduits par Mme Henriette Loreau et abrégés par J. Belin de Launay; 2e édit. 1 vol. avec 24 gravures et 1 carte.

**Burton** (Le capitaine) : *Voyages à La Mecque, aux grands lacs d'Afrique et chez les Mormons,* abrégés par J. Belin de Launay. 1 vol. avec 12 gravures et 3 cartes.

**Catlin** : *La vie chez les Indiens,* traduit de l'anglais; 3e édit. 1 vol. avec 25 gravures.

**Hayes** (Dr J.-J.) : *La mer libre du pôle.* Traduction de M. F. de Lanoye. 1 vol. avec 14 gravures et 1 carte.

**Hervé** et **de Lanoye** : *Voyage dans les glaces du pôle arctique;* 4e édit. 1 vol. avec 40 gravures.

**Lanoye** (Ferd. de) : *Le Nil et ses sources;* 3e édit. 1 vol. avec 32 gravures et cartes.

— *Ramsès-le-Grand,* ou *l'Égypte il y a trois mille trois cents ans;* 2e édition. 1 vol. avec 39 vignettes par Lancelot, Bayard, etc.

— *La Sibérie;* 2e édition. 1 vol. avec 48 vignettes par Lebreton, etc.

— *Les grandes scènes de la nature;* 3e édit. 1 vol. avec 40 gravures.

— *La mer polaire,* voyage de l'*Erèbe* et de la *Terreur,* et expédition à la recherche de Franklin; 3e édit. 1 vol. avec 29 gravures et des cartes.

**Livingstone** (David et Charles) : *Explorations dans l'Afrique australe,* abrégées par J. Belin de Launay. 1 vol. avec 20 gravures et 1 carte.

**Mage** (L.) : *Voyage dans le Soudan occidental*, abrégé par J. Belin de Launay. 1 vol. avec 16 gravures et 1 carte.

**Milton et Cheadle** : *Voyage de l'Atlantique au Pacifique*, traduit et abrégé par J. Belin de Launay. 1 vol. avec 16 gravures et 2 cartes.

**Mouhot** (Henri) : *Voyages dans les royaumes de Siam, de Cambodge et de Laos*, relation extraite du Journal de l'auteur, par F. de Lanoye. 1 vol. avec 28 gravures et 1 carte.

**Palgrave** (W.G.) : *Une année dans l'Arabie centrale*, traduction abrégée par J. Belin de Launay, avec 12 gravures et une carte. 1 vol.

**Perron d'Arc** : *Aventures d'un voyageur en Australie; neuf mois de séjour chez les Nagarnooks*; 2e édit. 1 vol. avec 24 vignettes par Lix.

**Pfeiffer** (Mme Ida) : *Voyages autour du monde*; abrégés par J. Belin de Launay; 2e édit. 1 vol. avec 17 gravures et 1 carte.

**Piotrowski** : *Souvenirs d'un Sibérien*; 2e édit. 1 vol. avec 10 gravures.

**Schweinfurth** (G.) : *Au cœur de l'Afrique* (1866-1871). Traduction de Mme H. Loreau; abrégée par J. Belin de Launay. 1 vol. avec 16 vignettes et 1 carte.

**Speke** : *Les sources du Nil*, édition abrégée par J. Belin de Launay des Voyages de Speke et de Grant; 2e éd. 1 vol. avec 24 gravures et 3 cartes.

**Stanley** : *Comment j'ai retrouvé Livingstone*. Traduction de Mme Loreau, abrégée par J. Belin de Launay. 1 vol. avec 16 vignettes et 1 carte.

**Vambéry** (A.) : *Voyages d'un faux derviche dans l'Asie centrale*, traduits de l'anglais par E. D. Forgues et abrégés par J. Belin de Launay; 2e édit. 1 vol. avec 18 gravures et 1 carte.

### HISTOIRE

**Le loyal serviteur** : *Histoire du gentil seigneur de Bayard*, revue et abrégée, à l'usage de la jeunesse, par Alph. Feillet; 2e édit. 1 vol. avec 86 vignettes par P. Sellier.

**Monnier** (Marc) : *Pompéi et les Pompéiens*; 3e édit. à l'usage de la jeunesse. 1 vol. avec 22 vignettes par Thérond.

**Plutarque** : *Vie des Grecs illustres*, édition abrégée par Alph. Feillet sur la traduction de M. E. Talbot; 2e édit. 1 vol. avec 53 vignettes par P. Sellier.

— *Vie des Romains illustres*, édition abrégée par A. Feillet sur la traduction de M. Talbot. 1 vol. avec 69 vignettes par P. Sellier.

**Retz** (cardinal de) : *Mémoires*, abrégés par Alph. Feillet, avec 35 vignettes par Gilbert, etc. 1 vol.

### LITTÉRATURE

**Bernardin de Saint-Pierre** : *Œuvres choisies*. 1 vol. avec 12 vignettes par E. Bayard.

**Cervantès** : *Histoire de l'admirable don Quichotte de la Manche*; édition à l'usage de la jeunesse. 2 vol. avec 64 vignettes par Bertall et Forest.

**Homère** : *L'Iliade et l'Odyssée*, traduites par P. Giguet et abrégées par Alph. Feillet. 1 vol. avec 33 vignettes par Olivier.

**Le Sage** : *Aventures de Gil Blas*, édition à l'usage de la jeunesse. 1 vol. avec 50 vignettes par Leroux.

**Mac-Intosch** (Miss) : *Contes américains*, traduits par Mme Dionis. 2 vol. avec 120 vignettes par E. Bayard.

**Maistre** (Xavier de) : *Œuvres choisies*. 1 vol. avec 15 vignettes par E. Bayard.

**Molière** : *Œuvres choisies*, abrégées à l'usage de la jeunesse. 2 vol. avec 22 vignettes par Hilemacher.

**Virgile** : *Œuvres choisies*, traduites et abrégées à l'usage de la jeunesse, par Th. Barrau et Alph. Feillet. 1 vol. avec 20 vignettes par P. Sellier.

Paris. — Impr. E. Capiomont et V. Renault, rue des Poitevins, 6.

# BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

## (*suite*)

**Le Sage.** *Aventures de Gil Blas*, édition destinée à l'adolescence. 1 vol. 42 vignettes.

**Loyal serviteur** (Le). *Histoire du chevalier Bayard.* 1 volume illustré.

**Mac Intosch** (Miss). *Contes américains*, trad. par Mme Dionis. 2 vol. 120 vign. par E. Bayard.

**Maistre** (Xavier de). *OEuvres choisies.* 1 vol. 20 vignettes par Bayard.

**Marcel** (Mme Jeanne). *Les petits vagabonds.* 1 vol. 25 vignettes par E. Bayard.

— *Histoire d'un cheval de bois.* 1 vol. 20 vignettes par E. Bayard.

**Marc-Monnier.** *Pompéi et les Pompéiens.* 1 vol. 20 vign. par Thérond.

**Martin.** *Les contes allemands*, imités de Hébel et de Karl Simrock. 1 vol. 25 vignettes par Bertall

**Mayne-Reid** (le capitaine) Ouvrages traduits de l'anglais.

— *A fond de cale!* 1 vol. 12 vignettes.

— *A la mer!* 1 vol. 12 vign.

— *Bruin, ou les chasseurs d'ours*, 1 vol. 8 vignettes.

— *Le chasseur de plantes*, 1 vol. 12 vign.

— *Les exilés dans la forêt*, 1 vol. 12 vign.

— *Les grimpeurs de rochers*, 1 vol. 20 vignettes.

— *Les peuples étranges.* 1 vol. 8 vignettes.

— *Les vacances des jeunes Boërs.* 1 vol. 12 vignettes.

— *Les veillées de chasse.* 1 vol. 43 vign.

— *L'Habitation du désert*, ou Aventures d'une famille perdue dans les solitudes de l'Amérique. 1 vol. 24 vignettes par Gustave Doré.

**Molière.** *OEuvres choisies* et abrégées à l'usage de la jeunesse. 22 vignettes sur bois par E. Hillemacher, 2 vol.

**Pape-Carpentier** (Mme). *Histoires et leçons de choses pour les enfants.* 1 vol. illustré de 80 vignettes.

**Perrault, Mmes d'Aulnoy, Le prince de Beaumont.** *Contes de Fées.* 1 vol. 40 vignettes par Bertall.

**Porchat.** *Contes merveilleux.* 2e édition. 1 vol. 21 vignettes par Bertall.

**Pitray**, née de Ségur (Mme la vicomtesse de). *Les Enfants des Tuileries*, 1 vol. 25 vignettes par E. Bayard.

— *Les Débuts du gros Philéas.* 1 vol. 57 vignettes par H. Castelli.

**Plutarque.** *Les Grecs illustres*, édition abrégée sur la traduction de M. Talbot, par Alph. Feillet, et illustrée de vign. par P. Sellier.

**Retz** (cardinal de). *Mémoires* abrégés par Alph. Feillet, 39 vignettes par Gilbert. 1 volume.

**Ségur** (Mme la comtesse de). *Nouveaux contes de fées.* 4e édition. 1 vol. 46 vignettes par G. Doré et H. Didier.

— *Mauvais Génie.* 1 vol. 80 vignettes par E. Bayard.

— *Quel amour d'enfant!* 1 vol. 74 vignettes par E. Bayard.

— *La Fortune de Gaspard.* 1 vol. 33 vignettes par Gerlier.

— *Comédies et Proverbes.* 1 vol. 60 vignettes par E. Bayard.

— *François le Bossu.* 2e édition. 1 vol. 100 vignettes par E. Bayard.

— *Jean qui grogne et Jean qui rit.* 1 vol. 80 vignettes par Castelli.

— *La Sœur de Gribouille.* 2e édition. 1 vol. 70 vign. par Castelli.

— *L'Auberge de l'Ange-Gardien* 3e édition. 1 vol. 75 vignettes par Foulquier.

— *Le général Dourakine.* 3e édition. 1 vol. 108 vignettes par E. Bayard.

— *Les Bons Enfants.* 3e édition. 1 vol. 70 vignettes par Ferogio.

— *Les Deux Nigauds.* 3e édition. 1 vol. 70 vignettes par Castelli.

— *Les Malheurs de Sophie.* 4e édition. 1 vol. 42 vign. par Castelli.

— *Les Petites Filles modèles.* 5e édition. 1 vol. 21 gr. vignettes par Bertall.

— *Les Vacances.* 4e édition. 1 vol. 40 vignettes par Bertall.

— *Mémoires d'un Ane.* 6e édition. 1 vol. illustré par Castelli.

— *Pauvre Blaise.* 1 vol. 76 vignettes par H. Castelli.

— *Un bon petit Diable.* 1 vol. 100 vignettes par H. Castelli

**Speke.** *Les Sources du Nil*, édition abrégée des Voyages de Speke et de Grant. 1 vol. 24 vignettes et 3 cartes.

**Stolz** (Mme de). *Le Trésor de Nanette.* 1 vol. 35 vign. par E. Bayard.

**Swift.** *Voyages de Gulliver à Lilliput, à Broodingnag et au pays des Houyhnhnms*, abrégés à l'usage des enfants. 1 vol. 57 vignettes

**Taulier.** *Les Robinsons de la Grande-Chartreuse.* 1 vol. 40 vign. par E. Bayard et Hubert-Clerget

**Tournier.** *Les Enfantines*, poésies à l'usage de la jeunesse. 20 vignettes par Gustave Roux

**Vambéry** (Arminius). *Voyage d'un faux Derviche dans l'Asie centrale*, édition abrégée. 1 vol. 16 vignettes et 1 carte.

**Vimont** (Ch.). *Histoire d'un navire.* 4e éd. 1 vol. 40 vignettes par Alex. Vimont.

**Virgile.** *OEuvres choisies*, traduites et abrégées par Th. Barrau et Alph. Feillet. 1 vol. 20 vignettes par Sellier.



Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris

